

ILLUSION MASCULINE

PAR JEAN DE LA BRÈTE



PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"

7, Rue Lemaignan
PARIS (XIV^e)

Les Publications de la Société Anonyme du "PETIT ÉCHO DE LA MODE"

La Véritable Mode Française de Paris

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Elle procure en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous ses modèles.

Prix de l'abonnement d'un an : 12 fr. 50. Etranger : 15 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour **dames, messieurs et enfants**, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet des albums de patrons. Le numéro : 0 fr. 75.

Prix de l'abonnement d'un an : 3 fr. Etranger : 3 fr. 50.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 fr. Franco 1.25.

Abonnement : un an, 12 fr. ; 6 mois, 7 fr.

TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON
sont données par

Les Albums des Patrons Français Echo

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque album se compose de 60 pages, grand format, dont un grand nombre en couleurs.

Leur collection constitue un ensemble unique par la variété, le bon goût, l'élégance pratique des

:: :: :: :: toilettes et des modèles. :: :: :: ::

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. F^{co} 3.50.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums : FRANCE et COLONIES. 12 fr. 50

— ETRANGER. 13 fr. 50

Aux deux Albums : FRANCE et COLONIES. 6 fr. 50

— ETRANGER. 7 francs.

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV').

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir l'imagination.

La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie deux volumes chaque mois.

DANS LA MÊME COLLECTION :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
6. **Madame Victoire**, par Marie THIÉRY.
7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIÉS.
8. **Comme une Épave**, par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KÉRANY.
11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GÉNIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KÉRANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BÉAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORIUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIÉRY.
24. **Veuvage Blanc**, par Marie-Anne de BOVET.

I volume, partout : 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75
Six volumes au choix, franco. 9 fr. 90
Les volumes 1, 2, 3, 4, 5, dans un joli emboîtage recouvert
d'un papier fantaisie. *Franco*, 8 francs; *Etranger*, 8 fr. 75
Les volumes 6, 7, 8, 9, 10, dans un joli emboîtage recouvert
d'un papier fantaisie. *Franco*, 8 francs; *Etranger*, 8 fr. 75
Les volumes 11, 12, 13, 14, 15, dans un joli emboîtage recouvert
d'un papier fantaisie. *Franco*, 8 francs; *Etranger*, 8 fr. 75
Les volumes 16, 17, 18, 19, 20, dans un joli emboîtage recouvert
d'un papier fantaisie. *Franco*, 8 francs; *Etranger*, 8 fr. 75

Adresser commandes et mandats-poste à M. ORSONI,
7, rue Lemaignan, PARIS (XIV^e)

JEAN DE LA BRÈTE

ILLUSION MASCULINE



44-46, 50, 58-59, 70



Éditions du "Petit Écho de la Mode"

P. Orsoni, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV^e)

Lyon. b
21 July 1924

Yvett Gal

Illusion Masculine

I

« Tout le monde raconte son histoire, se croit intéressant, parle de soi, est endiablé pour publier des lettres, » disait devant moi un vieux colonel.

C'est dans le salon d'une femme aimable, chez laquelle je passais mes jours de sortie, que cet homme bourru exprimait ainsi son opinion.

Elle me parut dénuée de fondement ou, du moins, de sens judicieux, car, si personne ne parlait de soi, comment connaîtrait-on l'humanité intime ? Est-il sur la terre chose plus intéressante que de pénétrer dans le cœur ou l'esprit des autres ?

— Un voyage dans une âme est plein d'intérêt, colonel, répliquai-je.

— Dans une âme !... C'est un voyage à fondrières, je n'aime pas les fondrières.

— Mais, colonel, trouvez-vous beaucoup de fondrières en vous ?

— J'en trouverais des masses si je me donnais la peine de voyager dans mon individu.

— Vos idées sont curieuses ! dis-je en riant.

En écoutant ce vieux soldat que la psychologie effraye, l'esprit de contradiction me suggéra la pensée, que je n'avais encore jamais eue, de parler de moi à moi-même.

L'idée a dormi longtemps ; qu'en aurais-je fait avant mon entrée définitive dans la vie ? Mais ce matin, par une singulière marche de mon imagination, elle prit une extrême consistance en regardant un trèfle incarnat.

La découverte de ce trèfle était un événement, car il n'y en a pas à cinq lieues à la ronde, et le vent, de fort loin, sans doute, avait apporté une graine dans mes champs. En contemplant la feuille découpée, je me demandais si l'avenir se composerait pour moi d'incidents aussi infimes, et je résolus alors de noter les faits, les impressions qui auraient une répercussion sur mes sentiments, avec la conviction que j'en comprendrais mieux l'importance ou la puérilité.

D'ailleurs aucun soldat ne s'en mêlera pour me critiquer ; ensuite je partage l'avis de M. de Barente qui écrivait :

« Voir ce qui se passe en soi-même, en convenir avec soi et avec ceux qui peuvent le comprendre, voilà le secret de la distinction. »

Je ne sais pas encore dans quelles régions habitent ceux qui pourront me comprendre, mais, en les attendant, je travaillerai ma propre terre pour la préparer...

En traversant hier la prairie, je marchais vraiment sur un tapis de fleurs. La menthe sauvage, violemment froissée, répandait son vif parfum, et les grandes marguerites dont mon passage était jonché s'affaissaient à regret.

Elles me reprochaient de détruire leur vie éphémère, et, en vérité, ce reproche me pénétra de remords ; je me sentais assez heureuse de vivre pour que la pensée de toucher à l'existence d'une simple fleur me parût un attentat.

Aussi, me détournant brusquement, je me rapprochai du talus qui borde la prairie. Le talus est

large et, sur le sommet, entre deux rangées de chênes taillis dont les branches forment berceau, il y a un passage étroit. Je l'ai suivi, comme autrefois, lorsque je venais chercher ces pommes de chênes teintées de rouge, jolies et intrigantes, jusqu'au moment où, les ouvrant, on ne découvre que des débris d'insectes...

Je descendis près de la grande mare, à l'instant précis où le fermier se demandait quel était l'animal assez effronté pour avoir sillonné sa prairie.

En me reconnaissant, sa bonne figure s'épanouit.

— Comment, mademoiselle, c'est vous ! Et d'où sortez-vous ? Où est ma femme ?

— Elle doit être arrivée... Moi j'ai laissé la voiture au coin de la Buttière pour marcher un peu à travers les bois.

— Et c'est vous qui avez si bien arrangé mon herbe ?

— Oui, Pelchat, c'est moi ! N'en accusez personne ; d'ailleurs, elle se redressera.

— Ah ! mademoiselle, si c'était un autre que vous... il recevrait une roulée !... je ne vous dis que ça !

Et sa bonne humeur éclata à l'idée que sa grosse main calleuse pourrait corriger l'enfant qui, toute petite, courait au milieu des poussins de la ferme pour les saisir et les étrangler dans ses mouvements maladroits.

— On ne vous attendait pas aujourd'hui, mademoiselle.

— J'ai été prête un jour plus tôt, aussi ai-je décidé votre femme à partir immédiatement.

Six années de mon existence viennent de s'écouler dans une pension dont la directrice, femme d'intelligence et de cœur, a été une amie de ma mère. Je l'ai quittée avec des regrets qui se sont adoucis en revoyant les champs, les fleurs, la

maison, les jardins. Ils étaient presque oubliés lorsque j'embrassai ma vieille gouvernante qu'une indisposition retenait à Haumont.

— Vous avez encore grandi, me dit-elle avec un sourire satisfait.

Je n'ai pas grandi d'un millimètre ; mais chaque année, me retrouvant plus haute et plus à son goût, Mlle Perrin, « Mademoiselle » comme nous l'appelions et l'appelons encore, a pris l'habitude de croire que les lois de la croissance se sont modifiées pour « sa chère enfant ».

Elle a été moitié gouvernante, moitié institutrice de ma petite jeunesse, et mon père mourant lui a constitué une modeste rente en la priant d'être la gardienne de ma maison, l'amie fidèle de sa fille.

Depuis six ans, j'ai passé auprès d'elle toutes mes vacances ; vacances incomplètes par la faute de mon tuteur, qui me les accordait aussi courtes pour la raison suivante, posée comme un théorème :

« Etant donnée une jeune fille qui grandit et fait son éducation, étant donné le grand air nécessaire au physique, étant donné qu'un tuteur, dans certaines circonstances, ne peut recevoir sa pupille, une gouvernante sûre et dévouée l'aura sous sa garde durant trente jours, ni plus ni moins. »

Je ne pardonne pas à mon tuteur d'avoir ainsi imposé sa volonté et diminué le bon temps où je m'épanouissais près d'un cœur aimant.

J'imagine que mon tuteur ressemble lui-même à un théorème ; un théorème remarquable, paraît-il, avec des succès étourdissants comme ingénieur. Dans l'œuf, c'est-à-dire à l'Ecole polytechnique, il a découvert une chose extraordinaire, qui lui a valu un prix à l'Académie des sciences. Je l'ai vu une fois en six ans. Ce jour mémorable, il m'administra une orange, un sac de bonbons et trois conseils sur les devoirs d'une pensionnaire.

Sa mère, ma tante à la mode de Bretagne, est venue me voir, j'ai voyagé sous son égide, aussi ai-je sur elle une opinion raisonnée; mais je n'ai gardé qu'un souvenir bien vague de mon cousin. Intimidée dans ce froid parloir, mes yeux n'ont pas dépassé une cravate énergiquement nouée.

Fort heureusement, ma timidité s'est envolée avec les années, et je mettrai en œuvre toute l'acuité de ma vision pour observer ce tuteur avec lequel je dois vivre jusqu'au jour prochain de mon mariage.

— Croyez-vous, ai-je demandé à Mademoiselle, que ce soit ma tante qui vienne me chercher?

— Ah! mon Dieu, j'oubliais... il y a une lettre pour vous, ma chérie.

La lettre n'est pas de mon cousin, mais de sa mère. Ma tante m'annonce qu'ils arrivent après-demain et passeront deux jours ici, afin d'examiner si mon domaine a besoin d'améliorations que découvriront les yeux sagaces d'un ingénieur.

En attendant, je respire l'air bienfaisant de mon chez moi et de la liberté. Non pas que je déplore les arrangements qui viennent d'être pris, la maison de ma tante est agréable; puis mes goûts sont sérieux, et mon esprit est satisfait avec ses pensées, ses livres et ses pinceaux.

D'ailleurs, à cheval sur son devoir, galopant éperdument avec lui, le théorème veut que je connaisse le monde, afin d'achever son grand œuvre en me mariant prestement. Je n'aurai donc aucune raison de m'ennuyer.

Que sait-il, ce cousin, de mes goûts, de mes tendances, de mes idées? Il ignore si je suis entraînée vers les profondeurs mystiques du cloître ou vers un rêve plus humain. Ce rêve est-il simple ou compliqué? Modeste ou ambitieux? Pourquoi pas ambitieux? Nous verrons bien.

Longtemps, ce soir, Mademoiselle et moi avons

devisé sur mon avenir. Mais, au fond de moi-même, sur un lit brodé d'espérances ou d'illusions, sommeillent des sentiments que je me suis gardée d'éveiller ; leurs confidences ne sont que pour Jacqueline du Haumont.

II

La présentation est faite : j'ai vu, compris, jugé.

A trois heures, hier, la voiture s'arrêtait devant les marches de la chatellenie. Mon tuteur descendit vivement, c'est de son âge : il a trente ans. Il se retourna pour donner la main à sa mère, mais ma tante, un pied en l'air, toute prête à opérer une retraite précipitée, jetait des cris d'effroi.

— Comment descendre, André ? c'est impossible ! A quoi penses-tu ? Je remonte en voiture, j'y coucherai si c'est nécessaire, et vous m'y apporterez mon dîner.

Un jars sifflait méchamment à quelque distance, protestant ainsi contre l'envahissement de son domaine.

— Vous n'avez rien à craindre, dit M. d'Arlancey.

— Rien à craindre ! la cour est remplie de bêtes extraordinaires, dit ma tante, toujours perchée sur le marchepied et mettant un éventail devant ses yeux pour ne pas voir les innocents objets de son épouvante.

Ma tante voyage toujours avec son éventail, et le meilleur service qu'il lui rend est évidemment de se voiler la vue en face des dangers terribles qu'elle découvre partout.

— Rien à craindre, madame ! dit Mademoiselle, qui chassa le jars et son troupeau.

— Rien à craindre ! répétais-je en descendant les marches de la maison et en tendant mon front à Mme d'Arlancey.

— Donne vite ton bras, Jacqueline ! je t'embrasserai plus tard.

Nous courûmes dans le salon, et ma tante, se jetant dans un fauteuil, déclara n'avoir jamais éprouvé une telle frayeur.

— Ma pauvre enfant !... tu as habité ici ! Ah ! Mademoiselle, venez que je vous serre la main. Vous battez-vous souvent avec toutes ces bêtes ? Et André, où est-il ? Il n'a pas été mordu par ces affreux animaux ?...

— Le voici ! répondis-je.

L'entrée plutôt mouvementée de Mme d'Arlancey n'ayant pas permis à mon tuteur de faire attention à moi, je le saluai alors avec dignité. Il répondit gravement à ma révérence.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que vous avez ? Vous avez l'air en bois ! dit ma tante en riant. Embrassez-vous, donnez-vous la main, mais, pour Dieu ! faites quelque chose !

Je tendis ma main qui fut serrée mollement. Je n'aime pas les gens qui ne savent mettre aucune cordialité dans une étreinte de ce genre.

— Tu ne l'aurais pas reconnue, n'est-ce pas, André ?

— Non !...

Je l'espère bien ! Entre la pensionnaire de quatorze ans et la jeune fille, grande et grave, qui examinait sévèrement son cousin, je crois qu'il existe un abîme.

Ma tante regardait autour d'elle avec éplorement.

— Mais, mon enfant, peux-tu nous loger dans cette triste et humide maison ?

— Triste ? oh ! non, dis-je offensée. Humide !

un peu, c'est vrai ! Mais soyez tranquille ! les chambres sont sèches et confortables.

Ma tante ouvrait et fermait nerveusement son éventail ; je ne la regarde pas sans l'admirer. Elle a été ravissante, elle l'est encore, avec ses soixante ans. Elle poudre légèrement ses beaux cheveux blancs, et, chez elle, la distinction extérieure est bien l'expression de l'affinement de ses goûts et de ses idées.

— J'ai fait préparer une collation, dis-je, un peu déconcertée ; je vais voir si tout est servi.

Les portes étant restées ouvertes, j'entendis ma tante questionner André :

— Eh bien ! comment la trouves-tu ?

— Assez insignifiante... comme la plupart des jeunes filles.

— Insignifiante ! tu ne l'as donc pas regardée ? Insignifiante avec des cheveux et des yeux comme ceux-là ? Avec cet air sérieux, ces mouvements élégants et pondérés ? Et puis elle a bien profité de mes conseils, car elle a une excellente couturière.

— Vous prenez feu, ma chère mère, dit André en riant.

En quelques traits, Mme d'Arancey avait croqué ma silhouette ; nous étions restées deux ans sans nous voir, les circonstances ne lui ayant pas permis de venir à moi ou de me recevoir chez elle.

Pendant ces deux années, j'avais beaucoup changé, les bienveillants disaient en bien... J'étais sortie fréquemment chez des amis ; j'avais vu un peu le monde, perdu mes dernières allures de pensionnaire, et appris à m'habiller, qualité que ma tante prise très haut.

« On juge une femme sur sa toilette, ma chère Jacqueline, m'écrivait-elle, aussi prends garde à toi quand je te verrai enfin habillée autrement qu'en petite pensionnaire ! L'uniforme de la pen-

sion est affreux. Une mise ultra-simple, même pauvre, peut être de bon goût. C'est dans l'ordre que la femme soit bien mise, fût-ce avec une étoffe de trente sous. Les gens fagotés me font souffrir, aussi ai-je toujours envie d'arranger les femmes qui ne savent pas s'habiller. Gare à toi, Jacqueline, gare à toi ! »

Je n'aurais eu garde de ne pas appliquer des principes qui répondaient si bien à mes idées personnelles, et je fus enchantée qu'un premier coup d'œil eût flatté l'esthétique de ma tante.

Nonobstant l'aimable opinion de mon cousin, je revins tranquillement dans le salon et invitai mes hôtes à passer dans la salle à manger. Le premier soin de Mme d'Arancey fut de regarder attentivement autour d'elle, puis, bien convaincue qu'il n'y avait pas à redouter l'entrée par la fenêtre de quelque animal fantastique, elle collationna de bon appétit.

J'ai remarqué que mon tuteur, assez froid avec moi, est charmant avec sa mère. Il lui donne des petits noms tendres, plaisante aimablement ses terreurs, et la protège comme si elle était encore une enfant.

Cette attitude a été le sujet de mes réflexions secrètes toute la soirée, d'autant que Mme d'Arancey, pendant que je présidais à son installation de la nuit, me disait :

— Ta maison est effroyablement solitaire ; comment, ma pauvre enfant, éprouvais-tu quelque plaisir à y passer les vacances ? Mais André étant ici, je ne redoute rien ; avec lui, je n'ai jamais peur.

— Même pas des jars, ma tante ?

— Tu as vu que je m'étais promptement calmée. Si André n'avait pas été avec moi, je restais dans la voiture.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Très sérieusement. Je serais repartie, me dit-elle avec résolution. Mais mon fils est le plus sûr des protecteurs.

En la quittant, j'allai dans ma chambre pour réfléchir aux paroles que je venais d'entendre et aux résultats de mes propres observations.

— Que pensez-vous de cela ? dis-je à Mademoiselle ?

— Cela... quoi ?

— Cette attitude de M. d'Arlancey ? Ne traite-t-il pas sa mère comme un enfant ?

— Non... il est déférent et respectueux.

— Oui, très déférent ; mais...

Au fond, j'étais assez embarrassée pour définir mon impression, et je laissai à l'avenir le soin de m'instruire.

L'avenir ne se fit pas attendre, car, dès le lendemain, j'avais la clef de l'énigme.

Je lisais un ouvrage sérieux et prenais des notes ; le grandissime ingénieur d'Arlancey me surprenant au milieu de cette occupation intelligente, je crus que j'allais lui plaire ; mais, après s'être penché sur mon livre, il me dit d'un ton ironique :

— Oh ! oh ! voilà une lecture qui ne répond pas au caractère de la femme.

— Si vous disiez au caractère de la jeunesse, vous seriez plus dans le vrai, répliquai-je aussitôt.

— C'est tout un, me dit-il avec un sourire ; la femme est toujours un enfant.

Sa mère entrant, il se précipita pour l'embrasser, et moi, les bras ballants, l'air ahuri, je restais écrasée sous l'axiome de mon cousin.

— Qu'as-tu donc ? me dit ma tante.

— Rien !

Et nous partîmes seules pour nous promener dans les prairies, mais Mme d'Arlancey se crut

perdue à la vue d'un troupeau de moutons.

— Ah ! mon Dieu !... Ils courent, Jacqueline !

— Il arrive souvent aux moutons de courir, ma tante.

— Nous ne pourrons pas passer, ils viennent sur nous, dit-elle en palissant, ils sont enragés !

— Mais non, dis-je, riant de tout mon cœur, fiez-vous à moi, nous passerons facilement.

Mon cousin, qui avait observé de loin l'effroi de sa mère, s'approcha à grandes enjambées et lui offrit son bras.

— Je ne vous laisserai plus seule, dit-il affectueusement.

— Ah ! répondit-elle avec un soupir de satisfaction, je suis rassurée.

— Je ne crois pas que vous aimiez beaucoup la campagne, ma tante ?

— Je ne l'ai jamais habitée, mais j'aime la nature, mon enfant.

— Elle est généralement inséparable de la campagne, remarquai-je.

— Mon Dieu, dit-elle sérieusement, les Champs-Élysées et le Bois de Boulogne, sans bêtes singulières en liberté, me suffisaient bien ; j'aime également mes jardins de Guérande et du Croisic, bien clos et bien tranquilles.

Mon cousin, ainsi que je l'ai appris, est chargé de travaux importants aux environs de Guérande, ville natale de ma tante ; elle l'a quittée dans sa jeunesse, mais elle a conservé la maison de sa famille. Afin de suivre son fils, elle a sacrifié pour deux ou trois ans ses goûts parisiens.

Est-ce parce qu'il m'avait surprise plongée dans une lecture sérieuse, est-ce pour une autre raison ? Quoi qu'il en soit, mon cousin fut saisi du désir intense de me questionner. Pour ce, il rembrunit sa physionomie et, d'une voix de basse, demanda :

— Pourquoi donc, Jacqueline, avez-vous quitté Rennes trois jours plus tôt qu'il n'était nécessaire?

— Parce que je désirais passer un temps plus long ici.

— Vous auriez dû écrire à ma mère, ne pas agir sans la consulter.

— Pourquoi?

— Comment! pourquoi?... le sens des convenances vous dit le pourquoi.

— Je ne comprends pas, dis-je paisiblement.

— Alors, continua-t-il, moitié riant, moitié sérieusement, si vous ne comprenez pas, c'est que vous êtes mal élevée; il faudra réformer cela.

— Non, non, dit ma tante avec bonté, nous lui avons laissé une indépendance relative dont elle a usé, c'est très naturel.

Mais, nullement satisfaite d'être défendue par une autre que par moi-même, je regardai mon tuteur avec une grande tranquillité d'âme, et, parlant comme si son opinion m'était fort indifférente, je répondis :

— J'ai été élevée selon vos idées; c'est vous qui avez désiré que mon séjour, dans la pension choisie par ma mère, se prolongeât jusqu'à mes vingt ans.

— Étiez-vous mal dans cette pension?

— J'y étais très bien, et mes sorties, chez des gens charmants, étaient délicieuses.

— Alors?

— Alors ne vous plaignez pas si mon éducation a des lacunes. La pension prolongée n'est jamais la famille.

Attaque et défense parurent l'étonner au plus haut point; il fronça légèrement les sourcils et ses yeux intelligents — très intelligents, j'en conviens, — exprimèrent un assez vif mécontentement. Mais j'en n'avais souci, en vérité!

Il poursuivait évidemment une enquête, car il reprit :

— Et pourquoi désiriez-vous passer ici quelque temps ? Pourquoi aimez-vous tant cette maison que vous avez quittée si jeune ?

— Pour rien.

Il se mit à rire.

— Je m'en doutais... incapable de raisonner comme la plupart des femmes, qui s'abandonnent à leurs impressions, sans pouvoir les analyser...

Point ne daignai répondre ! Ce n'est pas à lui que j'allais parler des sentiments profonds qui m'attirent vers les mélancolies de cette maison où j'ai connu les tendresses d'une heureuse enfance.

Allais-je lui dire que mon cœur saignait encore en pensant au passé qui, en quelques semaines, m'a enlevé mes appuis naturels, et que j'aimais, dans mes rêveries, à revoir mon père aimable et gai, sculptant des boiseries, pendant que ma mère, plus sérieuse, se penchait sur lui pour le guider souvent avec un goût sûr et délicat ? Ils représentaient l'harmonie si complète d'un heureux ménage que, dans mes rêves, lors même qu'ils prennent trop d'essor, je n'ai jamais compris une autre sorte de bonheur intime. Souvenirs doux et sacrés qui me sont trop chers pour que je les livre à un tuteur, fût-il le plus grand mathématicien du monde.

— Cependant, reprit André, je vous juge incapable de raisonner et vous lisiez ce matin un ouvrage si sérieux ! J'espère de ne pas vous offenser en vous priant de me dire franchement si vous le compreniez ?

— Il est évident, répondis-je, que j'ai choisi cet ouvrage uniquement parce que je ne le comprends pas.

— Ah !... vous savez manier l'impertinence, Jacqueline !

— Compliment que je m'empresse de vous renvoyer, mon cousin !

La bataille était commencée, mais André ne voulut pas s'engager à fond, et nous couchâmes sur nos positions.

Dans la journée, ma tante me dit de son ton bienveillant :

— Rappelle-toi, Jacqueline, que tu dois du respect à André.

— Du respect ! protestai-je. Du respect à un homme aussi jeune !

— La jeunesse ne signifie rien ; par son intelligence, son savoir, son expérience, il a quarante ans de plus que toi. Et le lien qui existe entre vous nécessite au moins quelque déférence de ta part.

— Je crois à son intelligence et à son savoir, répondis-je ; mais son expérience, c'est une autre affaire !

— Comment ! dit ma tante stupéfaite, tu sors de pension et tu vas mettre en doute...

— Je ne mets rien en doute, mais je demande à observer avant d'avoir une opinion.

Mme d'Arlancey ouvrit immédiatement son éventail, confident fidèle de ses perplexités, et, l'agitant mollement, me contempla avec une vive curiosité.

Mais quelle que fût sa surprise, elle ne dit rien, et se contenta de passer avec bonté la main sur mes cheveux.

— Tu as des cheveux merveilleux, Jacqueline, leur couleur cendrée est ravissante.

Je ne répondis pas à ce compliment, qui me ramenait sur le terrain que ma tante considérait, dans le moment, comme le seul convenable pour

les jeunes filles sortant des bancs de l'école.

— Je suis contente que tu t'habilles et te coiffes admirablement, Jacqueline.

— J'ai profité de vos leçons, j'en profiterai encore, ma chère tante.

Le soir, M. d'Arlancey, mon respectable cousin, remercia Mademoiselle des soins donnés à la propriété et à moi, qu'il paraissait mettre au rang d'un arbre ou d'une prairie.

— Je ne dois pas être remerciée d'avoir entouré de soins ma chère Jacqueline; j'ai toujours trouvé trop court le temps qu'elle passait ici.

— C'était assez d'un mois; de plus longues vacances ont parfois des inconvénients, surtout dans un endroit aussi solitaire que Haumont: je m'étais informé de la marche à suivre.

Informé à qui? A-t-il fallu réunir un concile pour examiner la question trois fois grave que M. d'Arlancey tranche avec son grand cimeterre, ni plus ni moins qu'un Turc la tête de ses semblables?

Nous partons après-demain et la dernière ligne que j'écrirai dans cette maison sera celle-ci : Mon tuteur m'inspire une antipathie profonde, immense, invétérée.

III

Avant de quitter Haumont, Mme d'Arlancey a visité ma châtelainie dans tous ses recoins. C'est une longue maison, sans prétention, sans élégance, et ressemblant, chevrons pour chevrons, à un presbytère normand un peu grand.

Mme d'Arlancey protestait à chaque pas contre la simplicité de mes arrière-arrière-grands-parents.

— C'est à n'y pas croire, me disait-elle; ce cadre ne répond pas du tout à l'aspect plutôt raffiné des personnages dont tu m'as montré les miniatures.

— Pourquoi donc? Moi je les ai souvent vus ici, répondis-je, et tout s'harmonise dans mon imagination. D'ailleurs, ils n'étaient pas riches.

— Mais il y a longtemps que cette propriété est dans ta famille?

— Elle a été acquise en 1627; depuis ce temps, je ne crois pas que ses caves aient vu ruisseler des tonneaux d'or.

— Ta mère avait de la fortune, et je ne m'explique pas qu'elle n'ait pas ajouté une aile ou deux à ce bâtiment.

— Mon père tenait beaucoup à conserver la maison telle que vous la voyez.

Pendant ces explications, mon cousin m'observait d'un air sérieux.

Autant que j'en puis juger, son caractère est assez enjoué, et sa jeunesse se manifeste par des éclats assez amusants, surtout quand il cause avec sa mère; mais lorsqu'il me regarde et songe, sans doute, aux devoirs sérieux que mon existence lui impose, il prend l'air qu'il doit avoir en dessinant le plan d'un pont ou le tracé compliqué d'un chemin de fer.

Il m'observe... mais s'il savait combien il est observé lui-même! S'il connaissait les réflexions importantes qui se classent dans mon cerveau, il s'évanouirait d'étonnement.

Seulement, croit-il à l'existence de ce cerveau?

L'avenue a trouvé grâce aux yeux de ma tante. Trois rangs de vieux peupliers la plantent de chaque côté; elle est vraiment magnifique.

— C'est la seule chose qui donne un air à ta propriété, Jacqueline.

C'était le soir, Mme d'Arlancey, au bras de son fils, s'aventurait jusqu'à l'extrémité de l'avenue.

Avec ses cheveux blancs, sa distinction, son élégance, elle paraissait un portrait vivant descendu de son cadre pour errer au milieu des arbres que j'aimais, au milieu du murmure doux et incessant des feuilles dans le silence universel; appel poétique qui convie l'âme à s'unir aux voix éloquentes de la nature; mystérieuse harmonie que j'écoutais toujours avec ravissement, dont, chaque année, je suivais avec passion la composition si variée et si profonde.

— Cette avenue a beaucoup de valeur, dit mon cousin.

— Elle est splendide, n'est-ce pas? dis-je enchantée.

— Très belle, vraiment! On en retirerait une somme considérable, ajouta-t-il en mesurant du regard la hauteur fantastique des peupliers.

— Quoi! vendre mes arbres, mes amis! Vendre la beauté, la poésie de mon domaine! Détruire la mélodie captivante de ces feuilles qui chantent et ressemblent, en outre, à des milliers de facettes quand le soleil les éclaire!...

Ma véhémence surprit mon cousin et le fit sourire.

— Il n'en est pas question, vous le savez bien. Je m'amusais à calculer.

— Des mathématiques!... Ah! c'est bien le moment.

Ma tante me donna un petit coup d'éventail sur le bras.

— Allons, allons, pourquoi t'emporter si vite? Nous admirons comme toi ces beaux arbres, mais ta maison, ajouta-t-elle avec indignation, ressemble à un presbytère.

Un presbytère, soit! moi j'aime mon presbytère,

j'aime le jardin à fruits, les prairies, le verger tout blanc au printemps.

Toutefois, il était inutile d'expliquer mes impressions à Mme d'Arlancey avec l'espoir de les lui faire partager; la campagne est pour elle un composé de mystères terrifiants.

— Jacqueline, qu'est-ce que tes grands-parents sont devenus dans cette habitation? Je suis consternée en pensant à leur vie.

— Oh! moi... je ne suis pas consternée du tout...

— Et quel mobilier! il est plus que simple.

— Elle est émouvante, cette simplicité, qui suffisait à des gens dont les facultés s'identifiaient avec les nôtres!

— Leur mentalité était différente, observa mon cousin avec la sagesse qui le caractérise.

— Vous n'en savez rien... car les uns ont habité Paris avec des fonctions publiques; mais, revenus dans ce pays, ils se sont contentés de leur laid mobilier et de leur propriété.

Le soir, je dis à Mademoiselle :

— Je me marierai le plus vite possible.

— Et pourquoi cela?

— Mon tuteur est idiot.

— Que dites-vous là, ma chérie? Lui! sorti le premier de l'École polytechnique; lui, dont l'avenir sera exceptionnellement brillant!

— Mettons que, comme spécialiste, il soit extraordinaire... mais je le trouve exécrable, et je me marierai au plus tôt, pour le fuir au plus vite.

Nous quittâmes Haumont par un temps superbe, assez rare dans nos parages normands.

En regardant la maison diminuer, s'éloigner, disparaître, un sentiment profondément mélancolique s'abattit sur moi. Je voyais s'enfoncer définitivement dans le passé ceux que j'aimais : ils n'étaient plus vivants, ils prenaient les teintes

poussiéreuses des silhouettes plus anciennes que je faisais revivre en errant seule dans ma maison. O tristesse ! ils s'effaçaient, s'estompaient dans des lignes de plus en plus indécises, que ne connaîtront même pas mes enfants...

Qui se soucie de ceux dont la vie a eu la même intensité que notre propre vie dans cette châtellenie rustique ? Qui s'intéresse et s'intéressera à l'existence des sieurs et dames du Haumont ? Personne ! sauf moi qui connais, grâce à un vieil inventaire, le nombre des habits, vestes et culottes de mon trisaïeul, et le nombre de robes que possédait sa femme. Le bleu et le jaune étaient les couleurs favorites de la dame, et je souriais de connaître ses goûts à une telle distance.

— Quelle singulière fille ! s'écria tout à coup ma tante. Pourquoi souris-tu, après avoir eu l'air si triste ?

— Je pensais aux robes et aux habits des anciens du Haumont.

— Comment ?

— Oui... J'ai retrouvé la liste de leur garde-robe dans un vieil inventaire, c'est curieux.

— Raconte-moi cela, dit ma tante, subitement très intéressée.

Et nous parlâmes de robe Dauphine, de velours à la Reine, de cirsaca, de gourgoureau, de soie ventre de biche, de camelot, au grand dédain, sans doute, de mon cousin. Mais déjà ma résolution était prise de parler, d'agir selon ma nature, mon esprit, sans me laisser intimider par sa réprobation extérieure ou rentrée. Ainsi donc, par principe et aussi un peu par bravade, j'insistai sur le vif intérêt qu'offrait le nom d'étoffes désormais inconnues des marchands.

Toutefois, je me gardai de révéler le sentiment qui m'envahissait quand, tenant en quelque sorte

dans mes mains ces débris d'un autre temps, je me disais que notre époque, nos ajustements et nous-mêmes serons un jour contenus tout entiers dans un inventaire poudreux et jauni.

Mais, en attendant, nous étions au milieu des fleurs, du printemps, du soleil, de la vie, enfin ! Nous suivions un chemin montueux et charmant, fortement encaissé entre des talus surmontés d'arbres très feuillus. A travers l'ombre épaisse, des rayons de soleil passaient comme des flèches pour caresser les digitales et les primevères qui fleurissaient au milieu des innombrables plantes dont les talus étaient recouverts. Mes instincts d'artiste s'éveillaient, et, en imagination, je composais des tableaux dont l'exécution, comme toujours, eût été bien loin du chef-d'œuvre que la pensée entrevoyait.

Il me parut que mes observations, d'ailleurs très contenues, excitaient chez mon cousin je ne sais quelle commisération dédaigneuse qui me piqua vivement.

Je tombai aussitôt dans un silence si complet que le contraste fut assez grand pour étonner M. d'Arlancey.

— Vous ne parlez plus, Jacqueline ?

— J'aime beaucoup le silence, dis-je sèchement.

— Tant pis ! Vos remarques n'étaient pas banales.

La phrase contenait une pointe de moquerie qui ne pouvait m'échapper.

— Peut-être, répondis-je, offrirai-elles de l'intérêt à un esprit qui saurait les comprendre et m'aiderait à les approfondir.

— Ah ! ah ! dit-il en riant gaiement ; l'enfant est une abeille qui pique.

J'étais irritée de m'entendre appeler enfant. Quoi donc ! n'avais-je pas vingt ans ? N'avais-je

pas mis à profit la forte instruction reçue depuis six ans ? Est-ce que toute mon âme n'était pas vibrante ? Est-ce que les impressions extérieures ne se retournaient pas sur moi-même pour nuancer ma nature et la préparer aux événements qui s'imposeront un jour à elle ?

On peut acquérir la réputation méritée d'un ingénieur remarquable et n'être qu'une bête...

Je ne sais trop ce que j'aurais répondu si mon attention n'avait été détournée par un nouvel effroi de Mme d'Arlancey.

Au sommet du chemin ombragé, nous avions roulé assez longuement sur un large plateau ; maintenant nous descendions une côte très raide, et nous la descendions trop vite.

— C'est affreux ! c'est épouvantable ! disait ma tante en se cachant derrière son éventail.

— Ne craignez rien, dit mon cousin, notre cocher et nos chevaux sont sûrs.

— Nous avons l'air d'être suspendus entre ciel et terre, gémit ma tante. Avançons-nous, sommes-nous bientôt en bas, André ?

— Dans un instant.

Nous arrivions, en effet, sans encombre, au bas de la côte ; par malheur, un mouvement maladroit du cocher conduisit la voiture dans le fossé.

La secousse fut assez forte, mais le danger était nul, car un grand talus tapissé de fleurs, comme celui du joli chemin, retenait la voiture.

Ma tante avait poussé un faible cri, fermé les yeux et croisé les mains avec une stoïque résignation.

— Ma chère mère, vous n'avez aucun mal ? s'écria André.

— Je ne sens rien, dit-elle dolement.

— Regardez autour de vous, tout danger est passé.

— Nous devons être brisés sans nous en douter,

reprit ma tante, qui continuait à tenir les yeux hermétiquement fermés.

— Mais non, mère chérie, c'est plutôt comique, et il faudrait descendre pour que nous pussions sortir la voiture du fossé.

Alors Mme d'Arlancey s'aventura à ouvrir les yeux.

— Et Jacqueline ? Chère enfant, où est-elle ? dit-elle avec effroi.

J'aimais déjà beaucoup ma tante, mais, de ce moment, je l'aimai cent fois plus, car cet oubli complet d'elle-même pour penser à moi me pénétra de reconnaissance.

Quelle différence entre une femme et un homme ! Mme d'Arlancey avait le cœur assez grand pour penser, en même temps, à sa nièce et à son fils. Un paquet dégringolé sur le grand chemin eût, en cette occasion, offert plus d'intérêt à André que le sort de sa pupille.

Quand la voiture s'était accotée au talus, j'avais vivement sauté sur la route, et, perdue dans mes réflexions, je contemplais l'affection de mon cousin pour sa mère.

Cet instant a été décisif pour mon esprit, ou plutôt pour mon cœur.

Jusque-là, j'avais pensé d'une façon générale, et assez vague, à mon bonheur futur ; or, pendant que la voiture était dans le fossé, que ma tante, les yeux fermés, l'attitude résignée, se laissait embrasser et calmer par son fils, la vie m'apparut telle que je la voudrais : avec une tendresse infinie pour m'envelopper et me soutenir.

Mon impression fut si vive, mon désir si intense que des larmes coulèrent sur mes joues ; depuis, j'ai compris que cette émotion racontait un peu la privation de tendresse des six années précédentes...

Cependant André se tourna vers moi.

- Vous n'êtes pas blessée, Jacqueline ?
 - Pas le moins du monde.
 - Vous pleurez ? Pour si peu !
 - Tu vois bien qu'elle a eu peur, pauvre petite !
- dit ma tante en me prenant dans ses bras comme si j'étais un pauvre être très faible.

Ils étaient à cent lieues des sensations qui m'agitaient.

J'essuyai mes yeux, impatientée que le docte ingénieur eût aperçu des larmes qui coulaient d'ailleurs malgré moi, et je m'assis, avec ma tante, au milieu des fleurs champêtres, pendant que le cocher, jurant, tempêtant, s'efforçait, aidé par André, de remettre la voiture sur ses pieds, c'est-à-dire sur ses roues.

Vingt minutes après, nous repartions et, malgré cet incident, nous arrivâmes à temps pour prendre le train.

Je m'enfouis dans un coin et, feignant de dormir, je rêvai de tendresses partagées ; je m'attendris en pensant à Mme d'Arlancey, dévouée, affectueuse, oublieuse de ses propres terreurs, pour calmer une émotion dont la source lui était si complètement inconnue.

IV

L'entrée de la maison que ma tante a conservée à Guérande est sur une ruelle dans laquelle on pénètre par une petite poterne.

De ce côté de la ville, une partie des remparts appartient à Mme d'Arlancey, et les jardins, cultivés à cette hauteur, m'ont paru délicieux. Des tonnelles à l'ancienne mode permettent de s'asseoir à l'ombre, en face des marais salants que l'œil

abandonne pour regarder à l'horizon les lignes un peu perdues de la mer.

En se penchant, on aperçoit l'eau verte des douves, les arbres poussés dans l'humidité, les plantes accrochées aux murailles et la promenade plantée de vieux ormeaux qui fait, en bas, le tour des fortifications.

L'endroit même, surtout la maison moyenne et sans confortable, déplaisent tellement à Mme d'Ar-lancey qu'elle a fui Guérande pour s'installer au Croisic.

En visitant la ville minuscule, je ne comprenais pas bien l'impression de ma tante, car l'évocation, qui m'entraînait dans le passé, me tenait lieu de réalité. Tout revivait autour de moi avec les costumes pittoresques et les coutumes traditionnelles. L'église, très ancienne, est au centre, et les maisons, groupées autour d'elle dans un espace aussi restreint, ressemblent à des poussins abrités sous l'aile maternelle.

Dans la rue principale, d'amusantes petites boutiques ont l'air de faire partie d'une même famille. Il semble impossible qu'aucun crime soit jamais commis dans cette atmosphère familiale et rétrécie.

Que pouvaient penser les habitants de Guérande ? Je me le demandais en rêvant et en observant une vieille dame, à mise antique, qui rentrait chez elle accompagnée d'une servante portant une « chaufferette », malgré le beau soleil de mai. Avait-elle passé sa vie dans cette ville miniature ? Et que renfermait un cerveau qui avait vécu sans autre horizon que l'église, les petites ruelles, les petits magasins, les fortifications et leurs onze portes encore debout ?

Après être entrée et sortie successivement par ces portes dont aucune ne se ressemble absolu-

ment, j'exprimai à Mme d'Arlancey l'étonnement que m'inspirait son antipathie.

— Comment n'aimez-vous pas ce drôle de petit coin ?

— Tu le vois par le soleil, mais par la pluie c'est affreux ! J'y ai passé tout un hiver, et je sais à quoi m'en tenir.

— La pluie au Croisic est-elle plus gaie ?

— Non... mais il y a la mer. La contemplation de murailles pittoresques ne me suffit pas. Il me faut du mouvement, et la mer vit, respire, parle, au besoin.

— Et comme société... qu'y a-t-il ici ?

— Des débris... tu vas en juger.

Ce disant, ma tante frappa à la porte d'une maison avec un heurtoir, car une particularité de cet endroit, c'est que les sonnettes aux portes sont un luxe encore rare.

Une servante, de soixante ans environ, vint nous ouvrir, et nous reçut comme si elle était elle-même la maîtresse de la maison.

— C'est Mme d'Arlancey ! Et voici Mlle du Hautmont, n'est-ce pas ? Nous sommes heureuses de vous voir, mademoiselle. Ah ! ma maîtresse va être bien contente, elle aime tant la jeunesse ! Et moi aussi je l'aime, je vous assure !

Ces paroles étaient prononcées sur un ton si cordial, si simple, que la réception de la vieille servante me parut toute naturelle. Inféodée à la maison, elle considérait comme son devoir d'y exercer elle-même l'hospitalité.

Mlle de La Flage, amie de la famille d'Arlancey et marraine d'André, était dans son jardin ; assise bien à l'abri du vent dans une grande niche d'osier, près d'un vieux puits dont la margelle lui servait de table pour poser son livre et son tricot.

Sur l'auvent moussu de la porte, du lilas de terre

tout rose a découvert quelques parcelles de terre pour s'y planter et y prospérer. Dans le jardin, une profusion d'œillets blancs, d'espèce précoce, parfumaient l'air, et la servante, assise à la fenêtre de sa cuisine, dans un encadrement de chèvre-feuille en boutons, écoutait en souriant tout ce que nous disions.

La vieille mademoiselle de La Flage, au regard doux, à l'accueil bienveillant, formait avec le cadre un ensemble que je me promis de peindre un jour.

Elle a quatre-vingts ans, et ma surprise fut extrême de lui trouver un esprit alerte et ouvert. Elle s'intéresse à toutes les questions, depuis la façon d'écussonner un rosier jusqu'à l'organisation complète d'une maison, depuis les idées de son conseil municipal jusqu'à celles de sphères plus élevées, plus supérieures. Elle est étonnante de vivacité et de culture d'esprit.

Elle nous fit apporter une coupe de fraises et des biscuits que l'on posa sur la margelle; tout en mangeant les fruits à belles et bonnes dents, je l'écoutais évoquer de vieux souvenirs avec Mme d'Arlancey.

De temps à autre, elle s'interrompait pour m'adresser la parole et me regarder avec un plaisir qu'elle ne dissimulait pas.

— Je vous regarde, mon enfant, me dit-elle. votre joli visage me plaît infiniment.

Pendant que, sur son conseil, j'allais cueillir des œillets blancs, elle dit un mot à Mme d'Arlancey qui se récria vivement.

— Non, certainement ! Et puis vous savez qu'André...

— C'est dommage... elle est charmante.

Le reste se perdit pour moi, mais je devinai facilement la pensée de Mlle de La Flage.

« Si elle savait, me disais-je, quelle antipathie préside et présidera à nos rapports... »

En sortant de chez elle, j'appris que cette vieille femme s'était jadis entièrement consacrée à un frère qui, dans un incendie, avait perdu sa femme et la vue.

— Depuis la mort de M. de La Flage, elle ne parle plus jamais de ce drame affreux dans lequel son propre bonheur a sombré, me dit ma tante.

Le lendemain, je retournai seule chez Mlle de La Flage pour lui remettre un livre.

Elle me garda longtemps, me fit goûter près du vieux puits, s'intéressant à toutes mes paroles.

— Je regrette que vous ne passiez pas l'année à Guérande, mon enfant.

— Si vous le permettez, je reviendrai et ferai un tableau de tout ceci.

— Peindre ma maison ! s'écria-t-elle avec ravissement. Peindre mon puits et mon auvent si joli ?

— Et vous-même, dis-je en souriant.

— Venez, venez ! je ne demande pas mieux. Ce sera un plaisir pour moi de voir quelquefois vos grands yeux bruns et vos cheveux cendrés

Comme je la remerciais, André est arrivé.

Il ne passait qu'une heure à Guérande, mais il n'eût pas omis de rendre visite à Mlle de La Flage pour laquelle il a une déférence qui m'enchantait.

Elle le regardait d'un œil complaisant, maternel, et, lorsqu'il partit, elle me dit :

— Mon filleul est vraiment charmant. C'est un fils modèle et un homme essentiellement bien élevé.

— Il m'est antipathique, répondis-je sans prendre le temps de réfléchir.

Mlle de La Flage ôta ses lunettes et m'observa attentivement,

— Ah ! ah ! dit-elle d'un ton qui me troubla, je ne sais pourquoi.

Je m'étais levée pour partir, elle me prit les deux mains :

— Comme c'est joli la jeunesse ! et aveugle ! Je suis votre amie, ma mignonne, ne l'oubliez pas, le cas échéant.

A mon arrivée dans un pays relativement inconnu, cette sympathie subite d'une vieille femme m'a été douce. Une manifestation affectueuse a le don d'exciter en moi la puissance d'aimer, laquelle, je crois, est grande, et de remuer une foule de bons sentiments.

Deux jours après, nous entrions dans la maison que Mme d'Arlancey a louée sur le port du Croisic.

Elle est vaste ; la façade est tournée vers le jardin dont la porte discrète ouvre sur le quai Lenigot.

Le jardin n'a que deux ou trois arbres dont la tête penche du même côté sous le souffle du vent salin. Contrastant avec ces arbres rabougris, des arbustes, protégés efficacement par le mur, sont verdoyants et touffus.

Mme d'Arlancey est fière de la fraîcheur de son jardin dans lequel les fleurs, qu'on plante et sème à profusion, ont le bon goût de s'épanouir, en dépit d'un voisinage ennemi.

— Ici, me dit ma tante avec satisfaction, je suis tranquille.

La maison, comme beaucoup d'autres au Croisic, a une tour carrée qui fait corps avec le reste du bâtiment et dépasse les toits de la hauteur d'un étage. Mon cousin s'y est installé, dans la chambre du haut, en face de la mer ; il élabore des plans, après avoir erré dans le pays et surveillé des ouvriers.

Ma chambre, située dans le pignon, ouvre sur le port, en face de Pen-Bron, et ma tante a mis toute l'ingéniosité de sa bonté pour qu'elle me plaise.

Le grand salon est confortable, élégant, et toutes les pièces ont ce même caractère, Mme d'Arlancey s'entendant admirablement à donner, même à une installation provisoire, la marque de ses goûts.

André, qui était allé à Paris, est revenu hier, et aujourd'hui, à sa mine soucieuse, je pressentis que ses devoirs envers moi lui avaient adressé un discours éloquent.

En effet, après le dîner, il est venu s'asseoir auprès de sa mère et sentencieusement lui a dit :

— Il faudra que Jacqueline organise un peu sa vie et ne soit pas toute la journée dehors à flâner devant des bateaux.

— Nous arrangerons cela, dit ma tante qui me lança un regard inquiet dont le sens ne pouvait m'échapper.

Je n'eus garde de m'en apercevoir, car j'ai résolu de tenir tête à mon cousin. Tout affublé qu'il soit d'un titre de tuteur, je le considère comme un simple jeune homme qui n'a aucune des qualités voulues pour conseiller et conduire une fille de vingt ans.

Une fille sérieuse, raisonnable, je m'en flatte ! et qui a profité, il s'en apercevra, de son instruction, de ses lectures et de ses rapports avec les amies distinguées de sa mère. Je suis convaincue que ma science, concernant ma propre psychologie, est infiniment supérieure à la sienne. Dès l'abord, je l'ai compris et, instinctivement, j'ai suivi une marche qui deviendra un projet raisonné.

— J'ai l'habitude de m'occuper, répondis-je froidement.

Ma tante lui fit un signe, mais il avait médité son devoir de censeur et, s'y cramponnant héroïquement, il continua :

— J'ai remarqué, Jacqueline, que vous aimiez la flânerie d'une façon exagérée ; nous sommes arrivés depuis un mois, et, d'après ce que vous m'a-

vez dit vous-même, ma chère mère, vous n'avez vu à votre nièce aucune occupation suivie.

— On sait qu'un mois tient une place énorme dans la vie...

— L'ironie n'est pas de mise quand je vous fais une observation raisonnable, me dit-il avec une sévérité qui contrastait si complètement avec sa jeunesse que je lui répondis en riant joyeusement.

Mais, comme j'ai l'horreur de blesser, et que je le voyais tout rouge, je m'empressai d'ajouter :

— Pardonnez-moi et soyez rassuré : je m'occuperai ! Mais votre jeunesse contraste si vivement avec votre sévérité que je n'ai pu...

— Ma jeunesse ? Elle s'est pliée à un travail acharné depuis que je me connais ; c'est un fait qui permet de donner quelques conseils sur la valeur et l'emploi du temps.

Je revins aussitôt à mon agacement.

— Que voulez-vous ? Vous êtes un homme, moi une femme.

— Eh bien ?

— Eh bien... voilà !

Il me regarda d'un air fulminant, ouvrit la bouche avec l'intention de m'écraser sous des paroles évidemment remarquables et, ne trouvant rien à dire, il sortit en claquant la porte.

Maitresse du champ de bataille, je n'en éprouvai, à vrai dire, aucun soulagement, surtout en observant le visage de ma tante qui tirait son aiguille d'un air contrarié.

— Jacqueline, tu ne te rappelles déjà plus notre conversation à Haumont ?

— Si, ma tante... mais avouez qu'André est crispant.

— Ce serait un aveu en contradiction avec ma pensée. Il est intelligent, travailleur et bon. Tache de t'en souvenir.

— Ne pourrait-il me laisser tranquille et comprendre un peu mieux une jeune fille ?

— Il te comprendra... attends un peu.

— J'en doute... En tout cas, je me sens assez de caractère et d'intelligence pour organiser ma vie... sans qu'il s'en mêle.

Mme d'Arlancey, croyant que je m'irritais, ne souffla mot, ce qui eût été le meilleur moyen de me calmer si j'en avais eu besoin. Je n'étais ni irritée, ni même émue, mais ma résolution était prise de soutenir mon droit.

Aujourd'hui, j'ai repris mes crayons et mes pinceaux. Mon cousin me savait un certain talent, mais, depuis deux ans, j'ai beaucoup travaillé sous la direction d'un professeur remarquable, mes progrès ont été très grands et André n'a pas dissimulé son étonnement. C'est la première petite satisfaction que j'aie eue avec lui.

Dans ma chambre, je flâne, la vue charmée par le mouvement de la marée et les effets d'une lumière qui métamorphose, à différentes heures, la nappe d'eau que je vois s'étendre sur le *trait*, sorte de petit golfe, dans lequel la mer pénètre deux fois par jour pour le laisser ensuite aussi sec que si elle n'existait pas.

Je flâne, en plaignant ceux qui ignorent les délices de la flânerie, qui ne comprennent pas cette activité des facultés rêveuses, ces riens fugitifs qui entrent dans le souvenir pour former une réserve de subtiles impressions, ou d'idées aux contours imprécis.

V

Ecrire au jour le jour les menus détails de mon existence actuelle serait fastidieux ; elle ne diffère pas sans doute de la vie des autres, qui est certainement tramée de fils imperceptibles.

Sans doute, à l'heure présente, mon cadre est restreint malgré les visites que nous avons faites au Croisic et aux environs, mais je me demande si l'étendue est nécessaire et si, pour pénétrer dans la connaissance des hommes, un ou deux objets, soumis à une observation approfondie, ne suffisent pas ; surtout si l'un des deux est André d'Arlancey, investi des graves devoirs d'une tutelle.

Les pages du livre mirifique, qui s'appelle le cerveau d'un ingénieur, renferment des révélations extrêmement curieuses.

Hier matin, sur le port, où nous regardions l'arrivage du poisson, un pauvre garçon s'approcha de M. d'Arlancey pour lui montrer sa main dont un doigt venait d'être écrasé.

— Dois-je aller chez le pharmacien, monsieur ?

— Non, non ! dit aussitôt André avec empressement. Vous n'auriez pas d'indemnité. Venez avec moi chez le médecin.

Il le conduisit lui-même, assista au pansement, et, pendant le déjeuner, ne parla que du blessé et des moyens de le secourir.

— C'est un assez mauvais garnement ; mais commençons par le soigner physiquement, le moral s'en ressentira.

Vieille découverte, sans doute, à laquelle je n'avais encore jamais réfléchi.

Ainsi nettement posée, la question m'a paru intéressante et déjà, en mon for intérieur, je me promettais de m'en souvenir, lorsque je fus troublée dans mes excellentes résolutions par une algarade de mon cousin.

— N'auriez-vous pu, me dit-il, vous dispenser de jeter un cri en voyant la main de ce malheureux ?

— Je ne suis pas empaillée, répondis-je, et, dans certains cas, je laisse voir mes impressions.

— Elles sont très naturelles, dit ma tante d'un ton conciliant. Moi-même, je n'ai pas retenu une exclamation.

— Oh ! c'est différent... et vous conviendrez, ma chère mère, que, dans la jeunesse, il y a bon nombre de mouvements naturels qu'il faut savoir réprimer. Je finirai par croire que Jacqueline, malgré son air grave et mesuré, est une impulsive. En cette circonstance, elle a prouvé qu'elle était une enfant.

Ah ! quelle illusion ! et combien la femme, qui l'observe et l'écoute, plonge plus avant que lui-même dans les sentiments humains !

— Voyons, cousin, êtes-vous donc si vieux que votre expérience et votre sang-froid doivent écraser l'insecte que je parais être à vos yeux ?

Accuser les gens d'être jeunes est une vague insulte, aussi, du haut de ses mathématiques et de ses inventions, il m'a regardée de façon à me renverser dans la poussière.

Mais c'est moi, foi des Haumont à perruques et à vertugadins, qui le roulerai un jour dans la poussière de ses propres idées.

— Je n'ai pas dit que vous fussiez un insecte, et d'ailleurs, l'insecte lui-même ne doit pas être dédaigné.

— C'est mon avis, et les lois de l'humanité, que

vous pratiquez pour les doigts écrasés, peuvent s'appliquer audit insecte.

Quand je lui réponds ainsi, en sous-entendant mon droit d'avoir une opinion, son étonnement, qu'il s'efforce de dissimuler, provoque chez moi une hilarité que je réprime avec peine.

Nous étions revenus dans le salon et je me mis à dessiner pendant que, à l'autre bout de la pièce, André causait à voix basse avec sa mère.

Mais, soit que mon oreille fût trop fine, soit pour une autre cause, aucun mot ne m'échappa.

— Quelle responsabilité que cette tutelle !

— Pourquoi donc ? Jacqueline est élevée, et fort bien élevée. Sa mère a agi judicieusement en recommandant qu'on la mit dans cette pension.

— Elle a une indépendance de caractère qui me déplaît.

— De caractère ? Tu veux dire d'idées ; car elle est facile à vivre, tranquille et silencieuse ; elle se prête à tous mes désirs.

— Silencieuse?... elle répond vivement à mes plus justes observations.

— Je ne l'en blâme pas toujours. Laisse-moi le soin de...

Ici Mme d'Arlancey parla si bas que je n'entendis plus rien. Du reste, elle interrompit promptement leur aparté et se mit à travailler auprès de moi.

André marcha quelques instants de long en large d'un air préoccupé, puis vint s'accouder au fauteuil de sa mère.

— Vous savez, ma mère, que Marcel Derive se marie ? Sa fiancée est gentille.

— Très gentille, répondit Mme d'Arlancey, en arrangeant ses écheveaux de laine, mais on la dit peu intelligente.

— Bah ! c'est une question de plus ou de moins quand il s'agit d'une femme.

— Voyons, André, tu ne voudrais pas épouser une sotte ?

— Je suis intelligent pour deux, cela suffira pour élever mes enfants.

Élever ses enfants ! S'imagine-t-il qu'il les élèvera à la façon dont on résout un problème d'algèbre ? L'homme est-il un x ? Et la femme ? N'est-elle pas manifestement pour lui un embrouillement de chiffres sens dessus dessous.

— Tu es trop impertinent pour l'intelligence féminine, André ! C'est un travers dont tu devrais te corriger.

— Oh ! je fais toujours une exception en votre faveur, ma mère chérie, dit-il en l'embrassant.

— Suis-je donc unique ? demanda ma tante enchantée.

— Je n'en sais rien. Je sais seulement que vous êtes la mère la plus adorable. Quant à ma femme, pourvu qu'elle me donne de beaux enfants et tienne suffisamment ma maison, je serai satisfait.

Dans mon étonnement, j'avais cessé de travailler pour examiner l'homme qui avançait des propositions aussi révoltantes.

Tout mon sang bouillonnait, mais, ne lui en déplaise, je sais me dominer, et c'est avec calme que j'exprimai ma pensée sous une forme un peu trop vive.

— Ce que vous avouez là, André, est méprisable.

— Jacqueline ! dit ma tante doucement.

— Comment voulez-vous entrer en discussion, répondit mon cousin, puisque vous ne savez même pas mesurer la portée de vos mots.

— Je la mesure, au contraire, je la mesure ! Et je soutiens qu'il est méprisable de considérer la mère de ses enfants comme une servante supérieure. En outre, il n'est pas intelligent de

supposer que sa propre intelligence suffit à des éducations qui sont une œuvre nuancée à l'infini.

— Vous pourriez peser vos expressions, Jacqueline.

— Elles expriment admirablement ma manière de voir...

Il me regarda en souriant ironiquement.

— Je vous quitte, ma chère mère, et ne rentrerai que ce soir. Essayez donc de passer à cette enfant un peu de votre expérience du monde.

Un silence profond suivit son départ.

Mes doigts, tremblants, refusaient de tenir mon fusain, et j'observais avec surprise Mme d'Arlancey qui continuait à faire passivement sa tapisserie.

Comment ! de pareilles idées ne la révoltaient pas !

J'ai parfois la sensation que, lorsque j'attaque André, non seulement ma tante ne s'en offense pas, mais éprouve je ne sais quelle secrète satisfaction.

Elle considère, sans doute, notre incompatibilité d'humeur comme un bouclier suffisant pour arrêter certains dards dans leur course aveugle. Il est certain qu'ils ne perceront jamais mon cœur.

Ensuite, l'amour-propre de Mme d'Arlancey n'est pas atteint, car elle se dit que je suis incapable d'apprécier et, par conséquent, de juger sainement un être aussi supérieur que son fils.

— Je ne comprends pas, dis-je enfin tranquillement, que vous ne vous révoltiez pas quand André dit de telles sottises.

— Ma pauvre petite !... ce sont là les idées de beaucoup d'hommes.

— En vérité !

— Oui, en vérité !... Une femme assez jolie pour les flatter et pour qu'ils puissent l'aimer. une femme de bonne humeur, sachant bien tenir une maison, c'est l'idéal de beaucoup.

Et cependant sa mère, qu'il adore, est intelligente. Au courant d'idées dont elle ne saisit pas toujours l'étendue, elle est assez instruite, ses lueurs de tout sont assez vives pour qu'elle sache répondre et intéresser.

Attentive au bien-être de ceux qui l'entourent, elle met de l'esprit dans la tenue de sa maison. Les rouages fonctionnent sans que personne les voie jamais. Dans le domaine du cœur, elle est sans rivale, et dans l'éducation de son fils, elle a su allier de la fermeté à sa douceur habituelle.

Conciliante, aimable, pittoresque dans ses petits travers, elle est l'expression vivante du rôle complémentaire qui doit être celui de la femme. Comment André ne voit-il pas cela? Comment ne comprend-il pas que c'est l'intelligence qui préside à l'existence des qualités de sa mère, qui les unit, les fond entre elles pour arriver à ce résultat heureux d'une femme délicieuse.

Contempler la mer m'a calmée, et pourtant je ne sais quoi d'humide, dans mes yeux, m'a étonnée et dépitée.

VI

J'ai saisi cette nuit l'idée d'André dans toute son ampleur, car, au lieu de dormir, je réfléchissais. Il considère évidemment qu'il doit essayer de former un pauvre insecte ou, du moins, car il ne va pas jusqu'à la pensée de formation intellectuelle, de lui apprendre à bien poser ses pattes et à tirer le meilleur parti possible de sa chétivité. En un mot, il a un devoir à remplir; or, comme il est jeune (au moins autant que moi), comme il n'a pas

plus d'expérience que ma pantoufle, il dépasse le but.

Des tirades généreuses sur l'humanité ont éclairé mon cousin d'un jour nouveau, mais je me demande pourquoi les jeunes filles ne rentrent pas, à ses yeux, dans l'humanité.

Peut-être ressemble-t-il à ces gens qui, passant par-dessus leurs obligations immédiates et très petites, se lancent dans une grande entreprise.

Un peu de sympathie pour moi serait le devoir très petit d'André, mais sa chimérique entreprise d'éducateur flatte son amour du vaste et remplit ses yeux de poussière aveuglante.

Je travaillerai à changer ses idées; ce n'est pas lui qui fera mon éducation morale. C'est moi qui l'amènerai à comprendre la femme, moi qui lui prouverai que cette créature infortunée a des idées personnelles, ce qu'il nie.

— Les femmes ont des goûts qu'il ne faut pas contrarier, a-t-il déclaré aujourd'hui même, car nous devons les rendre heureuses. Mais des idées? Je nie qu'elles puissent en avoir de personnelles; ce sont toujours celles d'un autre.

Comme c'est flatteur! Je n'ai rien répondu, c'est peu à peu que je lui ferai toucher l'inanité de ses propres conceptions.

Jusqu'ici, les circonstances m'ont permis, plus d'une fois, d'affirmer mes goûts. Les chalets se sont peuplés et ma tante, qui connaît tout le monde, est le centre de réunions plus ou moins agréables.

André a paru immensément satisfait des occasions qui se présentaient pour moi d'aller aux tennis et aux pique-nique qu'on organise. Mais je ne suis pas mondaine; les pique-nique me déplaisent et les mouvements désordonnés du tennis me font horreur.

Rien n'égale, à mes yeux, le plaisir de dessiner

ou de lire tranquillement. Mes antipathies sont une déception pour André, probablement parce que, dans sa pensée, l'époux désiré pour sa pupille se rencontrerait peut-être en déjeunant sous des arbres ou dans des grottes, pendant qu'une foule de petites bêtes assaisonnent agréablement le repas. Cette façon poétique de marcher vers l'hyménée est en dehors de mes goûts et de mes idées.

Nous avons eu, à ce sujet, une discussion qui a tourné à ma gloire, ma tante m'ayant soutenue, et de pique-nique il n'est plus question.

En revanche les thés qui réunissent, dans le salon de Mme d'Arlancey, les manoirs et les chalets, ont mille avantages dont le moindre est de conserver le bon ton qui, à mon sens, doit présider aux relations humaines.

Je dois dire que, dans ces réunions, mon cousin est charmant. Perdant de vue le spectre de sa tutelle, il est maître de maison accompli; bon causeur, il s'abandonne à ce caractère enjoué, qui devient d'un sombre, à la Philippe II, dans ses rapports avec moi.

Je suis heureuse que le petit événement d'aujourd'hui m'ait permis de préciser certaines de mes idées.

— Jacqueline, m'a dit ce soir ma tante, veux-tu venir jusqu'au phare? André nous y attend.

Mais, au moment de mettre le pied sur la jetée, longue de près d'un kilomètre, ma tante, qui ne s'est jamais aventurée plus loin, a déclaré que, devant le danger d'être enlevée par une lame, elle ne pouvait continuer.

— Il n'y a aucune vague, la mer n'a pas une ride, répondis-je.

— Mon enfant, si tu as le courage d'aller jusqu'au bout, je ne m'y oppose pas; pour moi, je ne puis pas vaincre ma répugnance à m'aventurer sur

cette jetée; on ne sait jamais, avec la mer, ce qui peut arriver; elle se met à bouillonner sans qu'on sache pourquoi. Tu diras à André de me rejoindre ici.

Mme d'Arlancey trouve que la mer est séduisante quand on la contemple d'une chambre bien close ou assise à bonne distance sur une élévation.

À défaut d'élévation, je la laissai sur un banc et m'avançai vers l'extrémité de la jetée. Mais je m'arrêtai longuement devant la beauté incomparable de la soirée et, remarquant l'homme qui allume le phare, je le plaignais d'être certainement incapable d'apprécier le spectacle qui me ravissait.

La lumière du soleil, disparu à l'horizon, se reflétait en éclat lumineux sur la mer, pendant que le fond du trait et les côtes s'effaçaient dans une demi-teinte exquise. La beauté de la lumière graduée était vraiment infinie. J'en remplissais mes yeux, et soupirais en songeant à l'impuissance de mon pinceau pour reproduire de telles merveilles.

— C'est magnifique, n'est-ce pas, mademoiselle? dit une voix rude auprès de moi.

Je me détournai et reconnus l'allumeur des feux auquel je n'avais jamais parlé, mais qui, plus d'une fois, m'avait rencontrée, sur la jetée. Fort étonnée de sa réflexion, en contradiction avec la pensée que, précédemment, j'avais eue sur son incapacité à comprendre les beautés qui m'enthousiasmaient, je répondis :

— Aucun mot ne peut exprimer combien c'est beau.

— Nous avons très souvent de ces couchers de soleil.

— Vous les admirez? Vous aimez la mer?

— Si je l'aime! Oui! et n'importe par quel temps. C'est un spectacle qui élève l'âme vers le Créateur.

Sans répondre, je regardai plus attentivement son visage bronzé.

— Toujours quand je viens ici je pense à Celui qui nous a donné des choses si belles, et ma pensée monte, ajouta-t-il, en se parlant à lui-même.

Comme j'étais loin de ce simple ! Un instant auparavant, je le croyais réfractaire au sentiment de la nature qui l'entraînait, cependant, dans une sphère supérieure à la mienne !

Il vit mon étonnement et reprit :

— Je ne dirai pas tout cela devant des libres-penseurs, ils ne me comprendraient pas. Mais vous, mademoiselle, il n'y a qu'à vous regarder pour savoir que vous comprendrez. Je me suis permis de vous parler, parce que je connais bien M. l'ingénieur.

— Ah !

— C'est un homme qui a l'estime de tout le monde. Depuis qu'il est ici, il a fait bien plus de bien que bon nombre de gens qui habitent le pays depuis toujours. Sa mère aussi est une brave femme. C'est du bon monde, enfin !

Un pareil éloge venant de ce brave homme, écho de ses semblables, me flatta infiniment. Je le fis causer en lui affirmant, ce qui était vrai, que je le comprenais, et il ne dissimula pas ses sentiments pour les esprits de bas étage qui, au Croisic comme partout, s'efforcent de modifier par leurs journaux, leurs mensonges et leurs moqueries la mentalité d'une foule de braves gens.

— Nous ne sommes pas instruits, me dit-il, mais nous ne sommes pas aussi bêtes qu'ils le croient. D'ailleurs, eux aussi, allez ! sont des ignorants malgré leurs belles phrases ! Leurs sornettes ne valent pas nos vieilles idées. Quand je vois des jeunes gars, venus on ne sait d'où, se moquer de la religion, je me tiens à quatre pour ne pas leur

flanquer ma main sur la face. Ça fait pitié, vraiment !

— Vous savez que l'exemple vient de haut... La forme diffère seulement... et encore !

— C'est bien triste, mademoiselle ; mais cela ne durera pas toujours.

— Espérons-le, dis-je en lui tendant la main. Si vous le voulez bien, nous causerons de nouveau ensemble, quand je reviendrai sur la jetée.

« Voilà un ami qui n'est pas banal, me disais-je en m'en allant ; ma pensée et lui-même s'harmonisent avec cette ravissante soirée. »

La lumière s'était encore atténuée lorsque, au pied du phare, je m'approchai d'André.

— J'ai attendu longtemps, me dit-il. Et ma mère n'est pas avec vous ?

— Elle a craint que les vagues ne passent par-dessus la jetée, dis-je en montrant la mer unie comme un miroir.

— Vous a-t-elle parlé ?

— Parlé ?... Parlé de quoi ?

— Bien ! je vois qu'elle n'a rien dit. On nous a adressé pour vous une demande en mariage : M. Barat.

— Je n'en suis pas étonnée, j'avais remarqué sa sympathie.

— Comment le trouvez-vous ?

— Fort bien.

— Vous m'en voyez très heureux, Jacqueline. Sa fortune n'égale pas la vôtre, mais c'est un homme distingué, un travailleur, considération capitale, à mon sens, pour le bonheur futur d'une femme.

— C'est également mon avis... M. Barat me paraît posséder toutes les qualités qui peuvent plaire à une jeune fille.

— Alors la question sera promptement réglée.

— Quelle question ?

— Mais votre mariage avec lui, Jacqueline ?

— Il y a une distance énorme entre le mariage et l'opinion favorable que l'on peut avoir sur un homme.

— Quel est cet enfantillage ? demanda André en montant sur ses échasses de tuteur. Vous appréciez M. Barat et, d'un autre côté, vous devez savoir que je ne vous le proposerais pas si je n'étais pas sûr de lui ?

— Il est inutile d'insister, je ne veux pas me marier, du moins à présent.

Ma décision, évidemment sans appel, le stupéfia.

— Vous êtes vraiment singulière, Jacqueline.

— Pourquoi, mon cher cousin ? Mes idées (j'appuyai sur le mot) sont arrêtées au point de vue mariage, et, quand une demande s'harmonisera avec elles, je consentirai. Peut-être sera-ce long, car je suis difficile.

— Vos idées ? répéta-t-il. Puis-je les connaître ?

— Non... vous ne les comprendriez pas.

— Sur quoi motivez-vous cette observation ? me demanda-t-il fort piqué. Je me flatte d'avoir la compréhension assez étendue.

— Vous vous flattez en vain, répondis-je avec une impertinence qui m'échappa sur le moment, car mes yeux charmés erraient sur la mer dont le dernier éclat lumineux avait disparu pour faire place, par une transition imperceptible, aux rayons blancs de la lune.

C'était l'enchantement même de la sérénité, et cependant une impression pénible, dont je n'ai pu découvrir la cause, contrastait avec le calme extérieur qui nous enveloppait. Je me sentais vaguement irritée, alors qu'une demande en mariage émeut ou flatte ordinairement.

Si Mme d'Arancey m'en avait parlé, mon

impression eût sans doute été différente, car André a une façon de dire qui agace.

Je le regardai, et son mécontentement visible me rappela ma réponse impertinente. Soudain, sans savoir pourquoi, je résolus de lui plaire, c'est-à-dire d'essayer.

— Je crois votre compréhension étendue, surtout pour les choses techniques, lui dis-je très doucement, mais peut-être ne pénétrez-vous pas assez dans la nature des autres... dans la nature de la femme.

André est loyal autant qu'intelligent, et mon observation, faite avec toute la suavité possible, le frappa sans le blesser.

— Il est possible que vous ayez raison, répondit-il après un instant de réflexion, je suis un travailleur plutôt qu'un observateur.

Mais aussitôt, craignant d'effacer par ce demi-aveu son prestige d'éducateur, il s'empressa de céder à son orgueil.

— Et cependant, ajouta-t-il, je vois plus clair que vous ne le supposez.

— L'avenir le dira. Pour moi, je ne crois pas que les mathématiques apprennent à manier les hommes, ou plutôt les jeunes filles.

C'était pousser loin la hardiesse, bien que je ne fusse pas retombée dans mon état d'esprit habituel quand je discute avec lui et qu'il veut m'imposer sa prétendue supériorité masculine.

C'est avec douceur que ma franchise s'exprimait.

Sans se fâcher, il me répondit :

— Nous sommes loin du sujet, ce me semble. Croyez que je connais assez les jeunes filles pour savoir qu'elles ont généralement le désir de se marier.

— Oui... mais à leur heure.

— Et quand viendra cette heure pour vous ?

— Je ne puis répondre.

— Vous ferez comme vous voudrez, Jacqueline.
Mon devoir n'est pas de peser sur vos résolutions.

— Je vous sais grand gré de vous inquiéter de mon avenir, dis-je avec une sorte d'émotion ; mais je suis heureuse, et n'en demande pas plus à la vie, jusqu'à nouvel ordre.

Ce demi-accord entre nous, qui s'alliait à la sérénité de la soirée, dissipa mon malaise intime, et nous revînmes auprès de Mme d'Arlancey en causant presque amicalement.

— Eh bien ? dit-elle.

— Eh bien, c'est non !

— La raison ?

— Elle est simple... je veux jouir encore du bonheur que vous me donnez.

— Tu as l'air enchanté. Voilà bien les jeunes filles ! Elles sont ravies d'avoir le plaisir de refuser une demande en mariage.

Et c'est ainsi que l'on raconte l'histoire.

VII

Très bien ! mais l'histoire quelle est-elle ? Comment débrouiller le chaos singulier de mes désirs et de mes pensées ? A Haumont, je déclarais vouloir me marier au plus vite ; actuellement, cette question me laisse froide.

— Le parti qui se présentait était cependant excellent, m'a dit Mme d'Arlancey, qui d'ailleurs n'insiste pas.

— Certainement, mais j'ai besoin de respirer, ma chère tante, j'entre à peine dans le monde.

On n'en a plus parlé, et j'ai repris le cours tranquille de mes observations.

A mon grand étonnement, en relisant « mon livre de raison », je m'aperçois qu'il est tout rempli de mon cousin.

Mais pourquoi suis-je étonnée ? L'insecte posé sur une seule feuille la parcourt dans tous les sens et moi, ciron, je parcours l'âme ou plutôt le cerveau de cet ingénieur.

M'étant fait une opinion particulière sur la place que la femme occupe dans la pensée de l'homme, il est curieux de voir, à chaque pas, la route jonchée des débris de mes conceptions, puisque, selon ma tante, la plupart des hommes sont pétris des idées de mon jeune tuteur.

« La femme, sauf rare exception, est un être inférieur mais amusant, créée et mise au monde pour avoir des enfants, bien tenir sa maison, plaire à l'homme et adopter ses idées sans en avoir une seule à elle. »

Définition délicieuse !

Je suis allée, hier, à Guérande pour terminer le tableau que j'ai commencé, il y a quelques jours, et que le temps ne m'avait pas permis de continuer.

Mlle de La Flage, toujours près de son vieux puits, se réchauffait au soleil, et la servante tricotait dans l'encadrement feuillu de la cuisine.

Les fleurs de chèvrefeuille s'étaient ouvertes et des roses noisette s'épanouissaient en centaines de touffes jusqu'au toit de la maison ; des branches s'échappaient sur le vieil auvent, le rajeunissant de leur jeunesse nouvelle. Satisfaite de mon étude, mais pour une raison inconnue, mécontente au fond de l'âme, je travaillais silencieusement.

— Eh bien, ma charmante, me dit Mlle de La Flage, à quoi pensez-vous tout en continuant votre joli tableau ?

— A tant de choses que je puis à peine les démêler, mais beaucoup aux idées d'André.

— Lesquelles ?

— Ses idées masculines sur les femmes ; il paraît que ce sont celles de la majorité des hommes.

— Bah ! laissons les hommes déraisonner, ils sont trop heureux de s'appuyer sur nous.

— S'appuyer ? C'est bien ainsi que je comprendrais nos rapports, mais André et ses semblables nous trouvent l'intelligence trop débile pour songer à nous considérer comme un appui.

— Bah ! Bah ! les plus orgueilleux en reviennent et... il ne faut pas laisser la tristesse envahir ses jeunes pensées.

— La tristesse, répétais-je, je ne suis nullement triste.

— Non ? tant mieux ! La jeunesse est la saison des fleurs, ma mignonne, mais quelque fleuri que soit le jardin, il ne peut les contenir toutes.

— Vous avez bien raison, répondis-je, le cœur serré tout à coup, et nous en revenons au dicton : « Les plus accommodants sont les plus habiles. »

— Non, non... la question n'est pas contenue dans le dicton, car il n'est pas besoin d'être accommodant pour se contenter des belles fleurs du jardin, lors même qu'il ne contiendrait pas une belle espèce.

En moi-même, je raisonnais sur l'aphorisme de ma vieille amie et ne le trouvais pas à mon goût.

— Je pense, répondis-je, que si un jardinier, passionné pour son art, voit dans le jardin de son voisin une plante magnifique qu'il ne possède pas, le prestige de son jardin sera fort diminué.

— Le jardinier aura tort, et s'il possède un peu de bon sens, son regard se posera sur ses fleurs et ne les quittera plus.

A ma surprise, cette conversation me faisait

mal ; elle évoquait certainement une mauvaise fée ; elle était une allusion à une souffrance obscure dont la nature m'échappait ; souffrance à venir sans doute qui, déjà, étendait sur moi son ombre invisible.

— Quel joli talent vous avez, ma chère enfant, me dit Mlle de La Flage qui s'était levée pour venir regarder mon aquarelle.

Mon étude avait de la lumière, des tons justes, et je croyais, vraiment, avoir bien rendu la poésie du cadre vieillot qui charmait mes goûts.

Mlle de La Flage n'était qu'une silhouette, mais il était impossible de ne pas la reconnaître.

— Encore quelques touches, lui dis-je, et le tableau sera à vous.

— Mme d'Arlancey et son fils l'ont-ils vu ?

— Non... je ne voulais le montrer que terminé. Ensuite, André s'absente beaucoup, depuis quelque temps.

— Il m'écrit qu'il viendra aujourd'hui ; vous pourrez le lui faire voir.

— Oui, certainement ! répondis-je, en me demandant pourquoi je rougissais.

C'était, je suppose, l'émotion de l'artiste qui va soumettre son œuvre à un jugement auquel il tient.

Mais quand André arriva, il ne fit aucune attention à moi, et je continuai à travailler sans être troublée par des regards indiscrets.

Mlle de La Flage le questionnait sur ses travaux, et il s'animait comme toujours quand il parle de sciences.

Puis il pria son amie de lui accorder un entretien, et je fus étreinte par la pensée anxieuse, très folle d'ailleurs, que ma destinée serait influencée par cette conversation mystérieuse.

La conférence fut assez longue ; quand Mlle de La Flage revint dans son jardin, elle avait une

physionomie attristée, mais dans les yeux d'André éclatait une satisfaction que je ne lui avais jamais vue.

Il s'approcha et admira sans réserve mon tableau.

— Vous avez un charmant coloris, Jacqueline, et un dessin très sûr. C'est vraiment joli ! ajouta-t-il. Vous ne m'aviez jamais montré une œuvre aussi achevée.

— J'ai travaillé avec tant de plaisir que je ne m'étonne pas d'avoir réussi.

— Si vous le voulez bien, j'en prendrai la photographie ; beaucoup de souvenirs se rattachent pour moi à cette petite maison, surtout à ma vieille amie et marraine, dit-il en prenant la main de Mlle de La Flage.

— Il y a mieux qu'une photographie, répondis-je aussitôt ; je vous ferai une copie de l'original.

Il me remercia d'un ton qui me fit plaisir, et, toujours pressé, nous quitta précipitamment pour prendre le premier train.

— Les compliments d'André sont rares, dis-je en riant à Mlle de La Flage ! Impossible de mettre en doute leur sincérité.

— Il ne peut pas ne pas voir votre talent.

— Il y a tant d'autres choses qu'il ne voit pas, répondis-je avec un peu d'amertume.

Mlle de La Flage resta quelque temps sans répondre, puis elle me dit en souriant :

— Savez-vous ce que m'a appris l'expérience ? C'est que les vieux yeux, quoi qu'on en dise, sont les seuls bons.

Elle m'embrassa lorsque je partis, me fit promettre de revenir chaque semaine, bien que mon tableau fût terminé, et me donna un énorme bouquet de fleurs.

— Regardez-les, méditez-les, me dit-elle.

Son insistance me livrait aux impressions les

plus complexes ; j'espérais, me semblait-il, un vague bonheur qui s'évanouissait dans une vague souffrance.

Mme d'Arlancey s'enthousiasma devant mon tableau.

— Tu es une petite sournoise, Jacqueline !

— Comment !... sournoise ?

— Oui... les études que tu nous as montrées ne donnaient pas la mesure de ton talent.

— Et maintenant, dis-je, je vais « enlever » ces fleurs, pendant qu'elles sont fraîches.

Tout en peignant, je creusais ma conversation avec Mlle de La Flage et cherchais en vain sa signification précise. Quel jardinier ? Et quelle fleur manquait à ce jardin ?

— Je n'ai jamais vu fille plus songeuse, me dit tout à coup Mme d'Arlancey.

— Plus occupée, vous voulez dire... Voici une étude que je vous ferai encadrer. Mlle de La Flage, très poétique, prétend que l'on doit passer sa vie à contempler des fleurs et à en jouir.

— Tu n'es pas seulement occupée, mais plus songeuse de jour en jour. Voici sept semaines que nous vivons ensemble et je commence à te connaître.

— La sagesse antique, répondis-je, prétend que l'on ne se connaît jamais soi-même, mais je me demande pourquoi les autres seraient plus clairvoyants.

André, qui lisait son journal, répondit à mon observation :

— Parce que l'on se voit toujours en beau ; les autres n'ont pas cette charité intéressée.

— Les autres ne voient guère le fond du cœur. Lui particulièrement, je crois !

VIII

Il y a quinze jours, nous avons appris la mort presque subite de ma vieille gouvernante, et ce douloureux événement a été le prélude d'une nouvelle phase de ma vie intime.

Nous nous sommes transportés à Haumont, et ma tante, voyant ma peine, est restée huit jours avec moi dans ma maison où des arrangements devaient être pris.

André est reparti, sur l'assurance que sa mère ne mourrait pas de peur à Haumont où elle a fait coucher le fermier, ses deux fils et un domestique, afin de repousser, la nuit, l'attaque des malfaiteurs.

Après quelques terreurs elle s'était, dans le jour, aguerrie avec les dangers sans nombre qui l'environnaient et, devant ma tristesse trop légitime, s'oubliait pour me distraire.

De mon côté, je m'efforçais de ne pas m'appesantir sur une perte qui m'est très sensible, et voulais encore moins lui laisser soupçonner la préoccupation secrète de mon esprit.

Une lettre de Mlle Perrin m'avait été remise confidentiellement par le curé; elle portait en suscription : « A lire cinq jours après ma mort. »

Croyait-elle donc que cinq jours suffiraient pour effacer de ma mémoire le souvenir de son affection ? La vie reprend-elle si vite son cours ? Telle était sa pensée peut-être, puisque sa lettre me rejetait d'une façon si particulière dans ce cours que rien n'arrête...

« Ma chère enfant, je veux avant de partir vous mettre en garde contre l'inexpérience de la jeu-

nesse. Croyez-moi, ma chérie, si M. d'Arlancey vous demandait en mariage, ne donnez pas précipitamment une réponse négative, ne suivez pas un mouvement d'antipathie irréfléchi. Il a les qualités qui rendraient heureuse ma chère enfant. »

C'était tout ! et ce tout, dicté par un sentiment touchant, me plongeait non seulement dans l'étonnement, mais encore dans un trouble singulier.

Peut-être cette démarche est-elle une imprudence que, jadis, l'affection qui l'a inspirée n'eût pas commise.

Peut-être, au contraire, les événements prouveront-ils qu'il était sage de me prémunir contre un mouvement irréfléchi.

Je suis allée méditer la question sous les peupliers dont l'agitation musicale s'associe à tout mon passé, et je me suis livrée à une enquête détaillée sur moi-même.

La vie intense, qui est en moi, ne gêne personne, puisque tout se passe en moi-même et que je sais me dominer ; mon caractère est pacifique, je ne demande qu'à vivre en paix avec tout le monde ; or, il semble que la vue de mon cousin, ses paroles, son air m'irritent, m'exaspèrent, et, je ne sais quel diable me poussant, me portent à outrepasser ma pensée lorsque je lui réponds.

Serait-ce un cri de l'âme vers la justice ? Serait-ce plutôt l'irritation de sentir que je ne lui plais pas ? Serait-ce le désir sourd et profond d'être aimée de lui ?

Adossée à un arbre, je remarquais vaguement la mousse qui couvrait les racines surgissant de terre, les boutons d'or attardés et les pâquerettes vivaces.

Quoi ! ma vieille gouvernante avait-elle donc aperçu dans mes lettres une lueur devenue pour

elle une lumière ? Avait-elle deviné ? Deviné quoi ?

Les feuilles des peupliers chantaient, et à leur mélodie, mon cœur répondait par un battement inconnu.

« Qu'advient-il ? me disais-je. Et n'est-ce pas bien imprudent d'avoir ouvert la porte à une fausse espérance ? »

Je m'arrêtai, effrayée du mot que je venais de prononcer, effrayée de la marche trop rapide suivie par ma pensée.

Comme je me retournais, j'aperçus Mme d'Ar-lancey qui venait vers moi en s'arrêtant, de temps à autre subitement, quand une bête grosse ou petite paraissait ; elle passait alors rapidement de l'autre côté de l'avenue, sans rien perdre de sa grâce dans ce voyage en zigzag.

— De quoi avez-vous peur, ma chère tante ? dis-je en m'avançant vers elle. Vous êtes pâle.

— J'ai vu un crapaud... je crois même qu'il m'a poursuivie.

— Il a eu plus peur que vous, dis-je en riant.

Elle oublia ses émotions pour me regarder avec attention.

— Qu'est-ce qu'il y a, Jacqueline ? tu as changé de physionomie.

— Changé de physionomie ! répétais-je.

Ma tante passa en souriant son bras sous le mien.

— Ta pensée... ou pour mieux dire ton cœur, Jacqueline, est arrivé à un tournant, je le vois !

— Quelle idée ! m'écriai-je en rougissant.

— Je m'y connais ! répondit simplement ma tante. Quel est l'objet ?

— A quoi pensez-vous ? dis-je d'un ton mécontent.

— Tu as raison. Il n'y a pas encore de positif, mais seulement des aperçus qui t'émeuvent.

Après quoi, à ma grande satisfaction, elle parla d'autre chose.

En me promenant dans ma maison, en y faisant revivre des ombres chéries, je m'aperçus qu'une figure vivante les accompagnait partout ; je m'aperçus que cette figure de mathématicien prononçait des mots que j'attendais pour être heureuse.

Ce n'était qu'un rêve, sans doute, mais il enveloppait la vieille chatellenie d'une lumière brillante et douce ; il ravivait, pendant que je m'abandonnais à mes songes dans l'atelier de mon père, il ravivait un amour conjugal qui avait vécu à Haumont dans la plénitude d'une douceur dont le souvenir était pour moi si vivant.

En revenant au Croisic, quelque chose me parut changé, et je regardais André comme si je le découvrais.

Je me sentais amollie, quelque peu attendrie, et toute disposée à supporter ses reproches injustes et ses idées saugrenues. Mais bien fol est qui se fie aux dispositions !

En écoutant André causer avec Mme d'Arancey qui s'intéresse à tous les travaux de son fils, je pense au dédain dissimulé de ce travailleur pour les facultés féminines.

Et cependant que sont tous les ponts, tous les chemins de fer, relativement à un battement de cœur humain, à l'élan de l'âme vers le beau et le bien ?

N'est-ce pas précisément parce que les femmes ne s'occupent pas de sciences qu'elles exercent leurs facultés à observer, sentir, aimer... et manifester leurs sentiments affectueux dans les détails de leurs foyers ?

Est-ce une preuve de leur non-intelligence ? C'est simplement le maintien de l'ordre que la nature a voulu ; c'est la direction de leurs facultés

vers un autre courant, et ce courant est aussi nécessaire à l'homme que celui des hautes sphères scientifiques et intellectuelles.

André, assurément, n'a jamais pensé une demi-seconde que les femmes dussent s'occuper de sciences ou de sujets transcendants, mais il les dédaigne précisément parce que leurs facultés ne se prêtent pas à ce genre de supériorité.

Il répète volontiers le mot d'un chimiste : « Grand Dieu, disait cet homme de sens, que deviendrais-je, s'il me fallait, en rentrant chez moi, entendre ma femme me parler d'azote et de carbone ! »

C'était l'expression du vrai, et la condamnation de certaines prétentions féminines, tel est l'avis d'André. Mais, alors ? Alors, je m'y perds.

Cet être supérieur a naturellement l'horreur de tout ce qui ressemble de près ou de loin au féminisme si, par ce mot, on entend l'empiètement de la femme sur un terrain que les hommes, à bon droit, considèrent comme le leur. A ce seul mot de féminisme, il voit rouge, et, aussitôt, étranglerait volontiers toute la gent féminine.

— Je mets au défi quiconque voudra soutenir ce défi, de découvrir un groupe de cent femmes ayant des idées générales.

A cela, comme il a peut-être raison, je n'ai rien répondu, mon expérience n'allant pas jusqu'à pouvoir juger la question ; mais je lançai mon attaque sur un autre point.

— Vous me paraissez souvent fort inconséquent en parlant de la femme, car, pour que vous jugiez agréable votre maison, il faut rencontrer une juste harmonie dans son arrangement. Or, toute harmonie, fût-elle celle des casseroles, est une preuve d'intelligence.

— Vous parlez d'or, Jacqueline !

— Je le crois, répondis-je modestement.

— Ah ! Ah !

— Vous en ferez l'expérience, affirmai-je.

— Jamais je ne ferai l'expérience dont vous parlez ! Je ne veux pas d'une femme qui me parlerait d'harmonie à propos...

Il s'interrompit avec un grand geste indigné.

— A propos de casseroles ? Elle aurait grand tort de n'en pas parler, répliquai-je. Et si, dans la vie pratique, elle ne connaît pas le sens de cette expression, je vous plains !

— Je vous dispense de me plaindre, je ne veux être plaint par personne, me dit-il rageusement.

Je tombais des nues ! A qui en avait-il ? Pourquoi cette rage subite qui, à mon sens, ne pouvait être provoquée par mes réponses ? On eût dit qu'il portait en guerre en faveur d'une cause invisible, dont il portait belliqueusement le drapeau.

— Vous seriez cependant bien à plaindre, insistai-je avec conviction.

J'éprouvais le désir de le piquer, de le harceler, et, si j'avais pu, de le couper en petits morceaux. Ma tante n'étant pas là pour se mettre entre nous, les choses menaçaient de tourner à l'orage, si la physionomie d'André n'était pas trompeuse.

Il s'adossa à la cheminée, et, se dominant, commença avec pompe :

— C'est mon devoir, Jacqueline, de vous dire ma manière de voir sur la façon dont vous parlez, raisonnez...

— Marchez, courez, travaillez, interrompis-je tranquillement.

— Jacqueline ! s'écria-t-il d'une voix de stentor.

— Eh bien ?

— En vérité, vous mettez ma patience à une trop rude épreuve.

— D'autant que je ne la crois pas vertu domi-

nante chez vous; mais... et moi, que devrais-je dire!

— Vous? Vous devez écouter de bons et sages conseils; je vous l'ai déjà dit.

— Permettez, permettez! je suis élevée, vous l'oubliez trop. Mais, ajoutai-je aussitôt, je ne demande qu'à vivre en paix avec vous, seulement...

Sans daigner répondre, il se jeta dans un fauteuil et affecta de prendre un livre.

Mais il ne lisait rien; Mme d'Arlancey arriva pour nous voir boudant tous les deux, lui rouge comme un coq, moi de nuance cramoisie, et nous lançant de temps en temps des regards fulgurants.

Pauvre Mademoiselle! elle avait rêvé loin de la réalité, dans la châtellenie où j'avais promené moi-même je ne sais quelle ébauche de bonheur.

— Eh bien, qu'avez-vous? Qu'y a-t-il? demanda ma tante.

— Il y a que c'est insoutenable! s'écria André en se dressant tout d'une pièce, comme un bonhomme à ressort.

— Quoi donc?

— L'insolence de Jacqueline!

— Vous voulez dire le pédantisme d'André? m'écriai-je exaspérée.

— Allons, allons! c'est par trop ridicule! dit ma tante. Vous vous querellez comme deux enfants. C'est indigne de l'un et de l'autre.

— Vous avez raison, ma chère tante, dis-je aussitôt.

Et j'allai tendre la main à André.

— Je regrette d'avoir dit un mot qui ait pu vous contrarier, mon cher cousin.

Ce mentor, malgré son amour de l'*x*, est, après tout, très sensible à un élan venant du cœur... sans omettre la satisfaction de voir céder un adversaire. Toutefois, il ne laissa pas percer cette

dernière sensation et me donna une franche poignée de main en disant :

— Il est certain que nous sommes jeunes l'un et l'autre.

Mais aussitôt, cet aveu le remplit de dépit, et il se tourna un peu brusquement vers sa mère qui lui disait :

— André, je reçois une lettre des Chélane ; ils arrivent aujourd'hui.

— Enfin !... dit-il tout joyeux.

— Les Chélane?... dis-je en cherchant dans mes souvenirs.

— Nous t'en avons parlé... C'est une famille qui habite Angers et possède le chalet que tu trouves si joli.

— Oh ! oui... je sais. Il y a une fille, je crois.

— Oui, elle est charmante. Tu auras beaucoup de plaisir à la voir.

Mais je me soucie fort peu de Mlle du Chélane, aussi allai-je m'accouder à la fenêtre de ma chambre pour me livrer à ma chère flânerie. Tout en observant les lents mouvements des bateaux de pêche qui rentraient dans le port, mon esprit dolent cherchait à comprendre pourquoi nous nous battons toujours André et moi.

Comme tout m'est indifférent au dehors ! C'est en moi, en mon moi intime, en celui de mon cousin que se joue désormais ma vie entière.

O mon ingénieur ! maintenant j'aime ses mathématiques, ses ponts, ses tracés. Si mes facultés le voulaient, je ferais des racines carrées jour et nuit pour me mettre à la hauteur d'un génie qui ne sera jamais le mien.

IX

Pourquoi nous nous battons toujours, André et moi ? Hélas ! je le sais aujourd'hui, et je ris de mes prétentions. Que je sois jolie, qu'importe ! Que je sois capable d'avoir trois idées s'enchaînant, qu'importe encore plus ! Son âme est ailleurs.

Nous étions nombreux dans le salon de ma tante jeudi dernier, date fatidique pour moi.

La conversation générale était nécessairement tombée sur la situation précaire faite à l'Église de France.

Chacun donnait son avis, morigénait son curé, son doyen, son évêque.

Les femmes surtout manifestaient des dispositions éminentes pour la direction d'un diocèse.

Leur ignorance des sujets qu'elles abordaient les rendait aptes à conduire et organiser l'Église. Aucun doute sur leur capacité, et une façon simpliste de trancher les questions les plus complexes qui agaçaient manifestement André.

Deux clans s'étaient dessinés : l'un raisonnable, où les hommes dominaient ; l'autre composé en grande partie de femmes qui déclaraient avec ardeur, grande élévation d'esprit et abnégation magnifique, que les prêtres, déjà fort pauvres, devaient se réduire, se réduire, et leur donner l'exemple d'une souffrance continue pratiquée avec stoïque résignation.

Cet héroïsme par procuration exaspère mon cousin.

— Vraiment, chère madame ? répliqua-t-il ; mais permettez-moi de vous demander pourquoi vous ne commencez pas vous-même ?

— Moi !!

— Pourquoi pas ?

— Mais je ne suis pas prêtre ; je n'ai pas d'exemple à donner.

— Pardonnez-moi, je crois que, dans la crise actuelle, les simples particuliers ont une grave responsabilité.

Il la regardait en souriant, sachant bien qu'elle appartenait à cette catégorie de femmes pieuses qui demandent de l'héroïsme aux autres et jettent les hauts cris si on leur parle de sacrifier une parcelle de leur confortable.

— Croyez-vous, reprit André, que parce que l'on porte soutane, les lois de la vie physique et morale sont transformées ? Il ne faut pas qu'un prêtre soit écrasé sous les soucis matériels.

— Ils doivent vivre plus économiquement. Dans les campagnes, ils peuvent se contenter de mille francs par an, répondit cette excellente chrétienne, qui a chevaux, voitures, bonne table et six domestiques.

— Sans servante, alors ?

— Pourquoi ne se passeraient-ils pas de servante ?

— Alors quand un curé rentrera harassé, il n'aura même pas une soupe chaude à son retour ? Il faudra qu'il fasse lui-même sa cuisine, et, s'il est malade pendant la nuit, il peut mourir sans secours ?

Ma tante vit qu'André allait s'emporter, ce dont je l'approuvais grandement, tant ce marchandage d'un bien-être si relatif pour nos prêtres me révoltait jusqu'aux moelles.

De son ton conciliant, Mme d'Arlancey essaya d'éclairer le sujet.

— Voyez, ma chère Jeanne, dit-elle, ce qui arrive à nous-mêmes, quand nous avons fait nos comptes de cuisine, que nous nous sommes absor-

bées dans les détails matériels de notre maison... nous avons quelque difficulté pour en dégager notre esprit et cependant c'est notre office de femme. Un homme n'est pas fait pour ces minuties ; il n'échapperait pas à une influence funeste au développement de son esprit, et même de ses vertus, s'il lui fallait se rabaisser sans cesse à des petites préoccupations serviles.

C'était le bon sens même qui s'exprimait par la bouche de ma tante, et la dame héroïque en parut assez frappée.

— En effet... c'est peut-être vrai.

Mme d'Arlancey, sachant qu'elle ne serait pas comprise, ne voulut pas ajouter, ce qu'elle me dit plus tard à moi-même, que l'avis, donné comme simple expression de son sens droit, était celui de tous les auteurs spirituels.

Mais André, loin de se calmer, partit de nouveau en guerre.

— Je connais, dit-il, des régiments entiers qui mènent un luxe effréné, je serais curieux de savoir si les femmes pratiquantes de ces officiers, également pratiquants, sauront se priver, une fois dans l'année, d'un panier de truffes ou d'un chapeau extravagant.

— Je ne dis pas le contraire... mais...

— Mais, reprit André, vous vanterez bien haut les riches, si, deux fois par an, ils sacrifient quelques truffes de leurs dîners... Oui, vraiment ! on vantera leurs sacrifices ! Et il n'y aura pas un mot pour la vie digne, dénuée et laborieuse de la plupart de nos prêtres. J'entends d'ici colporter dans les salons le récit du sacrifice des truffes.

Ici, tout le monde se mit à parler à la fois pour approuver ou critiquer l'affirmation d'André.

— Bah ! vous verrez la comédie l'hiver prochain. C'est une grande erreur, continua-t-il, de croire

que l'héroïsme existe à jet continu. L'héroïsme est un soulèvement de l'âme, au-dessus d'elle-même, et les cas particuliers qui le provoquent ne sont pas quotidiens. Dans notre état social, une pauvreté sordide ne serait pas un élément de prestige ; en outre, elle serait une cause d'affaissement, et non une cause d'élévation morale, croyez-le bien ! Pauvres étaient nos prêtres, qu'ils restent tels, mais penser à les réduire...

— André a raison, dit un de ses amis ; d'ailleurs, si chacun veut y mettre quelque bonne volonté, la situation ne nous demandera aucun sacrifice extraordinaire.

André allait répondre, quand la porte s'ouvrit pour laisser entrer la famille du Chélane.

Mon cousin avait déjeuné chez eux le matin même, mais je ne les avais pas encore vus, et je fus frappé au cœur en remarquant la physionomie rayonnante d'André quand il serra la main de Mlle Marie du Chélane.

On nous présenta immédiatement l'une à l'autre. J'ignore ce qu'elle me dit, absorbée que j'étais dans une pensée qui me consternait. Voilà donc pourquoi je ne pouvais lui plaire ! Aveugle, trois fois aveugle !

Elle est jolie comme une rose de Bengale ; le regard s'arrête avec un plaisir extrême sur son teint très fin ; ses traits cependant sont ordinaires, et ses yeux bleus, quoique beaux, ne changent pas d'expression. Mais sa beauté est à remarquer et sa taille est charmante.

Il me fallut un grand effort pour entamer la conversation selon les règles immuables et classiques.

— J'ai entendu souvent parler de vous par ma tante, mademoiselle.

— Ah ! oui ? nous nous connaissons beaucoup.

— Vous aimez le Croisic ?

— Notre chalet est si confortable !

— J'ai pensé bien des fois, en passant devant votre porte, que vous deviez avoir une vue admirable.

— Oh ! moi... ça m'est égal ! Je ne tiens pas à la vue, mais je tiens à être bien installée.

Elle croit évidemment que des dents blanches, rangées en perles, ont un esprit suffisant pour conquérir les cœurs et les suffrages, car elle ne prononce pas un mot sans les montrer.

Elle se trompe peu. André la boit des yeux, et sourit en écoutant ses moindres paroles, toujours accompagnées d'un rire aussi frais que peu spirituel, à mon avis.

Pour sortir des banalités, je la mis au courant de la discussion précédente.

— Oh ! moi... je trouve que des gens consacrés à Dieu en ont toujours assez.

— Encore faut-il qu'ils aient cet assez, répliquai-je, révoltée intérieurement.

— Papa a dit...

Mais André était auprès d'elle ; il avait entendu sa réponse, et lui dit d'un ton doux qui m'était inconnu :

— Vous avez tort... Il faut qu'ils aient une situation digne et indépendante pour bien remplir tous les devoirs de leur ministère.

— Je veux bien vous croire, dit-elle avec une soumission qui enchantait André.

— Oui, vous êtes raisonnable ; vous savez revenir sur une opinion erronée.

— Oh ! cela dépend...

Le mot pouvait s'interpréter de la façon la plus flatteuse pour l'amour-propre d'André, et il ne manqua pas de se précipiter comme une linotte dans cette interprétation séduisante.

Ils n'accordaient aucune attention à ma pauvre

personne, aussi me livrais-je librement à mes observations désolantes et désolées.

Un sentiment violent s'emparait de mon âme en voyant André captivé par cette poupée délicieuse. Leurs voix frappaient mon oreille, mais je n'entendais que des sons sans en comprendre le sens. J'avais la sensation d'un écroulement en moi, dans la maison, au Croisic, en France, dans le monde entier. Plût à Dieu que le monde entier s'écroulât et nous ensevelît à tout jamais !

André reconduisit les Chélane jusqu'à leur chalet, où il jugea intelligent de rester à dîner. Quand il revint, il ne tarit pas sur les qualités de M. et Mme du Chélane, qualités de cœur, d'esprit, de raison, de jugement, de goût et le diable à quatre !

Mon opinion ne peut encore être formée, mais déjà je les ai vus assez pour savoir que ces braves gens, un peu lourds, se croiraient perdus s'ils possédaient une autre idée que celle de leurs voisins.

S'il se forme un courant dans le monde, me disait-on, ils s'y jettent tête baissée, sans réfléchir, sans hésiter, les idées adoptées fussent-elles aussi bêtes que le grand Mogol.

La personne, qui me donnait ces renseignements, ajoutait :

— Mais de si braves gens !

Et André répète sans cesse :

— Les braves gens !

Qu'ont-ils fait pour avoir cette réputation universelle ? Moi, je les crois vaniteux comme des paons. C'est à tomber dans le marasme de voir avec quelle facilité une réputation s'acquiert et devient ferme comme le roc.

— Expliquez-moi, dis-je à Mme d'Arlancey, pourquoi, quand il s'agit des Chélane, on ne cesse de dire : « Quels braves gens ! »

— Mais parce qu'il sont, en effet, de braves gens.

— Bien d'autres en sont là qu'on n'écrase pas sous la même épithète.

Ma tante réfléchit un moment :

— Je les ai toujours entendu qualifier ainsi.

— Mais pourquoi ? Ont-ils des habitudes charitables extraordinaires ? Ont-ils dans leur vie quelque exploit de bonté d'un ordre particulier ?

Ma tante se mit à rire :

— Tu es étonnante, Jacqueline ! Aucun exploit n'est nécessaire pour avoir, à juste titre, la réputation de ces bons du Chélane.

Depuis leur arrivée, André passe de longues heures sur la plage avec celle qu'il aime, pendant que, restée chez moi, ou assise dans le creux d'un rocher, je médite sur la vanité des espérances humaines.

Elle est bête à en crier ! Quand André dit une chose intelligente, elle répond à côté, régulièrement, mais elle acquiesce ou paraît acquiescer à toutes ses opinions.

Or, n'ayant pas une idée à elle, rien ne lui est plus facile.

— Quelle jeune fille exquise ! me dit André avant-hier. Vous l'aimez déjà, n'est-ce pas, Jacqueline ?

— Je ne donne pas mon affection aussi promptement, répondis-je avec froideur.

— Eh bien, vous manquez de goût, car Mlle du Chélane est si séduisante que tout le monde l'aime à la première vue.

Séduisante parce qu'elle passe son temps à dissimuler sa pénurie d'intelligence sous un rire sans esprit... inouï vraiment !

Je ne fis aucune réflexion, et m'absorbai dans mon travail. Il ne s'agit pas de compromettre ma dignité en laissant croire que je suis jalouse. C'est un sentiment auquel j'entends ne pas céder.

Au bout d'un instant, je demandai :

— Est-elle instruite? A-t-elle quelque occupation intéressante?

— Elle brode admirablement, répondit Mme d'Arlancey avec empressement. Tu verras ses travaux, ils en valent la peine.

— Instruite, répéta André; je n'en sais absolument rien. D'abord aucune femme n'est instruite. Ensuite elle n'a pas besoin de livres pour être suffisamment intelligente.

Comme je suis fermement convaincue que son intelligence consiste à n'en pas avoir, il est évident que les livres lui sont inutiles.

Malignement, le lendemain, étant seule avec elle et ma tante, je lui demandai :

— Lisez-vous beaucoup, mademoiselle?

— Oh ! pourquoi faire? D'abord, je n'en ai pas le temps !

— Pas le temps !

— Et puis, cela m'ennuie.

— Cependant, répondis-je, à notre époque il faut être, selon moi, au courant de bien des choses.

— Maman ne lit jamais et papa dit que les femmes n'ont à s'occuper que de leurs visites, leur ménage et leur toilette.

— Plus tard, mon enfant, vous verrez que vous serez obligée d'étendre votre programme.

— Vous croyez, madame? Moi, je veux très bien.

Après son départ, Mme d'Arlancey, contrariée, me dit :

— C'est une jeune fille dans toute l'acception du terme.

— Qu'appellez-vous être une jeune fille dans toute l'acception du terme, ma tante?

— Je veux dire qu'elle est encore enfant. C'est un bon terrain pour un mari.

— J'aurais cru le contraire, répondis-je innocemment.

X

Ma tante, ce dont je lui sais gré, n'a pas cru devoir attendre pour me mettre au courant d'une situation qui demain sera officielle.

Nous longions la côte dans un de ces paniers larges et bas comme on en trouve seulement sur les plages inélégantes ; nous avions fermé les rideaux en arrière pour nous protéger contre le vent vif. Le cocher avait reçu l'ordre d'aller au pas, et le cheval qui, pour une raison à lui connue, avait d'abord refusé énergiquement de trotter, fit de grandes difficultés pour prendre une allure différente.

Une fois dans le calme, je voyais que Mme d'Arancey, préoccupée, se préparait à des confidences, mais je ne cherchais pas à lui venir en aide, et regardais la mer couverte de petites lames courtes et écumantes.

J'ignore pourquoi ma tante paraissait embarrassée, peut-être avait-elle la sensation que sa future belle-fille n'aurait jamais en moi une admiratrice convaincue.

— Décidément, Jacqueline, comment trouves-tu Mlle du Chélane ?

— Et vous, ma tante ? dis-je, ne voulant pas me compromettre.

— Fort jolie... et d'un caractère vraiment aimable. Ce sera une femme fort agréable pour un mari.

— C'est bien possible, répondis-je, en m'apercevant que l'atmosphère était singulièrement lourde et étouffante.

— Sans doute, ma chère enfant, tu as déjà deviné

nos projets. André a demandé la main de Marie du Chélane et a été agréé. Il entre dans une bonne famille, dont la fortune est moindre que la sienne, mais il importe fort peu.

— Recevez mes félicitations, ma chère tante.

Vainement, dans mon cerveau creux, je cherchais une autre formule, un mot aimable, quelque chose, enfin ! Rien ! Aussi, niaisement, je répétais :

— Je vous félicite bien.

— Tu me félicites... mais tu ne me donnes pas ton impression sur elle ? Tu la connais assez aujourd'hui pour avoir une opinion motivée.

— Si vous l'aimez, ma tante, c'est qu'elle mérite de l'être.

— Je veux ton opinion personnelle.

— Mon opinion importe bien peu, mais, puisque vous insistez, je pense qu'André a découvert la femme assez sotte de ses rêves.

— Tu es sévère, Jacqueline... Elle se développera au contact de son mari.

— Le croyez-vous ? Elle est élevée dans l'idée que la femme n'a besoin d'aucun développement, vous avez entendu ses réponses l'autre jour ?

— La femme est si souvent ce que son mari la fait !... tu l'expérimenteras plus tard.

L'homme n'étant pas Dieu, il ne peut faire quelque chose de rien ; mais je me contentai de répondre :

— Pour mon compte personnel, j'espère expérimenter un noble échange de vues personnelles et de bons procédés.

— Marie prendra les vues de son mari ; avec les idées d'André, il n'est pas nécessaire...

— Oui, je sais. Il est plein d'illusions. Enfin, vous avez sans doute raison, ma tante. D'ailleurs, quoi que vous en disiez, je connais encore bien peu Mlle du Chélane.

— La gaieté est une qualité qu'André, comme la plupart des hommes, appréciera extrêmement dans son ménage. Enfin, elle aime mon fils, et l'amour est un grand éducateur.

— Oh ! elle l'aime !

L'exclamation, partie malgré moi, étonna Mme d'Arlancey.

— Comment ! en doutes-tu ?

— Vous venez de le dire... je suis trop sévère et trop inexpérimentée.

En moi-même je me disais que, premièrement, si j'en jugeais par sa cervelle, son cœur devait être celui d'un oiseau, et que, secondement, rien ne prouvait qu'elle fût éprise d'André.

Il m'était facile de comprendre que Mme d'Arlancey essayait de se persuader à elle-même que Mlle du Chélane possédait les qualités innombrables d'une bru parfaite.

Mais, bien que désolée de la contrarier, il me fut impossible de prendre sur moi, pour modifier l'impression que produisait sur elle mon absence d'enthousiasme.

— A quand le mariage ? demandai-je.

— Dans deux mois... nous passerons l'été ici, puis nous irons à Paris où le mariage aura lieu chez la grand'mère de Marie.

— Je leur souhaite un grand bonheur, ma chère tante, et mon peu de sympathie pour Mlle du Chélane ne signifie absolument rien.

Sur ce, je demandai à revenir seule au Croisic en suivant la mer, et je laissai ma tante faire sans moi des visites.

J'étouffais, et je me hâtai d'aller m'asseoir à l'abri d'un haut rocher qui me protégeait contre le vent. A mes pieds, la mer écumait, et je la regardais atterrée.

Ainsi il fallait être une poupée pour toucher le cœur d'un ingénieur.

Il suffisait de rire à tout propos et hors de propos, d'avoir des yeux bleus, des joues comme des pétales de roses, de dire oui à toutes les paroles d'un homme pour que la vie entière de ce niais s'engageât.

Un grand brouillard obscurcissait à mes yeux la mer et les horizons; cependant le temps était clair, bien que le vent fût vif et que l'on craignît une tempête, me dit l'allumeur des feux que je rencontrai, émergeant de rochers où il venait de pêcher des crevettes.

— Vous avez un mauvais visage, mademoiselle, me dit-il, car il s'est familiarisé avec moi depuis notre grande conversation.

— Vous n'êtes pas poli, Antoine, dis-je en riant.

— C'est pas pour être impoli, mademoiselle, mais, vrai, je n'aime pas voir à une belle jeunesse comme vous un air tout drôle, tout triste, quoi!

J'en voulais grandement à ma physionomie, et le père Antoine venait de me rendre un véritable service en me rappelant combien il était nécessaire que je m'observasse.

Je détournai son attention sur ses propres pré-occupations, et je le quittai pour prendre un chemin de traverse qui me ramenait au Croisic.

Après m'être bien désolée à l'abri de mon rocher, je me sentais assez en possession de moi-même pour aborder André. Il causait avec sa mère dans le salon.

Mon compliment, pour être un peu froid, n'en paraissait pas moins sincère, car je parlais d'une façon très naturelle.

— J'espère, Jacqueline, que bientôt vous vous marierez vous-même.

— Il est possible, en effet, que cet événement ne tarde pas, répondis-je en souriant.

— Nous la marierons à Paris, dit ma tante ; ce serait, il me semble, dans ses goûts.

— Nous ne sommes pas encore à Paris, répliqua André.

— Non... mais Dieu merci ! notre temps de pénitence s'avance. Tu viendras avec nous choisir la corbeille, Jacqueline ?

— Bien volontiers... répondis-je, me disant à part moi que je saurais, en temps voulu, me délivrer de cette corvée.

En attendant, je désirais que mon attitude fût à la hauteur des circonstances.

— Je souhaite de tout mon cœur, reprit André qui poursuivait sa marotte, que vous trouviez très prochainement un homme digne de vous.

Son ton était affectueux, car ses impressions vis-à-vis de moi ont revêtu un caractère d'indulgence auquel je ne suis pas habituée.

Mais cette indulgence même me fait souffrir et m'irrite, puisque je la dois à son amour pour cette petite sotte.

— En vérité, répondis-je, je ne m'explique pas cette rage de vouloir toujours nous marier, quand nous atteignons l'âge fatidique de vingt années.

— C'est la loi naturelle, répondit André en se calfeutrant soudain dans son rôle de tuteur.

— Bah ! la loi naturelle !...

J'aurais cherché en moi-même le moyen de lui être désagréable que mon mot précédent n'eût pu être remplacé par une plus belle découverte. Les lois naturelles, choses sacro-saintes à ses yeux, traitées légèrement par une jeune fille, et sa pupille encore !... c'en était le renversement.

Devant un tel cataclysme, toute la personne d'André se congela.

— Je regrette, me dit-il d'un ton glacé, je regrette

de n'avoir pu, dans ces quelques semaines, redresser votre jugement sur plusieurs points.

— Lourd travail !... qui demanderait, je crois, non pas des semaines, mais au moins deux vies, parce qu'il suppose que je me serais « métempsy-
chosée », si j'ose inventer ce mot.

— Je sais, me dit-il avec un dépit qui me fit plaisir, que vous n'avez apprécié ni mes efforts, ni le sentiment du devoir qui les motivait.

— Rien apprécié du tout, en effet !

Et je l'aimais ! Et pendant qu'il me disait ces choses absurdes, je pleurais intérieurement sur moi et sur son aveuglement.

— Comme les femmes sont différentes ! reprit-il d'un ton rêveur.

— Découverte très neuve, André !

— L'une si docile ! Acceptant les idées qui viennent...

— Qui viennent d'un être supérieur à elle, interrompis-je en le regardant en face. Votre orgueil n'est pas mince, mon pauvre cousin. Si Mlle du Chélane accepte une supériorité que je nie, tant mieux pour elle et pour vous ! Quant à moi, je ne me considère pas comme une de ces femmes sans pensée qui doivent fatalement évoluer autour de l'astre masculin.

Ma tante, sans succès, avait essayé d'intervenir.

— Comment, dit-elle enfin, jusqu'à la dernière minute vous vous direz des choses désagréables.

— Non, répondis-je, je me contente de rétablir les faits.

A bout de forces, je me réfugiai chez moi où, ma volonté cédant comme une digue minée par les flots qui l'attaquent, je m'abandonnai au grand désastre de mon âme.

Et j'avais eu la prétention de transformer ses idées ! Hélas ! en formant ce beau projet, je ne

comprenais pas que, pour modifier les idées d'un homme, il en faut être aimée. Puis quelle absurdité de ne pas m'incliner devant sa supériorité et de chercher à lui en enlever l'illusion !

Ah ! je puis me vanter d'être singulièrement maladroite. Il est vrai que maintenant il importe bien peu...

XI

Les fiançailles sont officielles et, chaque jour, je vois la mortelle qui doit ordonner et créer le foyer de mon cousin.

Elle paraît posséder au plus haut point la qualité de passivité chère à André ; il n'exprime pas un avis sans qu'elle l'adopte aussitôt.

Mais une remarque facile à faire sur cette jolie, très jolie nullité, c'est que, tout en ayant l'air d'accepter les idées de son fiancé, elle s'obstine dans les siennes, ou plutôt dans ses projets, quand ils sont entrés dans sa tête. Le projet est-il cent fois déraisonnable, elle revient à la charge et André cède sans même s'en apercevoir. S'il résiste, elle boude ; et il cède encore en se disant que Mlle du Chélane est une enfant un peu gâtée qu'il saura dresser plus tard.

Il y a chez lui une profondeur de tendresse qui se manifeste par des attentions dont elle ne saisit ni la portée, ni la délicatesse. Elle est incapable de pénétrer dans la nature complète d'André, et de saisir l'étendue de ses facultés.

Elle m'a prise en gré, et, se liant avec une facilité surprenante, m'honore de ses confidences. Elle me fait entrer dans sa chambre, dont l'arrangement m'inspire des réflexions mélancoliques sur

la tenue future de sa maison. Non pas que ce soit en désordre, mais ni les meubles, ni les objets ne paraissent avoir la place qu'ils devraient occuper. Elle ne mettra jamais d'harmonie dans ses casseroles, qui se heurteront, j'en suis bien sûre, avec un bruit insupportable.

— Je n'ai plus beaucoup de temps à venir ici, me dit-elle l'autre jour. Que voyez-vous qui vous intéresse ?

J'étais devant la fenêtre, regardant vaguement la vue splendide qui eût apaisé mon pauvre cœur, s'il avait pu être apaisé.

— C'est vraiment beau ! dis-je.

— Oh ! c'est là tout... j'espérais un incident.

— Vous n'aimez donc pas la nature ?

— Je suis bien ennuyée de l'entendre vanter. J'aime mieux parler d'un autre sujet.

— Eh bien, parlons de votre mariage, il aura lieu, n'est-ce pas, chez votre grand'mère ?

— Non, non... Cependant, je m'y serais bien mariée, maintenant qu'on peut avoir de la musique et des fleurs, mais avant, jamais ! Quelle idée avait eue l'archevêque !

— Comment ! vous savez bien pourquoi ! Vous savez à quel état douloureux est réduite notre Église de France ?

— Oh ! maman dit que ça ne nous regarde pas. Nous donnons notre offrande, voilà tout !

— N'êtes-vous pas catholique ? dis-je étonnée.

— Mais si ! très catholique, répondit-elle avec plus de vivacité et de conviction qu'elle n'en met ordinairement dans ses paroles.

— Eh bien, alors ! vous ne pouvez pas vous désintéresser des faits. Si vous vous étiez mariée sans faste, vous auriez donné à l'Église la somme que vous comptiez consacrer à ce luxe.

— La donner à l'Église ! répéta-t-elle fort sur-

prise. Papa a dit que j'aurais eu un bijou de plus.

J'essayai de lutter, mais je me heurtai à une telle ignorance et à un égoïsme si complet que j'en fus découragée.

— Nous irons quand même en octobre à Paris, me dit-elle d'un air fatigué.

— Vous en serez enchantée...

— Oh ! enchantée... j'aime bien mon fiancé, mais...

— Mais ? Que voulez-vous dire ?

— Je veux bien vous le confier, j'aurais voulu épouser un officier. C'est si joli, un homme en uniforme !

Que répondre ? Je me sentais anéantie !

Nous descendîmes dans le salon où nous trouvâmes ma tante et André, lequel se précipita pour faire sa cour.

Moi je réfléchissais, je réfléchis encore.

L'aime-t-elle ? La conversation précédente n'est pas la preuve d'une affection bien solide, et je me demande si... Mais à quoi vais-je penser ? Sûrement, ni elle ni ses parents ne reviendront sur leur parole.

Ce n'est pas que M. du Chélane m'inspire une grande confiance ; gonflé de vanité, faisant résonner le cliquetis de ses relations riches ou titrées, il a accepté André en partie parce que la carrière de mon cousin se présente comme devant être exceptionnellement brillante ; mais j'imagine que, si un duc et pair se présentait, les regrets seraient amers, et qui sait ?

Je sortis de ma rêverie pour voir entrer précisément celui que j'honorais de mes réflexions charitables.

Tout feu, tout flamme, il venait de discuter avec un abbé qui s'était permis de lui dire bien en face, ce dont je le louais fort, que les catholiques,

qui refusaient leur obole à l'Église dépouillée, étaient très coupables.

— Il en parle à son aise!... Je connais de pauvres gens qui ont cent, deux cent mille francs de rente, et arrivent difficilement à joindre les deux bouts.

— Les malheureux! dit André avec commiseration.

— Mais oui, mon cher, c'est terrible, je vous assure!

— C'est affreux, en effet! répliqua André, décidé, toujours à cause de son amour, à considérer ses beaux-parents comme des naïfs délicieux, et si braves gens!

Mme du Chélane arriva à la rescousse pour jeter sur le sujet la plus vive lumière.

— Voyez notre position, mon cher monsieur, à nous, femmes, quand nous allons chez notre modiste, par exemple! Elle nous met une plume de soixante francs sur un chapeau; impossible de résister tant elle est entortillante, et nous avons à payer cent cinquante francs sans presque nous en douter. Comment voulez-vous, après cela, que nous donnions à l'Église?

— Sans presque nous en douter est ravissant, dit André, résolu à s'amuser.

Mais, ma tante, qui ne transige pas sur les principes absolus, répondit avec un peu d'impatience :

— Mon Dieu, madame, c'est bien simple! On remplace la plume de soixante francs par une plume de vingt, ou par un pompon.

— Un pompon! s'écria Mme du Chélane, avec horreur.

— J'ai dit pompon... une modiste habile le rendra élégant, et la différence sera réservée pour le denier du culte.

La situation sociale de Mme d'Arlancey, plus

encore la distinction, l'intelligence, l'esprit juste de cette charmante femme lui donnent une autorité incontestable et incontestée. Ses appréciations sont répétées, je le sais, et, plus d'une fois, elles ont redressé de faux jugements. Ne fût-ce que pour ne pas sortir d'un courant général, Mme de Chélane eût subi l'influence de ma tante.

— Vous croyez ? dit-elle. Je n'avais pas pensé à cela. En effet, on peut apporter quelque modification.

— J'aime mieux la plume, dit Marie avec une petite moue enfantine qui la rendait séduisante et fit sourire son fiancé.

Le benêt, malgré son intelligence !

Au fond de l'âme, et sans aucun retour sur moi-même, j'étais navrée en songeant au choix d'André.

Ses yeux s'ouvriront un jour, et il sera trop tard. Il se fatiguera de n'avoir en face de lui qu'une machine à répéter. Machine est une manière de dire, car elle aura des volontés aveugles et têtues. Quel milieu intelligent pour y choisir une compagne !

— A quoi penses-tu ? me dit Mme d'Arlancey avec laquelle je revins seule au quai Lenigot.

— Aux Chélane.

— J'en étais sûre... Tu les trouves un peu naïfs ?

— La naïveté est souvent une qualité, répondis-je, mais l'inintelligence !...

— Ils sont dans une bonne moyenne... et de si braves gens !

Ce refrain me jetant hors des gonds, je me plongeai dans un mutisme prudent.

Qu'André, étant amoureux, soit livré à l'imbécillité la plus complète, je le comprends ! mais Mme d'Arlancey si femme du monde et si bonne !

Après tout, peut-être sa bonté est-elle plus clairvoyante que ma sévérité.

Parfois je m'examine, en me demandant si mes sentiments personnels ne me précipitent pas moi-même dans l'excès contraire à celui de mon jeune tuteur.

XII

Hier le temps s'était couvert, un vent violent me jetait de côté pendant que je revenais de la côte.

Cette lutte me faisait plaisir ; je m'imaginais combattre pour un but difficile à atteindre, mais que j'atteindrais.

Je ne sais pourquoi l'imagination rend si vives les idées absurdes qui n'ont rien à voir avec la réalité.

En arrivant sur le quai, je m'approchai d'un pêcheur et le questionnai sur le temps.

— La tempête sera grosse, me dit-il, les bateaux sont rentrés au port. Vous avez vu la mer ?

— Oui, elle est démontée.

— Si on ne peut pas allumer les feux, il y aura des malheurs cette nuit.

— Pourquoi n'allumerait-on pas les feux ? demandai-je surprise.

— J'ai vu, par des temps pareils, qu'on ne pouvait pas arriver au phare. Quand le vent est trop violent, il vous empêche de respirer et les lames balaient la jetée.

— Ce serait terrible, dis-je.

— Antoine n'est pas de la première jeunesse, mais c'est un gaillard courageux ! Il fera l'impossible pour réussir.

En rentrant, je racontai ma conversation avec le pêcheur.

— J'espère bien, dit André, qu'on parviendra à allumer ; j'irai voir ! Savez-vous, Jacqueline, si on avancera l'heure de l'allumage ?

— Oui, je crois... on n'attendra pas la nuit qui sera sombre. A huit heures, on n'y verra presque plus, tant le ciel est bas.

Bien que sa fiancée dût venir dîner, André partit, en effet ; sans rien dire, je m'enveloppai dans un chale dont je ramenai la pointe sur ma tête, car il était bien impossible de mettre un chapeau, et je m'avançai à grand'peine vers l'endroit où des hommes étaient rassemblés pour assister au départ de l'allumeur des feux.

En cas de tempête, il s'installe dans une sorte de machine roulante, dont j'ignore le nom, fortement attachée à la rampe de fer qui longe le rebord de la jetée.

Il reste libre de ses mouvements, mais il ne court aucun risque d'être renversé par le vent ou enlevé par une lame.

Lorsque j'arrivai, il avait déjà tenté cinq fois d'avancer vers le phare, et cinq fois, suffoqué par le vent, l'écume, l'eau qui lui fouettaient le visage, il était revenu en arrière.

Devant moi, il se lança une sixième fois, mais il revint plus suffoqué encore, car le sang lui sortait par le nez.

Blottie contre le bord de la jetée, je l'entendis qui disait à André :

— Je ne puis pas... il faut y renoncer.

— Renoncer aux feux ! s'écria André, c'est impossible ! Des vapeurs ont été signalés, ils seraient perdus !

— J'ai essayé six fois, répondit Antoine encore tout haletant.

— J'y vais ! dit André résolument. J'ai le souffle jeune, je résisterai aux rafales. Donnez les clefs du phare.

Les hommes se pressèrent autour de lui en protestant, mais il leur cria en riant :

— Vous savez ! un ingénieur se tire toujours d'affaire.

Il se fit installer sur la machine roulante, écouta quelques explications d'Antoine :

— Le câble qui vous attache est long... ne le lâchez pas en arrivant là-bas, vous ne pourriez plus revenir...

— Compris ! s'écria-t-il.

Et il se lança avec la fougue charmante de la jeunesse. Personne ne parlait, ou plutôt ne criait, car il fallait donner toute sa voix pour se faire entendre.

Inconsciemment, je m'étais approchée d'Antoine et j'avais saisi son bras.

— Que faites-vous là ? Pourquoi êtes-vous venue ?

Dans mon effroi, j'étais incapable de parler. Je vis seulement une expression de commisération sur sa rude figure.

— Ne défaillez pas, me cria-t-il, le danger n'est pas immense, et puis nous le sauverons.

— Comment?... vous n'avez pas pu avancer.

Il ne m'entendit pas, mais il me comprit et me désigna deux jeunes marins qui avaient passé des cordes autour de leurs reins ; l'extrémité de la corde devait être tenue par les hommes au cas où il eût fallu partir.

André s'était lancé avec tant de force que, malgré la tempête, son élan l'avait rapidement porté assez loin.

Bien que la nuit ne fût pas encore tombée, les flots d'écume le cachaient complètement, et il y

avait près de vingt-cinq minutes que son départ nous maintenait dans l'angoisse.

— Pourquoi ne partent-ils pas ? demandai-je en désignant les deux marins.

— Il est encore trop tôt... il faut...

Mais il s'interrompit pour crier : hurra ! avec les autres pêcheurs : le phare allumé tournait et projetait sur nous sa lumière.

— Le brave gars !

Pour revénir, le vent eût été par derrière s'il n'avait soufflé en tempête. La difficulté pour André était d'approcher de la machine roulante et de s'y attacher.

Cramponnée au bras de l'allumeur, il comprit quelle était ma pensée à la pression plus forte de ma main.

— N'ayez pas peur... il réussira. Il a un sang-froid du diable et n'aura pas lâché la corde ; il l'a certainement attachée à la porte du phare. Mais il lui faudra un certain temps pour revenir.

Ce temps me parut bien long, si long que j'en ignore la durée exacte.

Enfin on l'aperçut ; il paraissait à bout de forces. Les deux marins coururent à lui et l'aidèrent à terminer ce terrible trajet.

Il était suffoqué, trempé, et resta quelques minutes sans pouvoir parler. Mais quand il eut repris haleine, il riait en serrant les mains qui se tendaient vers lui.

— Vous êtes un fameux luron, monsieur l'ingénieur, lui criait-on.

— Allons ! maintenant laissez-moi regagner mon gîte ; j'en ai besoin.

On s'écarta pour le laisser partir ; il ne me vit pas heureusement ! et, tout en trébuchant, j'allai m'abriter derrière une construction en planches ; puis, lorsque je jugeai qu'il avait eu le temps de

rentrer, je me dirigeai vers la maison. Il était dans le salon, entouré par les du Chélane et répondant joyeusement aux questions de sa mère.

Ma tante avait le cœur trop haut pour s'appesantir sur un danger quand il avait été couru pour accomplir une bonne action ; un peu tremblante, elle se borna à embrasser son fils en le félicitant.

— Est-il possible ! c'est de la folie ! s'écria Mme du Chélane. Même par les chemins intérieurs, nous avons eu de la peine à parvenir jusqu'au quai Lenigot.

— Oh ! pourquoi avez-vous fait cela ? dit Marie avec sa petite moue enfantine.

— Comment ! répondit André avec un étonnement où perçait quelque impatience.

— Oh ! oui... vous êtes tout mouillé.

— C'est grave, dit-il, moitié riant, moitié mécontent. Ne viens-je pas de vous dire que, sans les feux, des navires pouvaient venir se briser à la côte... ?

— Ils ne se seraient pas brisés... pourquoi se seraient-ils brisés ?

— Vous savez cependant que les phares ont leur utilité ?

— Eh bien ! les navires auraient fait comme ils auraient pu.

— Comme ils auraient pu ! répéta André d'un ton qui, à la place de Marie, m'eût fait rentrer sous terre.

— Mais oui, certainement ! ils seraient allés d'un autre côté... Je n'aime pas les aventures. Et comme vous êtes trempé !

Elle ne voyait même pas le front crispé de mon cousin pendant qu'elle insistait sur le fait extraordinaire de voir son fiancé mouillé.

Un nuage assombrissait le visage de ma tante.

— Vous ne semblez pas comprendre, dit-elle doucement, que votre fiancé vient de courir un danger réel.

— Ma fille comprend très bien, répliqua aussitôt Mme du Chélane d'un ton hérissé. Mais il est naturel qu'elle soit un peu surprise.

Ma tante ne répondit pas ; le nuage altérait toujours son charmant visage, mais elle prévint toute discussion en disant à André :

— Presse-toi de mettre des vêtements secs... le dîner est en retard de deux heures.

— Tiens ! je ne pensais plus à ma toilette...

C'est alors que, se détournant, il m'aperçut. Tout ébouriffée par le vent, trempée moi-même par l'embrun, et sous le coup d'une émotion qui durait encore, je devais avoir une triste mine.

— D'où venez-vous, Jacqueline ? s'écria André. Comme vous êtes pâle ! Êtes-vous malade ?

— Je viens de là-bas, répondis-je. J'étais sortie pour voir la tempête, et j'assistais à votre prouesse.

— Est-il possible ! Quelle idée ! votre place était ici.

— Tout ce que j'ai vu m'a paru intéressant et curieux, répondis-je machinalement.

— Vous étiez là ! répéta André.

— Tu as l'air horriblement fatigué, ma chère enfant, dit ma tante en s'avançant vers moi.

— Il est certain, dis-je, avec un sourire que je sentais navré malgré moi, il est certain que ce grand vent m'a étourdie, je ne tiens pas debout.

— Aussi... comme c'est ridicule d'être sortie par un temps pareil ! s'écria judicieusement Mlle du Chélane.

— Retire-toi dans ta chambre, Jacqueline, dit vivement Mme d'Arlancey qui craignait ma riposte ; je t'y ferai servir à dîner.

Je profitai avec joie de la permission, en bénis-

sant le tact de ma tante qui savait si bien aller au-devant de mon désir.

André courut m'ouvrir la porte et me jeta un regard inquiet.

Après deux heures de repos et après avoir soigné ma toilette, je descendis au salon.

Mon cousin vint à moi avec empressement.

— Êtes-vous mieux, Jacqueline ?

— Certainement !... ce n'était rien. Je n'ai pas affronté, que je sache, les mêmes dangers que vous, cousin !

— N'importe ! votre mine défaite m'inquiétait. Ce que vous avez fait est bien déraisonnable. Vous auriez pu être blessée par le vent, ou, tout au moins, attraper un bon rhume.

Je ne sais si ma physionomie exprima, malgré moi, la souffrance qui me déchirait intérieurement, mais son expression se modifia ; il me prit doucement par la main et me conduisit à sa mère.

— Veillez désormais pour qu'elle ne recommence pas, dit-il à ma tante d'un ton un peu ému.

Mme d'Arlancey me sourit, et coupa court aux réflexions de Mme du Chélane sur ce que cette aimable dame appelait agréablement une escapade.

En prêtant l'oreille, il m'était facile d'entendre les propos désobligeants de Marie.

— Comme c'est ridicule ce que vient de faire Mlle du Haumont.

— C'est simplement imprudent.

— Oh ! vous la défendez ?

— Elle n'a pas besoin d'être défendue, et puis, que vous importe ! répondit André en ajoutant, à voix basse, quelques mots qui dissipèrent les velléités jalouses de cette pauvre sotte.

Le mécontentement de mon cousin avait disparu et il était de nouveau sous le charme d'une jolie figure et d'un sourire charmant. Je me sen-

tais si lasse que je fus heureuse de n'avoir pas à parler.

D'un œil stupide, je contemplais la cour d'André en songeant combien il était inutile de se développer et de s'instruire pour le mari futur. A quoi bon ?

Les circonstances me permettaient d'observer de très près un homme assurément bien au-dessus de la moyenne et auquel rien suffisait pour bâtir son foyer.

Il n'en était pas, il est vrai, à l'expérience. Lorsque, dans l'intimité quotidienne, il devra porter le poids, non seulement de ses travaux, mais d'une inintelligence qui percera dans les moindres détails de sa maison ; lorsque nul son ne répondra à celui de son cœur et de son esprit, que deviendra-t-il ?

Après le départ de la famille du Chélane, il se promena de long en large dans la salle à manger ; je l'ai vu plus d'une fois se livrer à cet exercice quand il était vivement préoccupé. Il apparut soudain dans le salon.

— Comment n'êtes-vous pas encore montée, Jacqueline ?

— Je me retire, répondis-je, mais vous paraîsez croire que je suis en fragile porcelaine, c'est une grande erreur...

— Vous serez plus raisonnable une autre fois, j'espère bien !

— Je ne promets rien...

— Voyons ! dit-il en prenant immédiatement ses grands airs. N'oubliez pas que nous sommes responsables de votre santé et de vos actes. Franchement, Mlle du Chélane avait raison de trouver cette sortie absurde.

Le nom et la maladresse me jetèrent dans une irritation folle.

— Elle n'aurait certainement pas commis cette

absurdité... elle a été ultra-raisonnable dans sa façon d'accueillir votre aventure.

Je n'avais pas fini de parler que j'aurais donné n'importe quoi pour n'avoir pas lancé cette phrase méchante ; rien ne peut exprimer mes remords et mon chagrin. Quel élément nouveau est donc en moi pour changer ainsi ma nature ?

— Elle est encore un peu enfant, répondit André d'un ton indécis qui me fit mal, tant il contrastait avec ses habitudes et me prouvait que mon coup avait porté.

— C'est vrai ! répliquai-je, elle est un peu enfant, mais charmante ! et, n'ayant pas vu le danger, elle ne pouvait l'apprécier.

Après avoir ainsi fait de mon mieux pour corriger ma méchanceté précédente, je montai chez moi et me couchai promptement. Libre de ne pas me contraindre, j'éclatai en sanglots, et je crois que cette explosion de mon chagrin était due surtout à mes remords. J'étais au désespoir de l'avoir atteint au cœur ; j'aurais bataillé jusqu'à la dernière minute, quand seules ses prétentions orgueilleuses étaient en jeu, mais aviver une blessure déjà oubliée... c'était mal.

Peu à peu, je me calmai et m'assoupis à moitié.

Lorsque je sortis de ce demi-sommeil, je vis ma tante près de mon lit.

— J'ai aperçu de la lumière dans ta chambre, Jacqueline, et je suis entrée pour savoir si tu te reposais enfin. Tu avais l'air si fatigué, ce soir !

— Mon Dieu... j'ai eu peur, et puis ce grand vent !

Elle tenait ma main et la caressait doucement.

— Pauvre petite ! comment pouvais-je me douter ?...

— Vous douter ? dis-je alarmée et avec une surprise qui n'était pas feinte.

— Mais oui, répondit-elle simplement ; pouvais-je me douter que tu sortirais par un temps pareil ?

— André a fait plus que moi, et il n'en résulte aucun mal, dis-je en respirant fortement, comme si je venais d'échapper à un danger.

— André est un homme... cela n'a aucun rapport. Le résultat pour toi n'est pas brillant, si on en juge d'après ta mine.

— Demain, il n'y paraîtra plus... Je vais dormir et je serai assez bien pour aller chez Mlle de La Flage qui réclame une visite.

Mme d'Arlancey se pencha pour m'embrasser et borda mon lit comme celui d'un petit enfant.

XIII

Le lendemain je partis seule pour Guérande, où ma vieille amie me manifesta un intérêt affectueux dont je compris la raison cachée.

— Ah ! je n'aime pas vos joues pâles, ma mignonne, me dit-elle en tenant ma main et en la caressant comme avait fait la veille Mme d'Arlancey. Vous aviez meilleure mine il y a deux mois.

Je n'avais besoin d'aucune explication pour connaître sa clairvoyance, mais je me raidissais contre sa sympathie, et nous abordâmes une foule de lieux communs, afin d'avoir l'une et l'autre le droit de nous taire.

Cependant j'avais résolu de lui poser certaines questions qu'il me répugnait extrêmement d'adresser à Mme d'Arlancey.

C'est à peine si, avec ma tante, je parle du ma-

riage, car elle sent que mon antipathie pour Mlle du Chélane s'accroît à mesure que je la vois plus intimement.

Elle-même, c'est facile à constater, perd de ses illusions, et je prévois que des confidences me seront faites prochainement.

— Laissez-moi vous poser quelques questions, dis-je à Mlle de La Flage.

— Voyons ?

— Le jour où j'ai terminé ici mon tableau, André a causé longuement avec vous, c'était pour son mariage ?

— Oui... je connais depuis toujours la famille du Chélane. Chaque année je la revois, moins qu'autrefois naturellement, à mon âge on commence à ne plus exister.

— Pourquoi cela?... Une vieille femme aimable est...

— Bah ! interrompit-elle, Marie est trop jeune pour apprécier ma vieillesse.

— Trop jeune ! nous sommes du même âge.

Elle ne répondit rien, car il n'y avait rien à répondre.

— Depuis combien de temps, repris-je, André pense-t-il à cette... enfin à Marie du Chélane ?

— Depuis l'année dernière. Les choses se sont entièrement décidées récemment. Pour moi, je n'ai et n'avais à dire que du bien de ces braves gens.

L'éternel, l'odieux refrain se retrouvait sur les lèvres de Mlle de La Flage.

Depuis quelque temps, j'ai mieux compris pourquoi l'opinion est aussi générale sur M. et Mme du Chélane.

Jamais ils ne manquent une occasion de faire valoir leur bon cœur ; en paroles, ils sont charitables, dévoués, compatissants surtout. On ne parle pas d'un malheur ou d'une souffrance sans

qu'ils s'apitoient avec une conviction qui consolide à tout moment leur réputation.

Mon opinion est-elle trop sévère ?

Mais, dès l'abord, j'ai vu du clinquant dans leurs phrases. Mon jugement se confirme chaque jour, et je crois que derrière la compassion dont ils s'enveloppent, il y a beaucoup d'égoïsme et de vanité.

En les étudiant, je me rappelle souvent le mot d'une amie de ma mère.

« Défiez-vous des gens qui se vantent adroitement ; leur réputation est assise sur une hyperbole, non sur la réalité. »

— Ils ont mis un temps bien long à donner suite au projet, dis-je à Mlle de La Flage.

— C'est vrai. Ils attendaient peut-être les vingt ans de Marie, et puis il fallait qu'ils se connussent.

— Oh ! se connaître !... ils se connaissent bien peu, et, à mon avis, ne se pénètrent pas du tout ; mais je puis me tromper. La croyez-vous digne de lui ?

— Je la crois une honnête petite fille, qui se développera probablement au contact de son mari.

Ce probablement me fit sourire ; le contraire est si certain.

J'errai dans le jardin, qui me parut affreusement mélancolique, et je revins auprès de mon amie.

— J'ai découvert, lui dis-je, que les jardiniers, dont vous me parliez il y a quelque temps, sont fort raisonnables ; j'en connais qui, après un regret passager, ne regardent plus du tout la fleur du voisin.

— J'étais bien certaine que vous apprécieriez un jour leur sagesse, si vous étiez à même de l'observer.

C'est singulier comme dans un certain état

d'ame, les réponses les plus simples vous font mal et vous irritent. Mlle de La Flage devait m'encourager dans ma prétendue sagesse, mais sa réponse mettait le sceau à l'obligation où j'étais d'oublier et de me travailler moi-même.

De cette visite, j'attendais un bien qui ne se réalisa pas, et, en revenant au Croisic, j'étais, malgré mes belles résolutions, plus triste que jamais.

Or, pour m'achever, André, d'une humeur charmante, parlait comme un étourneau, enchanté des événements qui se préparaient pour lui. Il y mettait la verve et l'entrain qui sont un des charmes de sa personnalité.

— Nos projets sont modifiés, me dit ma tante.

— Modifiés ?

— J'ai su que ce serait une joie pour Mlle de La Flage d'assister au mariage, et nous avons décidé Marie à se marier ici.

— Et sa grand'mère ?

— Elle arrive demain... de ce côté aucun obstacle.

— Sera-ce plus prochain ?

— Oui... la date est fixée au 25 septembre.

Si le mariage avait été au loin, j'aurais eu l'espoir fou de n'y pas assister. Ce nouvel arrangement rendait impossible l'accomplissement de mes secrets desseins.

— André a su ce matin par son courrier qu'il serait obligé de prolonger d'un an son séjour ici, on lui demande d'autres travaux.

— Mlle du Chélane en est-elle contrariée ? demandai-je machinalement.

Sans réflexion, j'avais touché un point douloureux.

— Elle eût préféré retourner dans une grande

ville, répondit André, mais elle est assez raisonnable pour accepter joyeusement cette petite contrariété.

Naturellement, je n'en aurais pas cru un mot, lors même que le ton d'André n'eût pas été significatif.

— Et vous, ma tante, restez-vous au Croisic ?

— Je l'aimerais mieux... mais je crains que l'hiver ici ne te paraisse mortel.

— Ne craignez rien... j'ai mille ressources pour remplir mon temps ; vous savez que je ne suis pas une mondaine.

— J'espère donner à Marie quelques distractions dont vous profiterez, Jacqueline, dit André. Des châteaux, et même des chalets, restent habités, nous organiserons des réceptions intimes.

Lorsque je revis Marie, elle s'épancha avec moi et se plaignit amèrement de rester deux ans dans un trou.

— Agréable seulement en été, me dit-elle.

— Mon Dieu, répliquai-je, une jeune mariée n'a pas besoin de distractions extérieures.

— Oui, je sais... mais ne pensez-vous pas qu'André sera un peu sérieux ?

— Je le vois souvent très gai...

— Oui, dit-elle avec un soupir, mais je me demande maintenant si nous avons les mêmes goûts.

Cette lueur de bon sens m'étonna et m'inquiéta.

— Vous épousez un homme intelligent et très bon, dis-je tranquillement, et vous pouvez chaque jour étudier son caractère.

Elle me regarda avec un sourire méchant, plus intelligent que son intelligence, si je puis ainsi parler.

J'ai déjà remarqué ses tendances jalouses ; sa confiance en moi est le jeu de son intérêt, car il

lui est agréable de parler à tort et à travers avec une femme de son âge.

— Et vous ? dit-elle. Quand vous marierez-vous ? On dit que vous êtes et serez fort recherchée.

— En effet, répondis-je en riant. Ma fortune, sans être très considérable, ne manque pas de courtisans.

— Et puis, vous êtes très jolie. Si André ne s'était pas marié, vous n'auriez pas pu rester chez Mme d'Arlancey.

— Et pourquoi ?

— Tout le monde le dit.

— Ma tante est ma seule parente, répondis-je simplement, et André est mon tuteur.

— Ce n'est pas une raison... je l'entends dire partout. Enfin nous étions déjà fiancés, ou à peu près, par conséquent on s'explique la chose.

En causant de cette façon désagréable, nous revenions de la plage Valentin et nous devions rencontrer André qui nous rejoignit, en effet, avec sa mère, au moment où des roulottes à l'air misérable passaient auprès de nous.

Elles s'arrêtèrent tout à coup ; nous vîmes deux hommes, une femme et trois enfants revenir précipitamment en arrière.

En nous approchant, nous aperçûmes un joli caniche étendu sur la route ; tombé de la première voiture, les roues avaient passé sur lui. Il mourait d'une large blessure dont le sang coulait et formait une mare sur le chemin.

Les pauvres forains avaient levé les bras dans un mouvement de désolation ; puis, groupés autour du petit cadavre, ils le contemplaient silencieusement. Les enfants pleuraient, les hommes et la femme avaient l'air sombre.

André, tout ému, s'approcha d'eux.

— Était-il dressé ? demanda-t-il doucement.

— Ah ! monsieur, répondit la femme, si savant ! il ne lui manquait que la parole. Sans lui, qu'allons-nous devenir ?

— N'en avez-vous pas plusieurs ?

— Nous en avons un seulement, et il est malade. Ce pauvre petit que vous voyez là était vraiment notre gagne-pain !

— Ma femme dit vrai, ajouta un des hommes d'un ton bref, il était bien avisé ! Et comment en avoir un autre ? Un caniche coûte cher, et nous n'avons pas cent francs à mettre dans un achat.

Ils allèrent chercher un grand sac et, prenant le petit caniche, ils le déposèrent au fond avec autant de précaution que si la pauvre bête avait été encore vivante.

— Nous ne voulons pas le jeter comme une charogne ; nous l'enterrerons, c'était un ami, il n'y en a pas beaucoup comme lui.

Les enfants qui, jusque-là, avaient pleuré sans bruit, se sauvèrent en hurlant dans la roulotte, et leurs parents, l'air consterné, se disposèrent à les suivre.

— Voulez-vous me permettre, dit André, de vous offrir un secours, en attendant que...

— Nous ne demandons pas l'aumône, répondit brusquement le forain...

— Je le sais... aussi n'est-ce point une aumône, mais un prêt, si vous le voulez bien.

— Non, monsieur, je ne veux pas, n'étant pas sûr de rendre. Nous n'avons pas été toujours aussi bas que vous nous voyez. Nous sommes d'une bonne famille de forains, mais le malheur s'est abattu sur nous ; malgré cela, nous ne devons rien à personne ! Nous en avons pour plusieurs mois à misérer avant de rencontrer une bonne occasion, c'est-à-dire une petite bête que je puisse dresser.

Mais nous sommes dans la belle saison, et ce sera plus facile de se tirer d'affaire.

La tête basse, ils remontèrent dans leur roulotte, et nous les vîmes, le soir même, campés au coin d'un champ. Ils préparaient une vente de paniers.

André revint attristé chez lui. Distract, même avec sa fiancée, il réfléchissait au moyen de venir en aide aux pauvres gens qui l'avaient touché.

— J'irai demain à Nantes, dit-il enfin ; je chercherai un caniche pour ces malheureux.

— Excellente idée ! répondit ma tante avec empressement. Mais je doute que tu trouves facilement.

— Alors, puisque je dois aller passer deux jours à Paris la semaine prochaine, j'irai tout de suite.

— Avancer votre voyage pour cela ! s'écria Marie. Dans les environs, vous achèterez un chien quelconque.

— Un chien quelconque ne remplacerait pas un caniche, répondit André, et je ne supporte pas l'idée de voir ces malheureux forains sans gagne-pain. Je m'informerai s'ils sont campés pour quelques jours, et, si je ne découvre rien à Nantes, je pars pour Paris. Vous voudrez bien faire préparer ma valise, ma chère mère.

— Sois tranquille... tout sera prêt.

La moue de Marie était significative ; pour moi, le cœur me battait.

Si j'aime cet homme, absurde dans ses idées et son aveuglement, c'est pour les beaux élans de sa nature généreuse et non pour ses mathématiques. Je l'aime pour ce cœur vibrant aux souffrances des autres, et qui trouve tant d'écho dans ma nature féminine.

Fort heureusement pour elle, Marie ne fit aucune des observations qui travaillaient son petit cerveau :

elle fut gaie et gentille. Cependant, le soir, André dit à sa mère :

— Marie n'entre pas toujours dans ma manière de voir.

— Elle ne réfléchit pas assez... elle est trop jeune !

— Oui... c'est moi qui devrai la façonner.

Une fois encore, lui et ses illusions se promènèrent longtemps dans la salle à manger, pendant que, à la dérobée, j'observais l'air soucieux de Mme d'Arlancey.

XIV

Le lendemain, dans la journée, nous reçûmes un télégramme nous disant que mon cousin partait pour Paris.

Chargée de prévenir les Chélane, je fus reçue sous la véranda de leur chalet.

— Quoi ! votre tuteur est vraiment parti pour Paris ? s'écria M. du Chélane.

— Oui... il reviendra dans trois jours.

— Il faut avouer que mon futur gendre est un fier original !

— Original ?... en quoi ?

— Voyons, chère mademoiselle, modifier ses projets pour acheter un chien à des misérables, qu'il ne connaît pas... C'est invraisemblable !

— S'ils n'étaient pas misérables, il n'y aurait certainement pas songé, répondis-je avec calme.

— Oh ! c'est bien ridicule, s'écria Marie. Je n'ai pas osé le lui dire, il avait l'air si convaincu de bien faire.

— Vous jugez donc qu'il a mal fait ? demandai-je.



— Ma fille n'aime pas qu'on se singularise, c'est bien naturel ! répondit Mme du Chélane aussitôt pointue.

— Je suis loin, repris-je, de partager toutes les idées de mon tuteur, mais je n'aurais jamais cru que son mouvement généreux pût être qualifié de singularité.

— Nous aimons par-dessus tout la charité et la bonté, tout le monde le sait, reprit M. du Chélane, mais ces qualités doivent être accompagnées de sens pratique.

— Il me semble, répliquai-je, que le sens pratique, en cette occasion, c'était d'agir promptement. Avancer un voyage de quelques jours n'a rien d'extraordinaire.

— L'influence de ma fille le rendra plus raisonnable, continua l'excellent homme. Elle lui apprendra à ne pas céder au premier mouvement ; fût-il bon, il faut savoir se modérer.

J'enrageais de ne pouvoir défendre André véhémentement, sachant bien que je laisserais, dans ma défense, quelques plumes de ma dignité.

Marie, en me regardant, a toujours, je le sais, l'idée flatteuse qu'elle me supplante et que j'en souffre, au moins dans mon amour-propre. Aussi ma réserve est-elle plus grande de jour en jour, mais je donnerais beaucoup pour la battre, elle et ses parents, les braves gens !

A mon retour, je vis Mme d'Arlancey assise d'un air triste devant son métier à tapisserie. L'esprit distrait, elle avait laissé tomber son aiguille et méditait languissamment.

J'adore ma tante, et en voyant son attitude affligée, j'en venais à désirer les confidences que, jusqu'ici, j'avais évitées.

Elle m'accueillit avec un sourire aimable.

— Raconte-moi ton après-midi, Jacqueline. De quoi avez-vous parlé ?

— De rien !... Je suis toujours tuée devant cette famille.

— Oui... tu ne les aimes pas. Mais naturellement on a parlé d'André ?

— Très peu...

— Voyons, Jacqueline, dis-moi la vérité.

— La vérité est qu'ils blâment le généreux mouvement de mon cousin. Comment pourraient-ils le comprendre ?

— Ce sont pourtant d'excellentes gens, dit ma tante en rêvant.

A ces mots, éprouvant le vague désir d'écorcher quelqu'un ou de casser quelque chose, je pris sans mot dire mon album pour dessiner, et je laissai ma tante s'enfoncer dans sa rêverie.

— Jacqueline ?

— Quoi, ma tante ?

— Je suis très inquiète... Voici plusieurs jours que je veux te le confier. Je me demande si André sera heureux avec Marie.

— Comment, ma tante, vous vous inquiétez maintenant ! Et ce mariage vous paraissait si excellent !

— Je la connaissais moins... son incompréhension des idées d'André n'est pas seulement de la jeunesse, je crains...

— Mon Dieu, dis-je, n'est-elle pas gaie, très jolie, et André ne pense-t-il pas qu'une femme est toujours assez intelligente, qu'elle ne peut avoir d'idées personnelles et prend fatalement celles d'un autre ? N'a-t-il pas dit devant moi qu'il était intelligent pour deux.

— Oui, je sais, lui aussi est jeune.

— Mais, ne m'avez-vous pas affirmé que ses idées étaient celles de la plupart des hommes ?

— Oui... Enfin, elle lui plaît, et cependant...

— Cependant ?

— Cependant, elle l'a froissé deux ou trois fois, il me l'a presque avoué. Mais elle est si jolie, elle a des manières enfantines qui lui plaisent tant que, en la regardant, il oublie le reste.

Le trouble de ma tante me causait une peine extrême, mais ce n'était pas moi qui pouvais la rassurer.

Il est évident que, après une première ivresse, André retombera dans la réalité et verra s'allonger devant lui une destinée très grise, comme tant d'autres !

Il est revenu hier avec un caniche de bonne race, âgé de dix mois.

Enchanté de son voyage et de sa bonne action, il était plein d'entrain.

— Nous irons ensemble conduire le chien à ces gens.

Marie accepta de bonne grâce, et, en quelques minutes, nous arrivâmes au modeste campement. Les enfants, sales et déguenillés, assistaient au repas du chien malade, lequel ressemblait à un pauvre oiseau déplumé.

Les forains, assis près de leurs roulottes, fumaient une pipe en regardant, d'un air sérieux, le malheureux animal, objet de leurs espérances. Nous nous approchâmes, André tenant en laisse son caniche qui attira aussitôt les regards admiratifs du maître de la roulotte. Il toucha son chapeau pour montrer qu'il reconnaissait mon cousin.

— Vous avez là une belle bête, monsieur.

— Oui... répondit André, et en âge d'être dressé. Comme un chien ne se refuse pas, je vous le donne.

— Je n'aime pas qu'on se fiche de moi, monsieur.

— Moi non plus ! dit André en riant, aussi me garderais-je de plaisanter. Je me suis procuré cette

bête uniquement pour vous l'offrir, elle est de bonne race et vous la dresserez facilement.

Les forains s'étaient levés et nous examinaient en gens rudes et défiants.

Mais, voyant André si sérieux, l'homme qui avait déjà parlé s'écria :

— Ah ! bien... si je me serais jamais douté d'une chose pareille !

Il prit le chien dans ses bras et le caressa avec une douceur qui contrastait avec sa physionomie.

La femme ébouriffée, les poings sur les hanches, l'air stupéfait, les hommes émus, les enfants groupés dans des attitudes différentes, formaient un ensemble que j'aurais voulu dessiner.

— Merci; monsieur ! dit le forain, la famille ne vous oubliera pas. Si jamais on pouvait vous rendre service... ah ! bien, je serais votre homme.

— Je n'en doute pas... et la vie a de singuliers hasards.

L'homme tendit sa grosse main, que mon cousin serra cordialement, et nous nous éloignâmes sans plus attendre.

— Comme ils sont sales ! dit Marie.

— Comme ils étaient contents ! dis-je. Ils en avaient perdu le pouvoir de s'exprimer.

— Oh ! je les crois trop grossiers pour savoir remercier.

— Aucun remerciement n'eût valu l'émotion de ce pauvre forain, répondit André.

— Je n'aime pas ces sortes de gens, ils me dégoutent.

— Mon Dieu, nous aurions pu naître dans leur milieu.

— Quelle horreur ! s'écria Marie. Comment pouvez-vous dire une absurdité comme celle-là ?

— Auriez-vous, par hasard, choisi vous-même votre monde ? demanda André en souriant.

— Ah ! non... mais me voyez-vous dans cette roulotte ?

Elle se mit à rire gentiment, et mon pauvre cousin oublia encore une fois que pas un mot, qui fût à l'unisson de ses sentiments, n'avait été prononcé par sa fiancée.

XV

J'ignore quels événements « mon livre de raison » aura à enregistrer, mais je sais que le sort d'André s'assombrit, que le terrain se mine sous ses pas. S'effondrera-t-il complètement ?

Inutile de m'appesantir sur cette pensée ! Je raconterai seulement les faits... et ferai le récit de mes défaillances.

Il y a quelques jours, je me sentais plus contente de moi. Une sorte d'apaisement remplaçait le désordre de mon cœur. La veille, dans la sérénité d'un soir idéal dont l'influence apaisante calmait mon âme, je m'étais raisonnée.

« Le fait s'accomplira ; je ne puis rien ni pour mon bonheur, ni pour le sien, alors pourquoi cette lutte, avec je ne sais quel fantôme de je ne sais quel espoir ? Le temps passe ; la corbeille est achetée, dans quatre semaines ils partiront, unis pour la vie... voilà le fait !

« Pourquoi ne l'ai-je pas encore regardé en face, sans l'arrière-pensée d'un obstacle chimérique ? Il est temps de prendre pied dans la réalité, et de jeter loin de moi l'ombre d'un rêve. »

Ces réflexions étaient bien simples ; plusieurs fois, je les avais faites, mais elles n'avaient jamais pénétré jusqu'à l'intime de mon être.

Je réfléchissais ainsi après le coucher du soleil ; la nuit était arrivée, succédant à ces nuances graduées que je ne me lasse pas d'observer.]

J'étais à l'extrémité de la jetée, sans m'occuper des baigneurs qui, après une journée étouffante, venaient respirer au milieu d'une paix enveloppante.

— Comme vous aimez nos soirées ! me dit Antoine, en sortant du phare.

— Beaucoup ! je suis de votre avis, c'est un spectacle qui élève l'âme.

— Et qui console aussi, me dit-il simplement, je m'en suis aperçu dans mes chagrins. Nous sommes si peu en face de tout cela !

« Si peu... et bien plus ! pensai-je, car tout cela ne souffre pas. »

Mes impressions étaient bien complexes, car tout en reconnaissant la justesse de l'idée exprimée par Antoine, j'avais très vive la sensation du contraste entre notre vie intime, si intense, si douloureuse, et l'insensibilité de la vie physique qui nous environne.

Sensation bien connue, mais qui, en cet instant, me touchait profondément.

Après un assez long silence, je dis à mon humble ami :

— Vous aurez, au Croisic, un beau mariage... J'espère qu'on le fêtera.

— Nous assisterons tous à la messe... Je n'oublierai jamais la façon dont M. l'ingénieur a pris ma place par cette tempête de chien. Ce sera un joli couple, ma foi ! On dit qu'ils feront un beau voyage ?

— Je ne le crois pas. Les travaux de M. d'Arancey réclameront sa présence ici. Ils s'absenteront à peine huit jours.

— On dit qu'ils ont loué le chalet de Mlle Hévron ?

— Oui... ils s'y installeront provisoirement en ajoutant quelques meubles.

Je le quittai, fort satisfaite d'avoir éprouvé mes forces, en parlant si naturellement d'un fait si douloureux.

Cette satisfaction n'avait pas diminué le lendemain quand, chargée par ma tante d'une commission pour Mlle du Chélane, je partis sans éprouver la résistance intérieure qui me dominait habituellement.

Marie était dans sa chambre; elle sanglotait comme un enfant à qui on a enlevé un jouet. Je fus quelque temps sans obtenir de réponse à mes questions, d'ailleurs peu pressées, car je l'avais vue en larmes parce que son fiancé ne lui donnait pas le collier qu'elle désirait.

Je m'assis à la fenêtre, attendant avec patience que ce grand chagrin fût calmé.

Elle se tamponna enfin les yeux, resta à me regarder d'un air boudeur, puis me fit sursauter en s'écriant brusquement :

— C'est bien la faute de mes parents !

— La faute de vos parents ! répétais-je étonnée. Quelle faute ?

— Mon mariage, répondit-elle avec des larmes dans la voix.

— Votre mariage ! comment ? vous vous mariez à contre-cœur ?

— Je ne veux pas dire cela... André est bien, il me plaît ; mais j'aurais tant voulu...

Ici de nouvelles larmes.

— Oui, reprit-elle, moitié pleurante, moitié rageuse, j'aurais voulu épouser mon cousin... un officier de cavalerie... titré ! Il est comte ! dit-elle, éclatant en sanglots.

Il y avait un côté si comique dans cette explo-

sion, que j'eus beaucoup de peine à garder mon sérieux.

— Il ne vous a pas demandée !

— Oh ! si !... mais il n'avait pas de fortune, alors papa n'a pas voulu. Et nous avons appris qu'il venait de faire un superbe héritage. Oh ! pourquoi son parent n'est-il pas mort plus tôt ?

Je m'étais levée, et la contempiais du haut de mon mépris, qui n'était pas mince.

Quelle inconscience ! Et quelle ironie du sort pour André ! Lui qui s'imagine que la femme prend toujours les idées de « l'autre », il n'avait même pas réussi à chasser, de ce pauvre petit cerveau, l'image d'un uniforme, d'un cheval et d'un titre.

— Vous êtes fiancée, dis-je, et vous n'avez pas le droit d'arrêter votre pensée sur le souvenir dont vous me parlez.

— Pas le droit?... Est-ce ma faute si j'y pense ? Est-ce ma faute s'il a hérité trop tard ?

Elle soupira, frappa du pied et commença une phrase qu'elle n'osa pas achever, mais dont je crois avoir saisi le sens.

Pauvre André ! Sa barque ira-t-elle jusqu'au port ?

Je revins chez moi bouleversée. Il n'était plus plus question de force, de raison et de sérénité. Tout avait sombré dans cette confidence, qui me livrait à la tentation et à l'inquiétude.

Ah ! les braves gens ! Assez riches pour accepter un homme sans fortune, ils avaient préféré compromettre, par un refus, le bonheur de leur fille, qui, à défaut de cœur, avait l'entêtement de la vanité.

Et encore n'ai-je pas le droit de mettre en doute la sincérité de ses sentiments. On a toujours un cœur, et, si petit soit-il, il peut être fidèle.

André ne lui déplaisait pas, mais, comme je le

pressentais trop justement, elle n'avait aucun amour pour lui.

Je le savais, j'en avais la preuve, que devais-je faire? Le confier à Mme d'Arlancey? Amener la rupture du mariage? Je fus effrayée d'en avoir eu l'idée, épouvantée de la tentation qui me poussait violemment vers un parti que le sentiment d'honneur condamnait.

Dieu merci! mon hésitation fut courte, à peine ai-je lutté; et, sachant que je ne parlerais pas, je côtoyai le fossé, en donnant à mon imagination la vision des événements si André savait! si la rupture était consommée! Jeu dangereux! et je ne pensais même pas, ô honte, au chagrin de mon cousin, à son orgueil blessé qui le ferait cruellement souffrir. Lorsque je retombai sur la terre, je me fis horreur à moi-même. Et puis, quelle folie! Une rupture fera-t-elle que je lui deviendrai sympathique? Est-ce que, en toute occasion, nous ne nous sommes pas heurtés? Voit-il mes qualités? Je suis jolie femme, nullement pensionnaire, et, pas une fois, l'homme ne s'en est aperçu; c'est le tuteur jeune, entier, qui m'a toujours parlé, dont la pensée constante était de me critiquer et de me réformer.

Malgré tout, l'espoir envahissait mon âme, comme une grande flamme joyeuse. Pauvre illuminée!

Jusqu'au dîner, livrée à mes inquiétudes et mes songes, j'errai au bord de la mer, et André qui, depuis un mois, oublie volontiers son rôle de tuteur, eut l'idée magique d'y rentrer avec fracas.

— Quoi! me dit-il, toute la journée dehors, sans un livre ni un ouvrage?

— Pourquoi pas? répondis-je indifféremment. A l'inverse de vous, j'aime la flânerie, vous le savez bien.

Il était d'humeur exécrationnelle; Marie, sans doute, l'avait impatienté, ce qu'il n'eût pas avoué sous le fouet même d'un lecteur, et je vis que j'allais servir de bouc émissaire à son mécontentement. Ainsi en est-il de la justice humaine !

— La mer était-elle forte, Jacqueline ? demanda ma tante, qui désirait prévenir un conflit.

— Elle devenait houleuse... Je l'aime ainsi ; j'aime les crêtes blanches des lames, les mouettes qui les frôlent, et je flanerais des jours entiers devant une vague, sans regretter cette prétendue perte de temps.

— Je ne comprends pas que, dans votre esprit, il y ait tant de futilité, alors que, sous d'autres rapports, vous êtes assez sérieuse.

— Comment ! mais voici un semblant de compliment, cousin ! J'y réponds en vous avouant que votre esprit, à vous, me paraît, en ce moment, assez houleux... comme la mer, en beaucoup moins bien, naturellement.

— Vous avez des métaphores bien risquées, me dit-il furieux.

— On fait comme on peut.

— Et moi j'affirme que...

— Tu dis que la mer est houleuse, Jacqueline, interrompit ma tante, cependant la pêche a été excellente ! Trente mille sardines et un nombre considérable de soles !

La conversation tomba à plat, car André, comprenant qu'il contrarierait sa mère en insistant, eut un subit accès de sagesse et renonça à ses doctes affirmations. Grande privation pour ma futilité !

Il parla de ses projets, de l'arrangement du chalet qu'il avait loué.

— Les meubles commandés arriveront dans trois jours.

— Ils sont bien ? Tu en es satisfait ?

— C'est Marie qui les a choisis ; ils sont à son goût, non au mien ; je n'attache aucune importance à cette installation provisoire.

Ils sont allés plusieurs fois à Nantes pour leurs acquisitions, et je sais que Marie a été exigeante. C'est bien dans son caractère.

— Votre chalet est commode, reprit ma tante, enchantée que les sujets de querelles fussent écartés.

Mais elle avait compté sans son hôte, c'est-à-dire sans la maladresse sans cesse renaissante de son fils.

— Le chalet est commode, en effet, et se sera amusant de voir Marie y commencer son rôle de maîtresse de maison.

Il ajouta spirituellement :

— Jacqueline, vous viendrez souvent chez ma femme ; vous la verrez à l'œuvre ; elle vous apprendra ainsi tout ce que vous ne savez pas.

— Les novices ne sont pas des éducateurs, répondis-je sans attendre une seconde ; ici, j'ai beaucoup mieux pour m'instruire.

Comment pouvais-je parler ? J'étouffais de colère.

— C'est vraiment trop fort, Jacqueline, que vous preniez en mauvaise part mes paroles !

— Nullement ! mais expliquez-moi comment une fille de mon âge en sait plus que moi.

— Elle sera à l'œuvre avant vous... elle fera des expériences dont vous pourrez profiter. Je ne vois pas en quoi cette idée est blessante pour vous ?

— Vous avez raison... j'ai dit une sottise, répliquai-je, non sans ironie.

Il ne voulut pas s'en apercevoir, et, revenant à son sujet, il continua à déraisonner sur les qualités de sa fiancée, peut-être pour se persuader à lui-même qu'elles existent, car j'ai l'intuition que son regard se dessille...

La confiance de Marie était sur mes lèvres, je

la revoyais devant moi en larmes, si puérile, et si loin, si loin de son fiancé !

Sentant que je n'étais plus maîtresse de ma physiologie, je prétextai de la fatigue pour me retirer dans ma chambre.

Ma tante vint me rejoindre, et, dans l'intimité de notre solitude, elle me parla à cœur ouvert de ses soucis.

— Je vois l'avenir en noir ; ils ne s'aimeront plus dans un temps plus ou moins éloigné.

— Pourquoi, ma tante ? Ensuite on reste toujours unis par une communauté de souvenirs et d'intérêts.

— Ce n'est pas le bonheur.

— Ce sera du gris seulement et non du noir.

— André mérite mieux, dit-elle mélancoliquement.

C'est bien mon avis ! Mais pourquoi est-il amoureux ? Que de pourquoi dans la vie auxquels on ne peut rien répondre !

XVI

Je ne disconviens pas que j'ai tort fréquemment en portant des jugements trop entiers, mais comment modérer ma sévérité quand je touche du doigt le vilain acte commis par M. et Mme du Chélane ?

Ils ont reçu une lettre de l'officier dont Marie m'a parlé, et se sont empressés de la communiquer à leur fille ! Alors ? Quelles sont leurs secrètes intentions ?

A la louange rarement méritée, dit-on, de son sexe, ce jeune guerrier est constant ; il a écrit une

épître enflammée pour renouveler sa demande.

« Je sais, dit-il en terminant, qu'il est question d'un mariage pour ma chère Marie, mais, qui l'aimera comme je l'aime? Nous sommes faits l'un pour l'autre, et il est toujours temps de revenir sur une décision funeste, etc., etc. »

Marie, consternée, me fit lire cette lettre; je la parcourus un voile sur les yeux, et la lui rendis sans prononcer un mot.

— Vous voyez, Jacqueline!

Oui, je voyais... je pensais surtout, et mon esprit ressemblait à un tourbillon.

— Je ne comprends pas, dis-je enfin, que cette lettre vous ait été remise. Ce qui est fait est fait, et vos engagements sont formels.

— C'est horrible d'être condamnée à des regrets... je ne puis pas supporter un pareil malheur.

— Vous n'aurez de regrets que si vous le voulez bien; déchirez cette lettre et ne pensez qu'à votre fiancé.

— C'est facile à dire pour vous, qui n'êtes pas intéressée dans la question.

Hélas! pas intéressée dans la question!... Mais mon devoir était de me taire et de soutenir la cause d'André.

— Alors, que voulez-vous faire? repris-je. Vous n'avez pas l'intention, j'imagine, d'épouser André et de penser à un autre?

— Je ne sais pas quelles sont mes intentions... Je sais que je suis malheureuse, très malheureuse!

— Allons donc, Marie! votre cas n'est pas pitoyable, et, avec un peu d'énergie, vous sortirez de ce prétendu malheur.

— Je n'aime pas l'énergie, je ne veux pas en avoir... je n'aime pas qu'on me prêche.

— Je ne vous prêche pas... je vous réponds simplement. Mais je ne tiens pas à continuer cette

conversation, croyez-le bien ! je m'en vais indignée, et n'ai rien à ajouter.

Elle voulut me retenir, mais je la laissai en pleurs dans sa chambre, et j'étais parfaitement résolue à ne la revoir seule que s'il m'était impossible d'éviter un tête-à-tête.

Lorsque je descendis, M. et Mme du Chélane me guettaient au passage ; ils me firent entrer dans le salon dont ils fermèrent la porte avec soin.

Ennuyée de ce préambule, je refusai de m'asseoir.

— Attendez un instant, mademoiselle, je vous en prie, me dit Mme du Chélane. Ma fille a causé avec vous, vous avez vu son chagrin ?

— Chagrin incompréhensible !... et avec lequel, je dois l'avouer, je ne sympathise pas du tout !

— Comment ! s'écria M. du Chélane, mais elle pleure !

— Elle a les larmes faciles, répondis-je sèchement. Qu'elle se domine ! il le faut d'ailleurs, si vous ne voulez pas rompre avec M. d'Arlancey.

— Je ne veux pas rompre, mais...

— Cette affaire ne me regarde pas, dis-je, en me tournant vers la porte, et j'ignore pourquoi vous m'en parlez.

Ils se regardèrent d'un air penaud, car ils n'avaient pas atteint leur but ; et moi, je ne retins pas plus longtemps les paroles qui me brûlaient la langue.

— Il eût été bien préférable de ne pas montrer à Marie cette malheureuse lettre !

— Vous me la baillez belle ! répliqua M. du Chélane d'un ton vertueusement indigné... Si vous aviez les responsabilités d'un père, vous comprendriez que je ne les assume pas entièrement sur moi.

— Mais, monsieur, vous venez d'affirmer que vous ne vouliez pas rompre... Alors pourquoi augmenter les regrets de votre fille ?

Embarrassé, il s'échappa par la tangente.

— Oui, dit-il, je parais me contredire ; le devoir, en semblable occurrence, est si difficile à démêler !

Je saluai pour m'en aller, mais Mme du Chélane s'écria :

— Chère mademoiselle, laissez-nous vous demander d'expliquer la situation à madame votre tante ! Elle verra... elle nous conseillera.

— Jamais, jamais ! Agissez comme bon vous l'entendrez, mais pour moi, je ne répéterai rien ! Si vous voulez que Mme d'Arlancey connaisse les regrets de Marie, c'est que, au fond, vous désirez une rupture.

Sans écouter leurs protestations, je partis précipitamment.

Leur jeu était évident, mais comment gagneraient-ils la partie ?

Le jour même et le lendemain, l'attitude de Marie a jeté le désarroi dans l'esprit déjà troublé de ma pauvre tante.

— C'est inimaginable !... me dit-elle.

— Qu'est-ce qui est inimaginable, ma tante ?

— Mais, Jacqueline, ne vois-tu pas toi-même la singulière figure de Marie ? Elle a l'air triste, grognon même ; j'ai remarqué ses yeux rouges, et les parents, que j'ai questionnés, m'ont répondu que leur fille était souffrante.

— Je ne la crois pas malade.

— Sais-tu quelque chose, Jacqueline ? dit ma tante vivement. Dis-le-moi vite.

— Pourquoi voulez-vous qu'il y ait quelque chose ? répondis-je évasivement.

— Il n'est pas naturel qu'une jeune fille soit triste à la veille de son mariage. Regretterait-elle ses engagements ?

Au ton de Mme d'Arlancey, je compris qu'un secret espoir inspirait sa question.

— Croyez-vous que ce soit probable ? demandai-je.

— On voit tous les jours des faits plus extraordinaires. Ma conviction est formée ; en voyant de plus près Marie, j'ai compris que sa nature est bien superficielle ! Elle cause avec toi, Jacqueline ?

— Vous savez qu'il n'y a entre nous aucun point de contact.

— Je sais ! dit-elle en soupirant. Je lui parlerai aujourd'hui.

Mais Marie est l'entêtement même, et Mme d'Ar-lancey n'obtint que cette réponse :

— Oh ! ne me tourmentez pas... je n'ai rien, je suis souffrante.

— Alors il faut demander un médecin ; je vous enverrai le mien.

— Non, non, je n'ai pas besoin de médecin, je déteste les médecins ! je veux être tranquille.

André, absent pour ses travaux, revint le soir de ce jour agité.

— Encore une semaine écoulée ! Dans peu de temps...

Et son air ravi, son geste jeune achevèrent d'exprimer sa pensée.

Mon cœur se serra et ma tante me jeta un regard de détresse.

— Il verra demain par lui-même, me dit-elle quand nous fûmes seules.

— Marie a peut-être repris sa bonne humeur.

— Non, non... elle a une idée de derrière la tête. Laquelle ? André débrouillera l'écheveau s'il le peut, mais il n'est pas patient.

Je me couchai, ballottée par les impressions les plus contradictoires.

Toutefois, même en m'effaçant complètement, je ne pense pas qu'une rupture soit un malheur pour le fiancé.

Chagrin, sans doute ! mais chagrin passager, d'autant que, n'étant plus sous le charme de la jolie figure, les défauts apparaîtraient plus saillants à son imagination. Du moins, c'est ainsi que je juge, mais peut-être comme l'aveugle juge les couleurs, car je ne suis pas l'amoureux.

Le lendemain, après une visite matinale à sa fiancée, André est revenu agacé, presque exaspéré.

— Ah ça ! dit-il à sa mère, est-ce que Marie a eu, en mon absence, quelque contrariété extraordinaire ?

— Je le lui ai demandé.

— Ah ! vous avez déjà remarqué sa singulière attitude ? Qu'a-t-elle répondu ?

— Rien !... elle est souffrante, dit-elle.

— Elle a une mine superbe.

— Si Jacqueline voulait parler, dit ma mère en se tournant vers moi, je crois que nous apprendrions la vérité.

J'étais dans mon coin habituel, affectant de travailler et ne me doutant pas d'une semblable attaque.

— Eh bien, Jacqueline, me dit André, parlez. Quel est le sujet de cette grande contrariété ?

— Je n'ai absolument rien à dire, répondis-je d'une voix consternée.

— Mais vous savez ?

— J'ai déjà répondu à ma tante que je n'avais aucun point de contact avec Mlle du Chélane ; par conséquent, pourquoi serais-je sa confidente ?

— Tu m'as dit cela, en effet, reprit ma tante, mais j'ai bien compris que c'était pour ne pas répondre.

Je devins rouge comme le feu, puis pâle à m'évanouir.

En voyant mon émotion, ma tante, toujours bonne, me dit :

— Nous n'insistons pas, Jacqueline, tu es libre de parler ou de te taire.

— Libre ? elle n'est pas libre du tout, s'écria André, il faut qu'elle parle !

Ce ton de tuteur me fit bondir.

— Je n'ai rien à dire, et je ne parlerai pas, dis-je vivement.

— Vous parlerez, Jacqueline ! Vous n'avez pas le droit de rien dissimuler sur ma fiancée.

— Votre fiancée ne me regarde en rien... et je ne parlerai pas, dis-je en appuyant sur les mots pour les bien faire entrer dans sa remarquable tête.

Il se promena comme un fauve en colère, me traita d'entêtée, d'égoïste, de femme sans jugement, que sais-je ?

La bourrasque le soulageait, mais n'ébranlait nullement ma résolution.

— Et vous, ma mère, que croyez-vous ? dit-il en s'arrêtant brusquement devant Mme d'Arlancey.

— Un caprice, une lubie, que sais-je ?

— Qu'appelle-t-on un caprice dans le cas présent ? Il faut savoir.

XVII

« Il faut savoir ! » avait dit excellemment mon cousin.

Il y a quinze jours de cela et les événements se sont précipités.

Questionné avec vivacité, M. du Chélane répondit évasivement, et de façon à inquiéter ou plutôt irriter André, dont le caractère ne passera jamais pour être angélique.

Ma tante m'a tout raconté par le menu et le

détail; je crois avoir assisté moi-même aux entretiens.

— Il n'est pas possible, dit André, d'admettre une seconde que, trois semaines avant son mariage, Marie ait cet air renfrogné. Pourquoi a-t-elle les yeux rouges ?

— Un caprice de jeune fille, répondit M. de Chélane avec embarras.

— Quel caprice ? S'agit-il de la corbeille ? Désire-t-elle un bijou, et n'ose-t-elle pas me le demander ?

Ah ! comme il la condamnait par cette question ! Comme, dans sa pensée, elle était futile ! Le désir d'un bijou... pauvre homme !

— Vous êtes trop pressant, mon cher, arrangez-vous avec ma fille. Ce n'est pas la première fois qu'un nuage s'élève entre amoureux.

Mais Marie est une de ces femmes qui, au lieu de s'expliquer franchement, aiment mieux boudier. Pour une petite contrariété, je l'ai vue prendre un air boudeur qui durait longtemps malgré les efforts de son fiancé pour la déridier.

Elle était charmée de se rendre intéressante, et, quand elle reprenait son rire perpétuel, enchantée de constater son pouvoir sur André.

Il y a chez un amoureux une grâce d'état qui s'appelle la bêtise, et, jusqu'à ces derniers temps, ce censeur émérite, ce Caton d'un nouveau genre, eût passé par le trou d'une souris.

Mais j'avais lieu de supposer que, le trou ayant des fissures, Caton voyait son logis éclairé par un jour nouveau, surtout, je crois, depuis l'incident des forains.

Soit donc pour ces causes, soit parce que l'attitude nouvelle de Marie était vraiment inacceptable, il s'irritait.

— Voyons, ma chère petite, lui dit-il, à qui

vous ouvrirez-vous si ce n'est à moi ? Ayez confiance, et dites-moi ce que vous avez.

— Oh ! rien !

— Comment... rien ! est-il naturel d'être triste si près de votre mariage ? Aujourd'hui encore, je vois que vous avez pleuré.

— Demandez à papa... dites à papa de vous dire...

— De me dire ? Il y a donc un fait sérieux que j'ignore ?

Plus André insistait, plus elle se raidissait et refusait de répondre.

Cette conversation avait lieu dans le chalet de Marie, et ils étaient seuls dans le salon.

Irrité, André sonna et dit au domestique qu'il désirait parler à M. du Chélane.

— Oh ! pas devant moi, pas devant moi ! s'écria Marie en voyant son père.

— Qu'est-ce que c'est donc ? dit M. du Chélane, vous ne vous entendez pas ?

Le bon apôtre !

— Il veut qu'on lui dise tout, répondit Marie en se sauvant.

André, stupéfait, somma M. du Chélane de s'expliquer.

— Il faut en finir, monsieur, et me mettre au courant des idées de Marie. Qu'est-ce que ce tout dont elle parle ?

M. du Chélane tenta de s'évader par une réponse ambiguë ; il eût voulu que l'explication vînt de sa fille, mais, dès les premiers mots, André l'interrompit.

— La vérité en deux mots, monsieur, sans réticence, je vous prie.

M. du Chélane n'est pas homme à s'expliquer en deux mots ; cependant, comme il était acculé, il parla, sans commentaires, du désir qu'avait

eu Marie d'épouser un officier, leur parent.

— Je me suis opposé au mariage!... je ne pouvais pas permettre qu'elle se mit sur la paille.

— En quoi eût-elle été sur la paille, puisque sa dot est belle?

— Sans doute, sans doute!... Néanmoins, elle eût été obligée de modifier un peu sa manière de vivre. On connaît les charges d'un officier sans fortune.

— Oui... eh bien! tout ceci est passé, mais après?

— Eh bien, notre parent a fait un grand héritage, elle l'a su par une amie.

— Dernièrement?

— Oui...

— Que fait cet héritage à la situation? Je ne comprends pas.

— Mon Dieu, nous avons été imprudents, je l'avoue. Elle a vu la lettre où, il y a cinq jours, ce jeune officier renouvelait sa demande.

— Ah! ah! dit André, qui, sous son calme apparent, bouillonnait de colère. Il s'appelle?

— Le comte de B...

— Comte?... ah! ah! répéta André.

M. du Chélane, devinant le volcan derrière l'ironie des exclamations, eût été transporté de joie d'ouvrir la porte, de s'enfuir et de régler le reste par voie épistolaire.

André fut plusieurs minutes sans parler, et son adversaire était à la torture.

— Grand Dieu! dit enfin mon cousin, dans quelle situation j'allais me précipiter!

— N'exagérez pas, mon cher, les caprices de jeune fille sont giboulées d'avril.

— Ah ça! dit André, vous persistez dans votre comédie? Vous savez très bien que ce n'est pas un caprice, mais un regret sérieux, et votre satisfac-

tion est grande en pensant que je ne passerai pas outre.

— Comprenez mes intentions, mon cher ami, je...

— Vos intentions ! s'écria André en éclatant violemment. Elles sont claires, puisque vous avez ravivé volontairement les regrets de votre fille. Et vous vouliez lui laisser la responsabilité de la rupture. Soyez tranquille ! je vous rends volontiers votre parole.

— C'est me méconnaître... Si vous voyiez pleurer votre fille, vous penseriez que...

— Ah ! qu'elle ne pleure plus ! dit André dédaigneusement. Et je vous affirme que mes regrets ne seront pas longs, ils seront giboulées d'avril, comme les prétendus caprices de jeune fille.

Le plaisant, c'est que, à ces mots dédaigneux, M. du Chélane se fâcha, en déclarant que sa fille était digne d'inspirer des regrets, sinon éternels, au moins de durée incalculable.

Cette susceptibilité paternelle, en pareille circonstance, était si risible, que M. d'Arlancey, lui-même, en fut frappé.

— Vous vous rendez ridicule, monsieur !

Et il quitta la maison pour ne plus y rentrer. A son retour, il était dans une telle ébullition que ma tante dissimula ses propres impressions et attendit qu'il fût un peu calmé pour raisonner avec lui.

Tout d'abord, la colère dominait ; transformé en ouragan, il accablait de son mépris les gens si longtemps qualifiés d'excellents.

— Dieu, disait-il en serrant les poings comme s'il avait voulu se boxer lui-même, ai-je été assez idiot !

C'était exactement mon avis, mais non celui de ma tante, qui le plaignait et cherchait à mettre du baume sur la plaie.

— Plus je voyais Marie, plus je regrettais ce mariage, dit-elle à l'ouragan qui se calmait.

Mais l'amour ne disparaît pas subitement, et le nom de Marie fit passer la vision de la jolie femme, sur laquelle avaient reposé tant d'espoirs, désormais tombés. Et André se sauva pour cacher son émotion subite.

Le soir même, il s'était ressaisi, au moins en apparence, et il causa tranquillement avec sa mère.

— Tu devrais faire un voyage pour secouer cette épreuve.

L'idée de partir révolta son orgueil.

— Non, non, je ne veux pas avoir l'air d'être touché... je ferai face, dès demain, à la position, et je prouverai à ces gens que la chaîne de ma vie n'est pas un instant brisée.

Il se flattait, mais cette énergie, quoique orgueilleuse, était un grand bien.

— Je pense, dit-il, qu'ils auront assez de tact pour quitter le Croisic ?

— Je me chargerais de le leur faire comprendre, répondit ma tante, mais ce ne sera pas nécessaire ; ils partiront, ne fût-ce que par convenance. Ensuite, à cause de leur fille, ils ont cent raisons au lieu d'une pour s'en aller.

— Moi, je ne céderai pas un pouce de terrain, c'est-à-dire qu'ils me verront partout, comme avant ! Et mon visage ne sera pas bat lu de l'oiseau, j'en réponds !

L'âme de ma tante est singulièrement allégée.

— Tout est pour le mieux, me dit-elle le soir dans ma chambre.

— André souffre... répondis-je avec tristesse.

— Oui... mais que serait-il devenu plus tard ? Son orgueil blessé lui rendra service.

— C'est vrai... Et cet orgueil n'est pas petit. Dieu le sait !

Cependant, intérieurement, je m'apitoyais sur lui, je désirais ardemment adoucir sa souffrance, et me désolais en voyant impuissante la tendresse dont j'aurais voulu l'envelopper.

— C'est ta sévérité, Jacqueline, qui avait raison. Je l'ai pourtant taxée souvent d'exagération.

— Votre jugement sur elle et sur eux s'était bien modifié, ma tante.

— Oui... et l'aveuglement d'André me faisait souffrir. Il a été très aveugle.

Elle posa sa main caressante sur mon épaule, et je tressaillis en me demandant si je comprenais bien la signification entière de son geste et de ses paroles.

— Et tu savais tout, Jacqueline, quand nous t'avons questionnée?

— Oui... ce n'était pas moi qui devais parler; vous êtes de cet avis maintenant, n'est-ce pas, ma tante?

— Mon avis est que tu as beaucoup de caractère.

Je rougis, et Mme d'Arlancey m'embrassa en disant :

— Pauvre petite !

Quinze jours ont donc passé. Des amis ont demandé des explications, la famille du Chélane est partie, et mon tuteur affecte une tranquillité d'âme, démentie par la fatigue de ses traits.

Il s'est lancé à corps perdu dans ses travaux et déploie une activité dévorante.

On le voit à peine, et je m'ingénie à ne rien dire qui puisse le froisser.

Mais ma présence est elle-même, à mon sens, un froissement; elle rend la blessure d'amour-propre plus cruelle, et j'ai résolu d'accepter l'invitation d'une amie qui demeure à quelques lieues de Haumont.

— Si vous voulez bien le permettre, ma chère tante, dis-je à Mme d'Arlancey.

— Tu veux partir !... pourquoi ?

— Dans l'état d'esprit d'André, mieux vaut qu'il soit seul avec vous.

Ma tante réfléchit un moment.

— Peut-être as-tu raison ; mais je désire que ton absence soit courte.

— Je reviendrai dans quelques semaines.

Mon cousin n'a fait aucune observation ; je pars dans deux jours, tout étourdie par mes pensées.

Dépouillée subitement des souffrances qui m'enserraient, je suis incapable de m'analyser.

Je me compare seulement à un ballon sans lest qui s'en va dans l'espace au gré d'un zéphyr aimable...

XVIII

Me voici à Haumont, et je reprends avec bonheur « mon livre de raison », que je n'ai pas ouvert pendant mon séjour chez mon amie. Dans ce château, j'ai vu beaucoup de monde, que m'importe le monde ! J'ai été entourée d'amitié, de soins raffinés, de satisfactions d'amour-propre, que m'importent les distractions et les satisfactions vaniteuses !

— Jacqueline, m'a dit plus d'une fois mon amie, ton corps est ici, mais ton âme est bien loin... Parle-moi du pays dans lequel elle habite ?

— Tu es trop curieuse, répondis-je ; cependant je promets de te décrire le pays dans un an.

Il est certain que, même chez elle, mes yeux ne voyaient rien, en dehors d'un point fixe ; mes

facultés, sourdes aux bruits mondains, préféreraient leur rêve à l'univers entier.

J'ai obtenu de passer quelque temps chez moi avec une de mes anciennes maîtresses de cours retirée du professorat.

J'ai bien jugé, et il faut, en effet, que ma présence soit désagréable à André pour que, dérogeant à ses principes, il soit si libéral dans ses permissions.

Volontiers, je passerais tout l'hiver sous mon toit, servie, comme maintenant, par mes fermiers; j'aimerais être enveloppée de neige, de gelées et d'ondées furieuses; la poésie austère de l'hiver ne serait pas sans s'harmoniser avec mes pensées.

Mais ma tante me presse de revenir.

« Tu ne trouveras aucun changement dans notre vie, m'écrit-elle; André travaille comme un mercenaire; en dehors de ses travaux officiels, il en invente de personnels, et, ainsi absorbé, il oublie.

« Les premières impressions se sont adoucies et le dédain, que lui ont inspiré les procédés que tu connais, contribue à cicatriser la blessure.

« Tu me manques étonnamment, ma chère enfant; je suis habituée à tes grands yeux et à ta silhouette élégante; je regrette même tes discussions aiguës avec ton cousin.

« Toujours inspiré par son devoir de tuteur, il parle souvent de te marier. Nous avons reçu quelques ouvertures dont nous te parlerons, mais je vois déjà le sourire qui les accueillera.

« Ce sourire me fait défaut. Je suis à l'âge où les habitudes douces se regrettent plus vivement. Une vieille femme aime à voir devant elle un jeune regard, et j'aime particulièrement le tien, Jacqueline. Il est si sérieux! si joli aussi quand il est voilé par la mélancolie. Mais la mélancolie est

passagère, un rayon de soleil la fait et la fera disparaître.

« Hier, tu aurais ri de ta vieille tante ; j'ai eu peur d'un pauvre petit anon qui batifolait dans le chemin ; bravement, je me suis réfugiée derrière une haie et j'ai pensé à toi.

« Reviens, reviens, ma chère Jacqueline, n'attends pas les hirondelles.

« M. D'A. »

Cette lettre était douce et amère. L'affection de ma tante, son idée cachée, que je connais bien, me touchaient profondément. Mais chez André, ce désir persistant de me marier... Hélas ! verra-t-il un jour que je suis une femme et non une pupille ?

J'ai pris ma plume, comme disent les simples, et dans l'atelier de mon père, tout baigné de lumière d'automne, j'ai répondu à Mme d'Arlancey.

« Ma chère tante, je reviendrai bientôt puisque vous le désirez, mais vous ignorez le charme que cette maison a pour moi. Elle vous a déplu et je n'en suis pas étonnée : vous ne la voyez pas comme je la vois moi-même, toute constellée de précieux souvenirs. Ces souvenirs sont semblables aux étoiles perdues dans le firmament ; mais bien que disparues à nos yeux, leur rayonnement transpire encore, si délicat, cependant, si fluide que le moindre souffle l'effacerait... il est une douceur et une souffrance. Comme nos impressions se contredisent ! j'en fais quotidiennement l'expérience.

« Un rayon visible, bien palpable, c'est le soleil d'aujourd'hui qui dore les dernières feuilles. Vous aimez mon avenue, mais vous ne l'avez jamais vue embellie par l'automne. J'y passe des heures à flâner, et moi qui n'ai peur d'aucune bête, même

d'un anon, j'observe les mousses, les feuilles, les horizons, sans aucun souci sur ma sécurité.

« Rassurez-vous, ma chère tante, je n'attendrai pas les hirondelles. »

Cependant j'hésitais, quand arriva une lettre de Mlle de La Flage.

« Que faites-vous ? que devenez-vous, ma belle fille ? Seriez-vous retenue prisonnière dans vos bois par un prince charmant ? Doit-il vous enlever ? Faut-il accourir à votre secours ?

« Je n'ai pas peur... les princes charmants ne sont jamais constants. Oui, ma mignonne, l'amour, chez les hommes, s'enfuit comme il est venu, sans savoir pourquoi. Retenez ce que vous dit mon expérience.

« Dans la solitude de mon Guérande, je me suis parfois amusée à reconstituer le monde selon les vues de mon imagination. Tous les hommes, dans cet univers réformé par moi, étaient des petits saints. Il n'y avait plus ni déboires, ni errements. Chacun trouvait exactement ce qui lui convenait, sans se tromper préalablement (remarquez la profondeur de ces derniers mots). Enfin jamais roulettes de la terre ne furent mieux huilées et ne marchèrent avec tant de facilité.

« Oui, mais quelle monotonie ! J'en périssais d'ennui rien que d'y songer. C'était effroyable, ce monde [parfait. Non, non ; croyons que beaucoup d'accrocs à notre bonheur ont leur raison d'être... et se réparent.

« J'ai déjà commencé à reprendre une déchirure que vous ignorez ; malgré mes vieux yeux, la reprise s'annonce comme devant être finement faite, chaque fil est à sa place, Si je vous montre un jour mon travail, vous m'en complimenterez.

« Quant à vous, ma charmante, pendant que je reprise avec activité, votre tâche différente est in-

diquée : c'est de prouver à mon filleul, qui vous est antipathique, — vous avez proclamé devant moi cette antipathie, — c'est de lui prouver, dis-je, que nos facultés féminines, intellectuelles ou autres, ont, dans la vie, une place aussi importante que les facultés d'un savant. Convertissez-le, vous aurez d'autant plus de mérite qu'il vous déplaît. C'est beau de vaincre ses répugnances pour une œuvre d'apostolat ! Revenez, ma petite, revenez ; votre devoir est tout tracé. »

J'ai répondu simplement à ma maligne vieille amie :

« Je reviendrai, mais les conversions ne sont pas mon affaire. Vous me verrez prochainement. »

Cependant, je ne renonce pas sans regret à mon projet. Je crains de compromettre l'avenir en revenant trop tôt auprès de cet être déçu et mélancolique qui s'appelle mon cousin.

Mais est-il donc si mélancolique ?

N'a-t-il pas compris que son amour eût été trois fois éphémère ? Comment aimer longtemps une femme aussi sotte ? Elle avait des qualités secondaires qu'il n'eût pas mises en valeur, parce que, sur le fond, l'antinomie eût été, entre eux, trop profonde. Il fallait un homme médiocre pour faire valoir tant de médiocrité.

Tout en pensant ainsi, je marchais dans mon avenue. Les feuilles tombaient autour de moi, et mes peupliers chantaient leur dernière chanson. Quand viendra le renouveau de leur vie, où en seront nos rapports à André et à moi ?

Nos âmes se comprendront-elles ? « O mes peupliers, répondez ! Que dit votre voix musicale ? Est-ce l'espoir qui passe avec la brise dans vos

feuilles frissonnantes ? Est-ce la joie que renferme le rayon d'or accroché à vos cimes qui se dépouillent ? »

« Ton cœur est arrivé à un tournant, » m'avait dit Mme d'Arlancey à cet endroit même.

En me remémorant plus d'un détail, en me rappelant sa main caressante et son mot : « Il était bien aveugle ! » je me dis, une fois encore, qu'elle savait désormais pourquoi mon cœur était parvenu à un tournant ; elle connaissait maintenant l'objet du rêve dont mes yeux avaient gardé le reflet.

Toujours méditant, je revins sur mes pas et entrai dans la cour de la ferme.

Pelchat accourut aussitôt, avec un tel déplacement d'air que les volailles s'enfuyaient sur son passage.

— Vos nombreuses poules ont peur de vous, Pelchat.

— Oui, ma foi ! Je fais si souvent claquer mon fouet qu'elles ne peuvent pas me sentir. Mademoiselle restera-t-elle longtemps ici ?

— Non... ma tante désire que j'abrège mon séjour à Haumont.

— Ah ! bien... je n'en serai pas fâché. Ma femme et moi, nous disions, pas plus tard que ce matin, que Mademoiselle était trop seule et se faisait des idées.

— Des idées ! dis-je en riant. Quelles idées, mon bon Pelchat ?

— Des idées... eh bien, des idées, quoi !

— J'ai beaucoup d'idées, en effet, mais elles ne sont pas tristes, je vous assure !

— Ma foi... je n'en sais rien ! Mademoiselle n'a pas l'air si gai que ça. Vous reviendrez au printemps, j'espère, la maison aura besoin de réparations.

— Je ne sais pas ce que je ferai.

— M. votre tuteur viendra tout examiner, ce sera plus sûr.

— Je suis très capable de voir moi-même un trou dans mon toit ; mais vous surveillez si bien, Pelchat, que je ne vois pas la nécessité d'imposer un voyage ennuyeux à mon cousin. On vous laissera carte blanche.

La bonne figure du fermier s'épanouit.

— Je fais de mon mieux, bien sûr !

— Je le vois... et votre mieux est la perfection.

Ici, Pelchat ôta son chapeau, le replanta vivement sur sa tête, et me dit :

— Mademoiselle, pourquoi le mariage de votre tuteur a-t-il manqué ?

— Mon Dieu... ils ne se convenaient pas, j'imagine ; en se connaissant mieux, ils l'ont compris.

— Leurs caractères ne s'accordaient pas, allons !

— Précisément.

— Et ce pauvre monsieur doit se faire du mauvais sang ?

— Pas trop, je crois.

— Ma foi, il a raison... S'ils ne se plaisaient plus, ils ont mieux fait de se quitter. Plus tard, il aurait été trop tard.

Depuis mon arrivée, Pelchat tournait autour des questions qu'il venait de m'adresser.

Sa curiosité satisfaite, il retourna à ses travaux, et moi j'accueillis les souvenirs qui se pressaient en foule dans cette cour où je me suis tant amusée, sans souffrances, sans arrière-pensées.

Souvenirs vifs d'un être qui était moi, qui était la femme dont le cœur ardent s'inquiétait. Et d'autres transformations se succéderont... comme c'est bizarre !

Dans ma maison, je me suis promenée avec mes ombres ; je leur ai demandé si mon rêve deviendrait, comme elles-mêmes, le délicat, l'impercep-

tible rayonnement d'une chose heureuse, ou le rayon réel d'un beau soleil.

Le doute, lui, est une réalité d'une crudité bien fatigante quand le cœur sort de ses songes... J'essayai de maîtriser la tristesse en me promenant dans mon jardin. Le ciel était sombre, sauf une large bande de lumière à l'horizon. Le fond lumineux ressemblait à une nappe d'eau éclairée par le soleil couchant. Toute la partie de la terre était noire; la lumière, placée derrière les arbres, en découpait crûment les contours et les branches. Cette lumière donnait à l'extrémité de l'horizon, d'ailleurs rapproché, l'aspect d'une falaise qui finit brusquement et s'arrête à l'abîme.

Je m'enfuis pour ne plus voir l'abîme et ne penser qu'à la bande lumineuse...

XIX

Malgré les réclamations réitérées de ma tante, malgré les critiques fréquentes de Mlle de La Flage, je me suis servie de mille prétextes pour rester à Haumont jusqu'à la fin de décembre.

Ma première impression, en revoyant André, a été tranquille. Son air calme, le naturel de sa conversation et de ses manières, où ne transpire rien du malaise qu'à sa déception a dû lui laisser, m'ont rassurée moi-même.

— Oui, me dit ma tante avec un orgueil maternel bien compréhensible, mon fils est un homme. Il ne s'est laissé ni abattre ni décourager. Je suis fière de lui.

— Et les braves gens? Avez-vous des nouvelles les concernant?

— Nous avons eu ensemble quelques rapports, lors du renvoi des cadeaux. André, naturellement, n'a voulu s'occuper de rien et a défendu qu'on lui parlât d'aucun détail. Dès la première heure, il a résolu de rayer cette page de sa vie et de l'oublier. C'est d'un homme énergique et sensé.

— Et... se marie-t-elle ?

— Oui, prochainement.

— André le sait ?

— Il l'a appris par le journal et n'a fait aucune observation ; il s'est contenté de hausser les épaules. Ce geste exprime tout son état moral : il lève les épaules sur eux et sur lui.

Est-ce bien tout son état moral ?

En l'observant, je remarque qu'il est plus morose, mais plus doux, moins causant, mais moins entier. Jusqu'ici nous n'avons eu qu'un léger conflit au sujet de certaines ouvertures maritales dont je refusai net d'entendre parler. Ses reproches, que je supportais vaillamment, ne me paraissaient pas convaincus, et comme il se lançait dans une dissertation qui rappelait le tuteur très jeune et très peu avisé, une idée traversa son esprit et il s'arrêta court.

— Après tout, ai-je bien le droit ? Il est si facile de se tromper.

— Le droit ? répétais-je abasourdie. Vous doutez de votre droit ?

— Me croyez-vous stupide, Jacqueline ?

— Je l'ai cru longtemps, mais j'en commence à revenir sur cette opinion.

Il croisa les bras et me regarda fixement. Je m'attendais à voir éclater la foudre ; elle ne m'eût pas mieux anéantie que la réponse suivante :

— Il est bien certain que, plus d'une fois, je vous ai fourni des raisons de me croire stupide.

— Quoi ? criais-je. Que dites-vous ? Un homme

féru de sa supériorité masculine me dit que...

— Je ne parle pas de supériorité masculine, dit-il en souriant, et vous me comprenez.

Il m'abandonna à mon étonnement qui prenait des proportions gigantesques.

Un mathématicien remarquable doutant de son droit, de sa capacité pour conduire une jeune fille... j'étais réduite en poussière.

Quand j'eus réuni tous les atomes stupéfaits de ma personne, je dis à ma tante :

— André s'est métamorphosé !... Vous me disiez que je ne trouverais aucun changement dans votre vie... cependant cet ingénieur est une boîte à surprises.

— André est trop intelligent pour n'avoir pas tiré des résultats pratiques de son aventure.

— Des résultats pratiques ? dis-je curieusement. Quels sont-ils ? Faites-m'en la nomenclature, ma chère tante ?

— Tu les observeras toi-même. Tes remarques personnelles seront plus convaincantes que mes paroles.

Traîtreusement, le soir même, en parlant de l'amie chez laquelle j'avais passé deux mois, je mis la conversation sur l'intelligence féminine et la vantai à grand renfort d'épithètes.

Je crus que mon très jeune tuteur allait bondir au plafond, et je me préparais à l'en faire descendre à coups de bâton, mais il me répondit, avec la sagesse d'un jeune Socrate, tout frais émoulu des expériences de la vie.

— Votre amie si intelligente doit être une femme charmante... Je partage votre avis ; l'intelligence féminine est très appréciable, bien qu'elle ne se développe pas dans le même sens que la nôtre.

— Heureusement, dis-je, car nous vous complé

tons. Il y a tant de choses auxquelles vous, hommes, vous n'avez pas le temps de réfléchir ! C'est incroyable tout ce que vous ne savez pas !

— Votre affirmation, bien que trop absolue, contient du vrai. Mais où prenez-vous votre science ?

— Dans la flânerie, répondis-je gravement.

Il me jeta un coup d'œil investigateur, et répondit, toujours avec une sagesse socratique :

— Je n'ai jamais compris la flânerie, mais, comme vous le disiez, les hommes qui travaillent n'ont pas le temps d'entrer dans un certain courant d'esprit.

— Non... mais ils peuvent le comprendre, car ce courant renferme pour eux mille petites jouissances intimes. Il contient les éléments de la paix du foyer familial. Votre mère est la confirmation de ma théorie ; n'est-ce pas, ma chère tante ?

— Je n'ai pas le droit de me mettre moi-même en cause, répondit en riant Mme d'Arlancey. Débrouillez-vous ensemble, comme vous l'entendrez.

— Vous raisonnez beaucoup mieux que je ne l'aurais cru, me dit André.

— Vous me comblez, cousin naïf.

— Comment... naïf ?

— C'était grande naïveté de croire qu'aucune femme ne peut raisonner.

— Ai-je dit cela ?

— Comment, si vous l'avez dit ? Cet axiome présida, André, à nos premiers rapports.

— Je me suis trompé...

Il commence à me voir sous un autre angle et je lui procure quelques étonnements.

Eh bien, si j'entrevois déjà les résultats pratiques dont ma tante me parlait, je n'en ressentais aucune joie. Je sentais, au contraire, une forte envie de pleurer en comprenant qu'il avait dû souffrir affreusement pour être arrivé à une telle évo-

lution. Evolution qui contenait le doute de lui-même et des vues plus justes sur les sujets que précédemment il comprenait si peu !

Perdue dans ma rêverie, j'oubliais sa présence. Je me voyais, dans le lointain, ma main dans la sienne, le consolant, réchauffant sa vie des effluves de mon affection.

Lorsque je revins à moi, André était sorti, et ma tante travaillait silencieusement.

— Dormais-tu, Jacqueline ?

— Non... je pensais.

— A ton tuteur, naturellement... il te surprend ?

— Un peu... un peu beaucoup.

— C'est que tu ne le connais pas encore. Il a conscience de sa valeur, de ses grandes facultés, mais il n'est pas niaisement orgueilleux. Il profite et profitera moralement de toutes ses expériences.

— Je le constate... mais il marche un peu vite, ce me semble. Ses enjambées sont formidables.

— Oui... mais, premièrement, tu ignores s'il n'y a pas une cause secrète qui l'aide à courir. Secondement, il y a toujours dans l'âme des profondeurs que l'œil d'autrui ne pénètre pas.

— Je voudrais bien voir le fond et le tréfonds. Et cette cause secrète, vous la connaissez, ma tante ?

— Peut-être bien...

— Voulez-vous me la confier ?

— Non, certainement.

J'allai promener sur la jetée mes stupéfactions. Les nuées étaient basses, la mer couleur de plomb, mais l'absence de vent permettait, malgré le froid, de rester accoudée sur le rebord de pierre.

Pourquoi le cœur féminin est-il inconséquent et compliqué ? J'aurais dû me réjouir du pas franchi par mon cousin ; ce pas le rapprochait de moi, préparait peut-être mon avenir, et je ne retenais

pas mes larmes en pensant aux souffrances intimes de celui que j'aimais tant...

Je regardai autour de moi pour découvrir mon rustique ami Antoine, mais un pêcheur m'apprit qu'il était malade, et je me dirigeai vers sa maison. Cloué dans son lit par des rhumatismes, il parut tellement heureux de me voir que j'en fus confondue.

— Comment, mademoiselle, vous venez dans ma pauvre chambre?

— Et pourquoi pas, Antoine?

— Je sais... vous êtes de la race du bon monde, mais ici c'est un taudis pour vous.

— Je ne regarde même pas... je voulais voir seulement si vous aviez bon visage.

— Ce sont ces douleurs de chien qui me retiennent là... elles commencent à diminuer. Il y a longtemps que vous êtes revenue? C'est pour tout à fait?

— Il y a quinze jours... et je ne compte plus m'absenter.

— Tant mieux!

Et il grommela quelques mots que je n'entendis pas.

— M. l'ingénieur a été malheureux, et la belle messe, où nous devions tous aller, est tombée à l'eau.

— Oui...

— Bah! nous irons plus tard... J'ai mis dans ma tête de Breton que ce serait encore plus beau, vous verrez!

— Espérons que mon pauvre cousin sera un jour plus heureux... son chagrin était bien immérité.

— Il ne mérite aucun chagrin, c'est un si brave gars! Mais il se trompait, c'est moi qui vous le dis! La demoiselle était rudement jolie, ça! je ne dis pas le contraire! J'en connais d'aussi bien, dans

un autre genre par exemple ! Enfin, M. l'ingénieur ne se trompera pas toujours, foi de marin !

J'étais à contre-jour, et je me flatte qu'il ne vit pas mon émotion. Ses idées me sont connues, les verra-t-il se réaliser ?

A mon retour, le salon était désert ; sur une table, installée dernièrement par mon cousin, il y avait le dessin d'un pont, dont les lignes élégantes me frappèrent. Sur une feuille de papier, quelques traits indiquaient l'intention de recopier le dessin.

L'idée hardie de terminer la copie à peine ébauchée traversa ma folle cervelle.

« Je réussirai, me dis-je, car je suis forte en dessin linéaire, mais que dira-t-il ? Tant pis ! nous verrons l'effet ; je suis fatiguée de ne plus me battre avec lui. »

Je me mis au travail ; ma tante ayant une demi-migraine, sommeillait dans sa chambre, et j'eus trois heures pour avancer mon dessin. Il n'était pas terminé lorsque j'entendis la voix d'André.

Je me jetai dans un fauteuil, un livre à la main ; je le tenais la tête en bas et semblais lire effrénément.

Je répondis au salut de mon cousin en personne distraite, absorbée par l'intérêt d'une lecture palpitante, et, avec anxiété, j'observais ses mouvements.

— Ma mère est-elle vraiment souffrante, Jacqueline ?

— Non... un peu de migraine qui passe. Elle a dormi d'un bon sommeil et descendra bientôt.

Enfin il approcha de la table.

— Tiens !

Il prit vivement les deux papiers, les compara, puis se tournant vers moi :

— Mais c'est très bien, Jacqueline ! votre copie est parfaite.

Et moi qui mourais de peur... N'est-il pas

singulier, lorsque le cœur est en jeu, que les incidents en apparence les plus insignifiants aient une telle importance dans la vie ? Nous avons des prétentions, de vastes aspirations et si peu de chose nous fait vivre !

— Vous n'êtes pas mécontent, dis-je, de cet empiétement qu'une femme s'est permis sur un terrain...

— Est-ce une épigramme ? interrompit-il. Je le crois ! Je réponds simplement que je vous remercie. Cette copie est excellente.

— Il faudrait ajouter quelques ombres, dis-je en m'approchant. Elles donneraient du relief à certaines parties qu'on ne s'explique pas bien.

— Je me débrouille avec de simples lignes... mais terminez, à votre guise, ce dessin.

Ma tante entra et André lui fit juger mon œuvre.

— Je crois, dit-elle, que Jacqueline nous donnera bien d'autres surprises avec le dessin ; elle est très forte.

Mon petit succès m'a dilatée. André parut plus gai toute la soirée et je crus remarquer qu'il m'observait. Voit-il la pupille s'animer d'un souffle divin ? Pas encore, certainement.

A la fin de la soirée, nous avons failli nous prendre aux cheveux, mais nous nous sommes arrêtés subitement, et ce silence simultané ne manquait pas de comique.

Je me couchai satisfaite ; certainement une transformation, d'ailleurs incomplète, s'est accomplie chez lui à mon endroit.

XX

Je m'efforce d'être souple, aimable, je me fais toute petite, non pas pour nourrir ses illusions sur sa supériorité, mais parce qu'il a souffert et souffre encore.

Je me rappelle avoir écrit un jour que j'étais à l'abri de certains dards, cependant déjà ils entraient dans ma demeure et la perçaient de part en part ; je n'ai jamais mieux compris leur ravage qu'en revoyant cet être transcendant et stupide.

Que se passe-t-il dans son cerveau ?

Souvent il me comble d'aise en demandant des services à mon crayon. Il cause avec moi, n'essaie pas de me donner des leçons intempestives et admet, en apparence, mes droits de penser, parler, juger à ma façon.

L'autre jour il est monté sur ses échasses, mais il en a dégringolé si promptement que je n'ai pas eu le loisir de riposter.

Il a compris, j'en ai désormais la conviction, que la femme a une personnalité et que cette personnalité n'est pas celle d'un enfant ; il est revenu de l'étrange illusion qui le berçait dans la croyance que « l'autre » nous impose, nécessairement, fatalement sa manière de voir, mais non la même façon de sentir.

Grosse contradiction dans sa psychologie, puisque c'est précisément parce que nous n'avons pas la même manière de sentir que nous n'emprisonnons pas forcément notre esprit dans celui de l'homme.

Il lui a fallu une grande épreuve pour découvrir

qu'une sotte elle-même n'abdique pas ; pour comprendre surtout, j'espère, qu'un homme n'est pas, ne peut pas être intelligent pour deux.

Il ne dit jamais rien d'explicite sur le changement de ses idées, mais je saisis des nuances qui sont autant de traits lumineux.

J'ai essayé de sonder Mlle de La Flage.

Assise devant un grand feu et enveloppée de nombreux châles, elle m'accueillit avec enthousiasme. Comme entrée en matière, je lui parlai de ses lettres ; alors elle eut la malice de dissenter sur le changement des hommes sans me dire un mot ni d'André, ni du mariage manqué.

De sa dissertation générale, elle passa à son testament.

— Je l'ai signé, parachevé hier. Comme c'est bon, ma mignonne, de faire des heureux avec les bribes de sa vie ! Je m'endormirai en me disant avec joie que mon départ fera du bien à des parents pauvres, que je n'aime pas beaucoup, mais qui sont malheureux. Cette pensée m'est douce.

— Elle est digne de vous, répondis-je.

— Digne de moi ? Je n'en sais rien. Elle ne m'est pas personnelle, je suppose !

Elle m'examinait d'un air mi-souriant, mi-malin, sachant que je mourais du désir d'aborder le seul sujet qui m'intéressât.

— Ne remarquez-vous pas qu'André est bien changé ? dis-je en me résignant à parler sans y être encouragée.

— Ah ! bah !.. Il y a deux jours, il me disait exactement la même chose de vous.

— De moi ?... En quoi ai-je changé ? En rien.

— Non... c'est son rayon visuel qui s'est agrandi.

— Qu'avez-vous répondu ?

— Cela ne vous regarde pas, ma petite. J'ai répondu en bonne fée, protectrice du bonheur des jeunes.

J'eus beau la questionner, la flatter, elle demeura inflexible.

— Ne vous préoccupez donc pas... J'ai bien parlé, soyez tranquille, Jacqueline!

Le jardin que j'apercevais de ma place était dépouillé, triste, inondé, et je le voyais couvert d'œillels, de chèvrefeuille et de roses grimpantes.

Cependant lorsque, dominée par le chagrin, je m'y étais promenée, il m'avait paru en ruines. La poésie extérieure serait-elle le reflet des espérances du cœur, et celui qui a dit : « Tout paysage est un état d'âme » était-il donc dans le vrai ?

Si Mlle de La Flage se renferme dans une tour d'ivoire, ma tante n'est pas moins impénétrable. On la critique de me recevoir chez elle, parce que son fils est redevenu « compromettant ».

— Quelle imprudence, madame !

A quoi elle a répliqué :

— Ma nièce est dans une position particulière, je ne la laisserai pas seule dans sa maison. Je suis de force à la protéger et à me protéger moi-même contre les mauvaises langues.

— C'était bien répondu, dis je à la personne qui me racontait ces faits, et je ne m'explique pas qu'on ose parler d'une telle sottise à moi, jeune fille en cause. J'ai confiance dans le jugement de ma tante, cela me suffit.

— Vous avez bien raison ; je vous ai parlé de ces sots propos pour m'en moquer avec vous.

Bonne âme, va !

Néanmoins, un peu troublée, je rapportai cette conversation à Mme d'Arlancey.

— Tu ne me gênes en rien, à aucun point de

vue, Jacqueline. Tu es chez moi et j'entends que tu y restes. D'ailleurs...

Mais elle ne termina pas sa phrase et mon imagination broda sur l'inconnu.

Un fait probant, qui paraît agacer André, c'est que ma réputation s'est étendue à la ronde ; quand je dis ma réputation, je veux parler de celle de ma bourse.

Ma tante a beaucoup de relations à Nantes ; elle accepte des invitations qui m'assommeraient si elles ne m'offraient l'occasion d'observer mon prestige.

Chaque semaine, nous passons régulièrement deux jours dans cette petite grande ville. Installées dans un salon de l'Hôtel de France, nous recevons les amis de Mme d'Arlancey.

On m'assaille de politesses, et je m'étonne du nombre infini de gens qui, sachant que je manie assez bien le pinceau, ont une passion pour la peinture.

La semaine dernière, il y avait quelques personnes. Trois mères me faisaient la cour en attendant leur fils, jeunes gens certainement éminents si j'en croyais les éloges qui retentissaient à mes oreilles attentives. L'un était peintre, l'autre fou de musique, le troisième aimait tous les arts !

Ma tante s'amusait, et moi encore plus.

L'incident eut une suite charmante pour moi.

Le lendemain, rentrée au Croisic, je parlai de la scène devant André.

— Que ces femmes sont bêtes ! s'écria-t-il. Pour qui vous prennent-elles ?

— Mais pour une jeune fille à marier, répondis-je, d'un petit ton innocent.

— S'imaginent-elles que ces basses et sottes flatteries vous toucheront ? Elles ne vous connaissent pas !

Et lui ? Il me connaissait donc maintenant ?

Immédiatement, je commençai une savante expédition.

— Mon Dieu, dis-je, il est évident que parmi ces trois fils, passionnés pour les arts, il y en a au moins un qui doit être sympathique, même très séduisant.

— Très séduisant ? Et trouvez-vous séduisant que ces idiots fassent la cour à vos revenus ? Les fils sont du même acabit, allez !

— Vous ne me flattez pas... Quoi ! ma bourse seulement en est cause ? J'en appelle à mon miroir !

— Ces jeunes gens, ne vous ayant jamais vue, s'avancent pour une question d'intérêt, c'est évident !

— La question peut subir des transformations. C'est ainsi que s'élaborent beaucoup de mariages : préliminaires, entrevue, coup de foudre !

Alors j'eus la joie intense de voir le tuteur s'élancer sur ses plus grands chevaux et me dire de son ton autoritaire :

— Jamais je ne consentirai à vous marier dans de telles conditions ! Vous valez mieux qu'un coureur de dot !

— Nous verrons, dis-je, nous verrons ! Il ne faut pas rejeter sans examen des chances de bonheur.

Il se planta devant moi dans l'attitude d'Oreste en fureur. Puis son expression s'adoucit, s'attrista et il sortit brusquement.

Ma tante assistait impassible à notre conversation. Je m'approchai d'elle.

— Votre fils devient bien étrange, ma chère tante. C'est un tissu de contradictions.

— Et toi, Jacqueline, me dit-elle avec ravissement, tu deviens coquette.

Elle m'entoura de ses bras et m'embrassa avec une tendresse toute maternelle.

XXI

Le surlendemain, je surpris une conversation étonnante, qui mit dans ma main la clef de plus d'un mystère.

Je recousais l'ourlet du rideau de la salle à manger ; la porte, communiquant avec le salon, était ouverte et mon cousin, qui causait avec sa mère, ignorait ma présence.

Il lisait son journal et parlait des affaires publiques, mais son esprit était probablement très distrait, car il s'interrompit pour poser à brûle-pourpoint une question qui ne concernait pas précisément le ministère.

— Connaissez-vous, ma mère, les idées réelles de Jacqueline sur son mariage futur ?

— Je les connais parfaitement.

— Vous les connaissez?... Veuillez m'instruire, dit-il vivement.

— André... cette enfant t'aime !

— Elle m'aime... ma chère mère, voilà une affirmation bien gratuite.

— Cependant elle ne paraît pas t'étonner. Jacqueline t'aime, et depuis longtemps, crois moi !

— Comment le croire ? Elle est toujours en contradiction avec moi, ne le voyez-vous pas ? dit-il avec un certain dépit.

— Je vois le contraire depuis que tu renonces à l'élever...

— Je n'ai jamais eu l'idée de l'élever, dans le sens propre du mot, mais comme tuteur, n'avais-je pas des devoirs à remplir ?

— Tes intentions, quoique bonnes, étaient inspirées par beaucoup d'inexpérience.

— Vous dites inexpérience, pour me ménager, ma chère mère.

— Mon Dieu, non... il est permis à un homme épris du devoir, d'être jeune. Si tu réfléchis, tu verras que l'éducation entreprise s'est retournée contre toi.

— Vous voulez dire que mon éducation s'est faite à mon insu ?

— Tu jugeras toi-même... ou plutôt tu as déjà jugé.

Il se promenait avec agitation, et je tremblais qu'il n'eût l'inspiration terrible de passer dans la salle à manger.

— Ne vous rappelez-vous pas, ma mère, que, il y a deux jours seulement, Jacqueline parlait d'examiner les prétentions de ces imbéciles ?

— Jeu d'une innocente coquetterie...

— Vous supposez ?...

— J'en suis certaine.

Quelle trahison ! j'en étais hors de moi.

— Vous disiez tout à l'heure, reprit André, que je ne paraissais pas étonné. Croiriez-vous que, il y a cinq mois, pendant l'absence de Jacqueline, Mlle de La Flage, à peu près dans les mêmes termes que les vôtres, m'a dit exactement la même chose ?

— Tu ne me surprends pas... elle est fine et a mis sa finesse au service d'une bonne action.

— D'une bonne action ! s'écria-t-il.

Un silence suivit.

— Ah ! la pauvre enfant ! dit André ; mais si c'est vrai, elle a dû cruellement souffrir !

— Je le crois... Et jamais tu n'avais eu de soupçons ?

— Une fois ! ce soir où elle était rentrée si

pâle... Une lueur a traversé mon esprit, mais sa maîtrise d'elle-même et son ton combatif m'avaient rassuré; et puis j'étais absorbé d'un autre côté. Depuis la confiance de Mlle de La Flage sur cette... ce... enfin cette sympathie présumée, j'ai pensé sans cesse au caractère de Jacqueline, et je ne la voyais plus sous le même aspect.

— Evidemment... mais il n'y a pas présomption; il y a certitude, crois-le bien!

— Pauvre enfant, pauvre enfant! dit-il en recommençant sa promenade agitée.

Je cherchais avec angoisse le moyen de m'échapper, mais comment! Le moindre mouvement m'eût trahie. •

— Ma chère mère, dit-il en s'arrêtant enfin, depuis mon entretien avec Mlle de La Flage, j'ai été très malheureux, parce que je me suis adressé d'amers reproches.

— Bah! dit ma tante tranquillement.

— Nous voulions, il est vrai, marier Jacqueline, nous ne pouvions donc pas la laisser indéfiniment en pension?

— Sans doute... et puis tu étais fiancé, répondit Mme d'Arlancey.

— Oui, et je croyais que nous la marierions très vite. D'excellents partis se sont présentés.

— Je pensais comme toi... ne te torture pas inutilement.

— Je ne suis pas un fat, continua-t-il en poursuivant sa défense, et jamais l'idée ne m'était venue que...

— Oui, oui, dit Mme d'Arlancey d'un ton encourageant. Si tu t'adresses des reproches, que devrais-je faire, moi, vieille femme expérimentée?

— Il m'est insupportable de penser que je l'ai fait souffrir.

— Mon cher enfant, commença ma tante, je vais t'apprendre ...

Elle s'interrompit pour se rappeler par bonheur que je devais être dans la salle à manger. Elle s'approcha de la porte et la ferma, en feignant de ne pas m'apercevoir. Je m'enfuis comme une flèche et dans quel bouleversement, grand Dieu !

Ainsi il savait tout, le secret de mon cœur lui était livré, qu'en ferait-il ?

Devais-je comprendre que cette connaissance de mes sentiments était la cause secrète qui le métamorphosait si rapidement ? Si elle n'était pas la cause unique, elle agissait puissamment sur ses pensées.

Plus honteuse que ravie, plus malheureuse que joyeuse, je ressentais vivement la fausseté de ma position. Néanmoins il fallait m'orner d'un front d'airain pour affronter André !

« Il ne sait pas ce que je sais, » me disais-je en descendant dans le salon.

Il dessinait, et n'eut pas l'air de remarquer mon entrée, mais quand je fus établie à ma place habituelle, il vint s'asseoir auprès de moi.

— Jacqueline, me dit-il, vous avez prononcé l'autre jour un mot qui m'inquiète.

— Comment ! quel mot ?

— Vous disiez que des chances de bonheur existaient peut-être dans les prétentions que j'ai très mal qualifiées... si votre opinion est sérieuse, je dois vous questionner et ne rien rejeter sans examen.

— Mon pauvre cousin, dis-je avec commisération, je plaisantais ; pur persiflage de ma part. Aucun examen n'est utile, puisque je ne veux pas me marier.

— C'est décidé ?

— Bien mieux ! c'est irrévocable pour le mo-

ment. Les décisions de ce genre sont, je crois, rarement éternelles.

— Les décisions de ce genre, même momentanées, indiquent souvent un attachement secret, Jacqueline, dit-il très doucement.

Il entraît sans hésiter dans le cœur même de la question.

— Je le crois ! dis-je indifféremment. Cependant il existe de nombreuses exceptions, et je puis être du nombre. Enfin je vous prie de refuser, sans même m'en parler, tout prétendant, quel qu'il soit.

— Quel qu'il soit ? répéta-t-il lentement.

— Oui, cousin, quel qu'il soit.

Il ne m'accusa ni de déraison, ni de caprice et se borna à répondre avec douceur :

— Vous êtes libre, vous le savez ! mais avouez que vous êtes difficile.

— Je l'ai déjà avoué... vous ne vous rappelez pas mes paroles l'année dernière, un soir, sur la jetée ?

— Je me rappelle fort bien... Vous avez raison, du reste ; si je comprends votre conception du mariage, elle mérite d'être réalisée, mais pour cela...

— Je termine votre phrase... pour cela il faut découvrir le merle blanc qu'on ne découvre jamais.

— Ce n'est pas ma pensée, dit-il en hésitant, il faut simplement que vous soyez comprise.

— Eh oui ! la difficulté est énorme, dis-je négligemment.

Pour couper court à l'entretien que je ne me sentais plus capable de diriger à mon gré, j'allai vers la fenêtre, et affectai d'observer les bateaux du port. « Grand mathématicien, me disais-je tout bas, je sais maintenant à n'en plus douter quel est celui qui me comprendra, celui dont le

cœur est si bon, malgré l'ancienne raideur extérieure, celui dont l'intelligence s'inclinera devant la mienne, non pour la croire supérieure à la sienne, ce qui n'est pas, mais pour l'admettre. »

André, un peu déconcerté, je crois, prit un livre, le laissa, questionna sa mère sur différents détails, et enfin, à petits pas, s'approcha de ma fenêtre.

— Vous êtes bien silencieuse, Jacqueline ?

— Mon naturel n'est point bavard, répondis-je en riant, bien que vous ayez cru le contraire au début de nos relations.

— Le début des relations induit fréquemment en erreur.

— Vous devenez profond, mon cousin.

— Moquez-vous... le certain, c'est que vos allures silencieuses dissimulent quelquefois de la tristesse.

— L'imagination des jeunes filles, répondis-je gravement, est peuplée de papillons brillants, auxquels se mêlent parfois des papillons noirs ; pourriez-vous m'apprendre pourquoi ces bestioles envahissent ainsi le pays défendu ?

— Parce que le pays n'est pas bien défendu. On tue ces envahisseurs.

— Vous croyez cela ? On les accueille, au contraire, on les soigne, on les contemple. C'est encore un côté du cerveau féminin que vous ne connaissez pas.

Je me mis à rire.

— Vous riez ? Ai-je tenu un propos risible ?

— Nullement... mais votre air perplexe est amusant.

— Je parle sérieusement, Jacqueline. Si vous aviez un jour quelque grave tristesse, me la confieriez-vous ?

— Pas le moins du monde... Vous-même avez

eu du chagrin, un chagrin très immérité, m'en avez-vous parlé?

— Les hommes parlent très peu de leurs peines.

— Beaucoup de femmes suivent cette marche digne et magistrale.

Il s'abimadans des réflexions, profondes comme les vastes eaux de la mer.

— Pourquoi, dit-il tout à coup, parlez-vous de chagrin immérité? L'était-il dans ce cas particulier? Je me le demande.

— Mettons qu'il fût très mérité, dis-je vivement; je croyais vous rendre justice. Mais je suis contente que votre humilité soit si parfaite.

Sa gravité céda à un sourire :

— La vivacité de vos répliques est déridante, Jacqueline.

Pendant le dîner, il fut très gai; il excita mon esprit en provoquant des escarmouches, et je me prêtai à ce jeu avec infiniment de plaisir.

Après quoi, pendant toute la soirée, il me fit résolument la cour.

Oui, vraiment! cet homme transcendant qui me traitait naguère comme un enfant qu'on morigène, ce contempteur de la femme en tant que personnalité intelligente, ce dédaigneux de la valeur féminine me fit la cour, non comme à un jouet charmant dont les rouages menus, méritant la condescendance masculine, doivent être respectés, mais comme à son égale.

— Chaque mouvement est chez vous une grâce nouvelle, me dit-il à un moment donné. Vous riez?

— Votre galanterie dépasse les conceptions les plus extravagantes de l'imagination.

Il se mordit les lèvres, et l'expression sévère reparut.

— Quoi! dit-il, seriez-vous la seule femme au

monde qui restât insensible à un compliment ?

Insensible ! S'il avait pu poser la main sur mon cœur et en sentir les battements !

— Ne croyez pas cela, répondis-je en traînant mes mots, je suis femme jusqu'aux moelles, et m'en félicite. Mais, vous comprenez, un compliment de tuteur à pupille...

Il recula comme si j'avais levé la main pour le frapper, pendant que ma tante, qui se gardait de parler, me jetait un regard amusé.

André se remit promptement de mon coup bien appliqué.

— Un tuteur conserve ses yeux d'homme pour voir et juger.

— En vérité ! m'écriai-je, affectant un étonnement incommensurable.

Un silence.

— Vous avez raison, reprit André, de vous féliciter d'être essentiellement femme... Dieu sait si les femmes masculinisées sont horribles !

Nous en restâmes sur ce point final.

Et je sais, une femme, pas du tout masculinisée, qui passa une partie de la nuit à verser des larmes de bonheur.

XXII

Je pense quelquefois à ce vieux soldat qui, protestant énergiquement contre l'habitude moderne d'étudier de près son âme, son propre cœur, m'a décidée à entrer dans cette voie blâmable.

Il aimait les grosses couleurs, mais les nuances fines lui échappaient. Gagner une bataille rangée, avec cent mille hommes de chaque côté des belligérants, est certainement un acte appréciable,

mais est-ce plus intéressant que d'engager le combat avec un mathématicien, de l'amener à résipiscence, de le voir brûler chaque jour ce que la veille il adorait ?

Aucun deuil n'est le résultat obligé de cette campagne, et les larmes qui l'ont précédée sont suivies de rares délices.

Il ignore, ce colonel, les triomphes intimes qui dilatent le cœur et les succès éclatants qui flattent l'amour-propre. Pourquoi n'en ferait-on pas aussi bien le récit que des victoires obtenues avec tambours, fusils, baïonnettes et canons ?

Un regard, une parole, un geste, un rien remplissent de joies des journées comme celles que je viens de passer depuis deux mois.

André ne se prononce pas et je le comprends ; lui aussi veut gagner sa bataille en me persuadant que l'évolution est complète et que ses idées anciennes sont réduites en cendres.

Mlle de La Flage, qui sait, par ma tante et aussi par mon cousin, que les événements s'accroissent au gré de ses désirs, m'a dit, il y a cinq jours :

— Ma toute belle, commencez-vous à voir avec quelle habileté je sais reprendre le bonheur des autres ?

— Oui... j'admire votre travail... bien que vous m'ayez trahie.

— Trahison permise... la reprise ne demande plus que deux ou trois fils pour être achevée. Mais c'est lui qui tiendra l'aiguille. Prochainement, ma mignonne, n'est-ce pas ?

— Je le crois...

Sous le soleil d'avril, nous marchions à pas comptés dans le petit jardin, nous arrêtant devant les pensées fleuries et les lilas parfumés.

— Je crois savoir, dis-je, pourquoi il attend encore avant de parler.

— Pour différentes raisons... Et puis il doute un peu en se rappelant certains coups de bâton...

— Croyez-vous? dis-je. Avant de répondre, je le sonderai une fois encore. Comment se fait-il que, avec une mère comme la sienne, il ait eu des idées si fausses?

— Parce que c'était sa mère.

Je suis anxieuse de savoir comment André s'y prendra pour passer le dernier fil dans la reprise.

Mon fermier m'écrit aujourd'hui qu'un toit s'est effondré, que l'humidité a dégradé une muraille et que ma présence est nécessaire à Haumont.

Le temps est si radieux que ma tante elle-même consent à oublier ses terreurs pour passer quelques semaines à la campagne. André prendra un congé de huit jours et nous rejoindra le plus tôt possible.

— Vous partez? m'a dit l'allumeur des feux, que j'ai rencontré cet après-midi.

— Pour peu de temps, Antoine.

— Adieu, ma belle demoiselle; votre visage est redevenu gaillard, je vous en réponds!

Il fit mine de s'éloigner, puis revenant sur ses pas.

— Il faut que je vous dise une chose... nous aurons une belle messe, allez! Et j'irai de grand cœur avec tous les gars qui aiment M. l'ingénieur. Nous serons nombreux, vous verrez!

Il riait avec tant de bonté que je ne lui en voulais pas de ses allusions directes, et je le quittai légère comme un oiseau.

XXIII

Avril, jusqu'ici, a été si chaud que nous avons trouvé Haumont couvert de feuilles. Les fleurs s'épanouissent hardiment au bord des chemins sans souci des gelées et des surprises. Lasses de dormir et de germer mystérieusement, elles répondent par milliers à l'appel du soleil.

— Haumont me paraît moins laid que l'année dernière et moins froid, m'a dit Mme d'Ar-lancey.

— Moins froid ? je le comprends ! répondis-je en regardant le feu d'enfer que ma tante entretenait soigneusement dans le salon et dans sa chambre.

Elle refuse énergiquement de traverser seule avec moi la cour de la ferme, mais elle consent à s'asseoir dans le verger maintenant défleuri, et je lui affirme que si elle voyait l'aspect neigeux de mes pommiers lors de leur floraison, elle partagerait mes enthousiasmes.

— J'ai reçu une lettre d'André, me dit-elle l'autre jour pendant qu'elle se promenait courageusement dans une prairie où coule un charmant ruisseau. Il arrive demain.

— Il peut avancer son arrivée ?

— Oui... il est impatient, je le sens dans sa lettre.

— Pourquoi cette impatience subite ? murmurai-je.

— Peut-être parce qu'il ne te voit plus. Il s'expliquera lui-même, ma chère fille.

Je passai une partie de la nuit sans dormir.

Avril allait donc voir s'accomplir le sort de la dernière du Haumont !

En robe de chambre, en pantoufles, un flambeau à la main, je montai doucement, comme une coupable, dans l'atelier de mon père.

Les rideaux étaient relevés et les rayons de la lune, qui éclairaient l'appartement, s'harmonisaient avec la douceur des souvenirs que je venais réveiller à minuit.

Dans cette blanche lumière, mes ombres, mes chères ombres me disaient que bientôt je connaîtrais les tendresses qui parfumaient encore à mes yeux la maison familiale; elles me disaient que le lien, m'attachant à tous ceux qui ont vécu depuis 1627 dans la châtellenie, allait, par ma main, se renouer à la vie générale... Elles me disaient, ces ombres chéries, que j'allais me rapprocher d'elles en ajoutant à la chaîne un nouvel anneau.

Je rêvai près d'une heure au milieu de mes doux fantômes, puis, regagnant ma chambre, je m'endormis.

André, soucieux, un peu défait, arriva dès le matin après avoir voyagé toute la nuit. Sa résolution était prise, mais il doutait, il s'inquiétait, mon pauvre tuteur !

La journée se passa à visiter la propriété et à disserter sur le triste état des bâtiments à réparer. Le soir, nous primes ensemble des décisions; il me soumettait ses observations avec une condescendance admirable, mais il y avait entre nous de lourds silences pendant lesquels il m'observait furtivement.

Le lendemain, dès l'aube, j'errais dans ma propriété. Un léger brouillard flottait au-dessus des prairies et le soleil tamisé glissait sous les arbres.

Des lapins, qui eussent épouvanté ma tante, sortaient pour jouer du bois voisin et, en m'aperce-

vant, se sauvaient à toute la vitesse de leurs petites jambes.

Dans chacun de ces détails, cette matinée s'est burinée dans mon âme, depuis la fleur qui, après s'être repliée frileusement la nuit, entr'ouvrait ses pétales, jusqu'à la goutte de rosée que la chaleur allait absorber ; depuis la note joyeuse des chants d'oiseaux jusqu'aux bruits éloignés de la campagne qui s'éveille.

A cette heure si matinale, je me croyais seule et, après avoir regardé autour de moi, je marchais les yeux baissés, écoutant la nature qui, par des affinités secrètes, s'unissait à mes espoirs.

J'allais traverser l'avenue pour prendre un sentier me ramenant vers les jardins, lorsque je m'entendis interpeller.

— Comment, Jacqueline, vous êtes dehors si matin !

— Et vous, André ? Je croyais que, pour un travailleur de votre espèce, c'était l'heure du sommeil et de l'oubli des profonds calculs ?

— Pourquoi ne serait-ce pas également l'heure des inspirations poétiques ? me dit-il en souriant. Un travailleur n'est pas aussi profane que vous le supposez.

— Même quand il estime la valeur de ces beaux arbres, au lieu de les admirer ?

— Quoi ? répondit-il, vous n'avez pas oublié ? Vous m'avez converti, ne le savez-vous pas ? Désormais, je marche sur la trace des artistes qui, comme vous, se lèvent à une heure indue pour admirer un beau matin d'avril. Voulez-vous que nous allions ensemble jusqu'à l'extrémité de l'avenue ?

Sans attendre ma réponse, il se mit à marcher près de moi. Je le sentais déterminé à profiter de notre délicieuse solitude pour s'expliquer.

— Se pourrait-il, dis-je, que vous ayez la pensée subversive d'offrir des sacrifices sur l'autel de la flânerie ?

— Pourquoi pas ? L'homme est changeant, Jacqueline, dit-il gaiement. Il s'instruit tous les jours et se découvre des goûts nouveaux. A certains tournants de sa vie, il voit d'autres horizons, il les admire, il les aime.

Lui aussi, sous les grands peupliers, me parlait d'un tournant. Tournant béni, derrière lequel, je le savais bien, il avait découvert Jacqueline du Haumont.

— En vérité, dis-je affectant la stupeur, je n'aurais jamais cru qu'un cerveau aussi bien équilibré pût varier comme un étourneau.

— Non comme un étourneau, mais comme un homme sensé, observateur, loyal. Vous me comprenez, Jacqueline.

— Oui ; vous parlez de certaines idées qui, je crois, se sont légèrement modifiées ?

— Légèrement modifiées ! s'écria-t-il. Dites qu'elles se sont entièrement transformées.

— Transformation bien prompte, observai-je avec incrédulité.

— Il suffit d'une heure, d'un instant, d'une seconde, me dit-il avec chaleur, il suffit d'aimer, il suffit encore...

Il hésita.

— De souffrir d'une certaine façon ? insinuai-je.

— Également. J'ai souffert dans mes affections plus encore que dans mon amour-propre, et j'ai profité de l'expérience. Sans doute cette expérience a préparé la conversion, mais elle ne l'a pas achevée.

— Eh bien, André, répondis-je tranquillement, puisque vous ne considérez plus la femme comme un enfant, un être inférieur, presque un jouet, je

félicite la femme que vous épouserez un jour.

— Un jouet, un être inférieur... à quoi pensez-vous, Jacqueline ? Ai-je jamais exprimé semblables aberrations ?

— Oui... et plus d'une fois. En vous écoutant, je me disais ce que je me dis encore : « Si j'acceptais un jour dans ma maison le rôle subalterne que l'orgueil d'André assigne à la femme, je me mépriserais moi-même ! »

Il pâlit, marcha rapidement, revint près de moi, me regarda avec son ancienne mine de tuteur, puis s'éloigna si soudainement que je demeurai interdite.

Une petite brise s'élevait et mes peupliers modulaient plus harmonieusement que jamais leur chant habituel.

« Chantez, chantez, leur dis-je, vous célébrez mon bonheur. Lorsque, en automne, vos feuilles d'or frissonnaient avant de tomber, elles parlaient bien, dans ce dernier frisson, des joies intimes qui, au renouveau de votre propre vie, allaient devenir miennes. »

Et j'aurais voulu que les premières paroles d'amour de celui que j'aimais vinssent se marier pour toujours aux voix musicales qui avaient tant de fois bercé mon rêve.

Je rentrai chez moi et montai dans l'atelier. Chaque grain de poussière s'identifiait avec un désir de mon cœur, avec une clarté de mon esprit. De menus objets de travail féminin étaient encore sur la table, à côté des fins outils qui servaient à mon père. Je les voyais tous les deux, s'appuyant l'un sur l'autre ; ils souriaient devant les rameaux qui allaient reverdir et ressusciter leurs propres joies.

— Quand donc parlera-t-il ? dis-je tout haut.

— Jacqueline !

Entré si doucement que ma rêverie n'avait pas été troublée, André, l'air ému, la voix altérée, me tendait les deux mains.

— Jacqueline, comment puis-je parler ? Lorsque je fais un pas, vous m'obligez à reculer ; je vous aime ! et quand le mot très doux tremble sur mes lèvres, vous me forcez à douter des paroles de Mlle de La Flage.

— Ah ! dis-je avec conviction, on peut bien aimer un ingénieur et lui donner les étrivières.

— Aimer un ingénieur ?...

Il m'attira à lui d'un geste passionné et autoritaire.

— Enfin, vous avez prononcé le mot dont dépendait ma vie entière, la joie de mon foyer !

— Il n'y a donc plus de fossé entre nous ; nous nous comprenons, nous sommes amis ! dis-je avec ravissement.

— Amis, amants, nous serons tout cela, Jacqueline. Nos deux destinées sont désormais étroitement unies.

— Comme celles qui ont passé ici, dis-je avec émotion, comme celles de mes ombres.

— Comme celles de vos ombres, oui ! Je vous comprends maintenant ! vous qui avez accompli la transformation dont nous parlions il y a deux heures. Et j'allais perdre, par ma faute, ce cœur et cet esprit charmant ! Vous êtes de ces femmes qu'on aime chaque jour un peu plus à mesure qu'on les pénètre davantage.

— Quel temps vous avez mis à me découvrir !

— Mon amour n'en est que plus fort, me dit-il en m'embrassant tendrement.

— André... il y a longtemps, moi, que je vous ai jugé.

— Et... aimé ! murmura-t-il en se penchant vers moi.

— Oui, aimé également. En vérité, André, je crois que mon amour date du moment où, la voiture versée, vous entouriez ma tante d'une tendresse si grande. Cette tendresse déterminait complètement mes aspirations qui, depuis lors, se sont confondues avec vous !

— Jacqueline, ma chérie ! Je me rappelle que vous pleuriez.

— Vous me reprochiez d'avoir peur, et je pleurais parce que mon cœur venait d'entrer profondément dans le vrai sens de la vie.

— Et moi, stupide, je ne comprenais rien, dit-il en me serrant dans ses bras.

Adieu aux pensers inquiets, aux doutes amers ! mon rêve n'était pas devenu le délicat, l'imperceptible rayonnement d'une chose heureuse, mais bien le chaud rayon d'un beau soleil.

FIN

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *LAYETTE, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames.*

MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

L'ALBUM BRODERIE ET OUVRAGES DE DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle,
:: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 francs.
Les Albums d'Ouvrages de Dames N°s 1, 2 et 3 sont envoyés franco contre 15 fr. 50 ; étranger, 16 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient

LES FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes et les plus curieuses pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du home de
:: :: :: :: ville ou de campagne. :: :: :: ::

Prix de l'Album franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (*pas de mandat-carte*)
à M. Orsoni, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV)



LE PETIT ECHO DE LA MODE

est l'ami et le conseiller
des jeunes filles
et des maîtresses de maison.
"Elégance" et "Economie"
telle est sa devise.

Il ne coûte rien, grâce à ses
primes.

Ses romans sont célèbres pour
leur haute qualité,
ainsi que sa rédaction, sa mode,
ses courriers.

Abonnement d'un an: 14 fr. - Etranger: 18 fr.

Six mois: 7 fr. 50 - Etranger: 10 fr.

Adresser mandat-poste à **M. ORSONI**,
7, rue Lemaignan, Paris-14^e.

Imp. de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e)